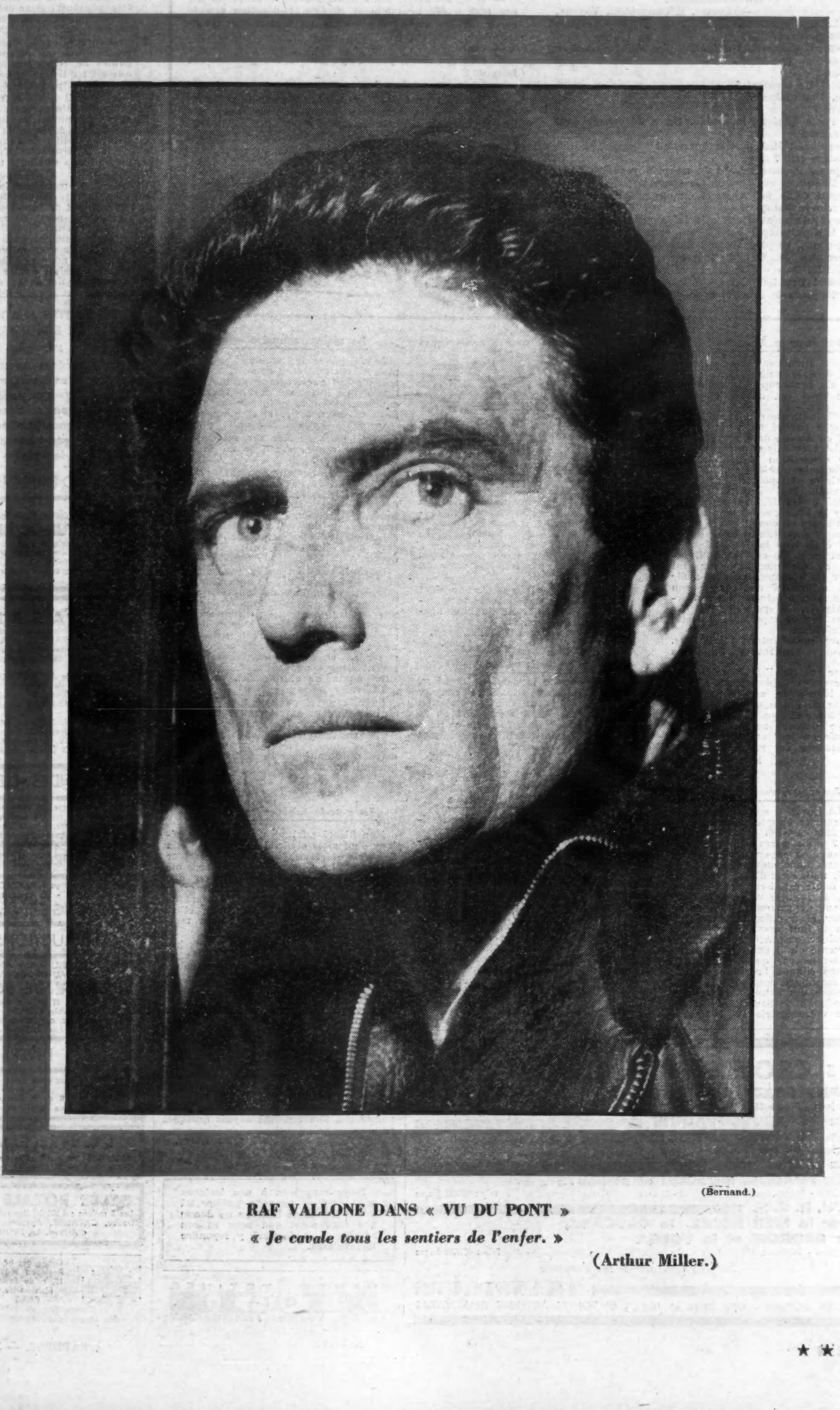
L'EXPRESS

27 MARS 1958. — N° 354. 100 FR.



(Bernand.)

RAF VALLONE DANS « VU DU PONT »

« Je cavale tous les sentiers de l'enfer. »

(Arthur Miller.)

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

— VOUS souvenez-vous d'une époque où un jeune ministre des Finances parlant haut mettait le poing sur la table et son portefeuille dans la balance pour défendre, devant le Conseil des ministres, ses convictions ?

— Certes. Il s'appelait... Voyons, aidez-moi... Il s'appelait...

— Félix Gaillard.

— C'est ça. Gaillard. Un homme, celui-là ! Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Hélas !

— Quoi ? Un accident ?

— Pire. Une maladie.

— Grave ?

— De l'avis général, incurable. On a découvert qu'il était invertébré.

— Invertébré ! Mais quelle horreur !

— N'est-ce pas ?

— Si jeune et invertébré ! Je ne puis y croire.

— Le diagnostic est formel. Ce sont les Indépendants qui viennent de le formuler, et en ces propres termes.

— Le pauvre homme !

— Remarquez qu'audébut, cela lui a rendu de grands services. Il a pu ramper par-ci, ramper par-là, s'enrouler autour des uns, se plier au gré des autres sans jamais se rompre les os. Quand il passait, on chuchotait : « Regardez !... Plus souple qu'Edgar Faure ! »

— Diable ! Une liane !...

— Et toujours le sourire, avec ça ! Le courage avec lequel cet homme a accepté les conséquences de sa terrible affection, et le parti qu'il a su en tirer ne doivent pas être sous-estimés.

— Et pour le tennis, ça ne le gêne pas trop ?

— Non. De ce côté-là, il se défend toujours.

— Peut-être qu'un nouveau régime, des vacances...

— Il va les avoir. Mais maintenant que la vérité sur son état a été brutalement révélée, l'opération semble inévitable. Ses amis Indépendants ont déclaré leur intention de le « vertébrer ».

— Chirurgie ?

— Plâtre d'abord, pour l'immobiliser. L'organisme est fatigué.

— Le cœur est bon ?

— On se le demande. Vous n'avez pas entendu, dimanche ? « L'Algérie est aussi chère à mon cœur que l'Alsace-Lorraine... » Comme cela était dit... Le souffle court, la voix éteinte... Il y avait du Laniel dans cet homme-là.

— Les reins ?

— Oh ! solides !

— La tête ?

— Froide.

— L'estomac ?

— Tout comme s'il n'en avait jamais eu.

— Alors je suis tranquille... Il s'en sortira.

Françoise Giroud.

Un appel à M. Coty

Quarante Français ont fait parvenir au président de la République la lettre suivante dont ils ont remis copie à la presse :

Nous sommes bouleversés et honteux à l'idée que des hommes, des Français, puissent impunément pratiquer les mêmes méthodes de tortures contre lesquelles nous avons lutté du temps où la Gestapo allemande et la Milice française les utilisaient pour vaincre notre soif de liberté.

Il est vital pour l'honneur de ce pays que toute la lumière soit faite sur cette affaire. Il n'y a qu'une alternative :

1° Ou Henri Alleg ment et il doit alors être poursuivi pour entreprise de démoralisation de l'armée et de la nation ;

2° ou Henri Alleg dit la vérité et alors les hommes qui se sont rendus coupables de telles monstruosités, ainsi que ceux qui les ont couverts, doivent eux aussi être jugés et condamnés.

Pour cela, il n'y a qu'un seul moyen présentant toute garantie de justice authentique : l'ouverture immédiate d'*un procès public à Paris* où chaque partie aura la possibilité de s'expliquer, faisant ainsi la preuve que l'appellation de « monde libre » que nous nous attribuons est réelle.

Vous êtes, monsieur le Président, la plus haute autorité morale de ce pays et le représentant de tous les Français, sans distinction de parti, de race ou de religion. C'est pourquoi les signataires de cette lettre viennent vous conjurer d'utiliser toutes les prérogatives de vos hautes fonctions pour que la manifestation de la vérité puisse éclater et délivrer notre conscience des doutes qui l'assaillent.

« Mort pour la France »

J'attire votre attention sur un cas qui, se trouvant être le mien, risque d'être aussi celui de beaucoup de veuves de guerre. Mon mari est, en effet, « mort pour la France ».

Mon fils effectuait son service militaire. Il venait d'être envoyé au mois de novembre 1957 en Algérie dans un régiment de parachutistes coloniaux lorsque j'appris qu'une disposition législative, publiée au « Bulletin officiel de l'Etat-Major » (circulaire temporaire n° 6.000 EMA/1 L --Année 1956) exemple de ser vice en Algérie les fils de militaires « morts pour la France ». Ni mon fils ni moi-même n'avons eu connaissance de ce texte en temps opportun pour faire la demande. Il était trop tard quand nous l'avons su et mon fils croyait qu'il serait lâche et déshonorant pour lui d'abandonner ses hommes après les avoir instruits. Il a préféré rester avec son régiment. Un mois à peine après son arrivée en Algérie, il participe à des combats sans aucune expérience de cette guerre de guérillas.

Le 4 février, sous-lieutenant à 24 ans, il tombe héroïquement sous les balles des rebelles.

Je ne pense pas que l'armée et le gouvernement cachent volontairement cette disposition législative aux jeunes recrues à cause de l'impopularité de cette guerre meurtrière et sans issue, mais une telle mesure devrait automatiquement être appliquée ou tout au moins portée à la connaissance des recrues.

MADAME G. C.,
Liban.

Je suis convaincu

J'ai lu « La Question » d'Alleg. Comme il est communiste et que je ne le suis pas, je me suis aussitôt demandé : tout est-il vrai ? Mais assez de témoignages concordants en apportent, hélas ! la preuve ; je suis donc convaincu qu'Alleg dit la vérité, mais chez d'autres le doute persiste. Ce doute est si confortable !

Ce doute, il faut le vaincre, il faut amener autant de personnes que possible à acheter et à diffuser « La Question », mais il faut aussi répondre par avance à l'objection : Alleg est communiste, il invente ou il exagère.

Ne pensez-vous pas qu'il serait utile d'insérer dans chaque brochure diffusée un bref document qui pourrait par exemple comprendre des extraits du rapport de la Commission de Sauvegarde et des passages de votre article du 13 mars : « Cinq cardinaux et quinze archevêques lancent un cri d'alarme » ?

A. LAUTIER,
Paris.

L'animal hebdomadaire

J'ai trouvé très astucieux votre mouton, après le petit tigre qui, lui, était saignant.

Je pense qu'il y aurait lieu de continuer ce système de présentation de la première page de « L'Express » chaque semaine.

Par exemple, la semaine dernière, en raison des manifestations devant la préfecture de Police et devant la Chambre des députés, la tête d'un beau poulet de Bresse aurait été tout indiquée.

Chaque actualité pourrait être singée, si l'on peut dire, par tous les animaux de la terre.

Les lecteurs de « L'Express » auraient vite acquis l'art de prendre la température en voyant la tête de l'animal figurant en première page.

F. AJOUX,
Paris.

Contre la saisie

Dès le début de la semaine dernière, j'ai pris l'initiative de faire circuler parmi mes collègues une protestation contre la saisie du 6 mars. J'ai eu la satisfaction de réunir au bas de ce texte les signatures de la *totalité* des collègues contactés.

ANDRÉ DELVILLE,
professeur,
Sevran.

Un nouveau Front populaire

Indignation et dégoût, espoir et lassitude alternent en notre esprit.

Admiration pour les journaux courageux, les écrivains lucides, mais irritation aussi devant l'incompréhension manifeste de toute la gauche pour un nouveau Front populaire ; la peur, la haine même (voir Daniel Mayer) envers le P.C.F. limite malheureusement les chances de ce « Front » qui ne peut pourtant pas se faire sans l'élément dynamique de la classe ouvrière, sans les troupes communistes qui ne sont pas systématiquement (j'en suis sûr) « inconditionnellement » liées à Moscou dans leur ensemble.

Tout front les excluant (voir Front républicain) est voué à l'échec.

UN INGÉNIEUR,
Paris.

La moins mauvaise solution

Je n'ai pas lu le livre de Mme Vernhes, mais l'émouvant récit de votre collaborateur n'a fait que renforcer en moi le sentiment que le régime de l'hôpital, particulièrement en ce qui concerne les enfants malades, est cruel et inhumain.

M. X... remettrait son fils à l'hôpital s'il était malade ; bien sûr, mais n'est-ce pas parce que ce serait la moins mauvaise solution ?

Il n'est pas question, en effet, de mettre en doute la valeur des médecins des hôpitaux, la qualité des traitements et des soins qui y sont donnés. Quant aux infirmières, si elles ne sont pas toutes touchées de la grâce particulière qui conviendrait à leur état, nous croyons que, dans l'ensemble, elles font leur devoir.

La seule question qui se pose est celle de la séparation. Priver un enfant dangereusement malade de la présence, de l'amour de ses parents, imposer à ceux-ci une séparation qui ne peut qu'accroître les affres de l'angoisse, leur refuser ce suprême réconfort (et c'est surtout aux mères que je pense en écrivant cela) de rester au chevet de leur enfant qu'ils savent risquer de perdre, voilà une mesure inhumaine et que rien ne saurait justifier.

Enfin, à une époque où tous les médecins s'accordent à reconnaître l'influence du psychisme sur le physique, comment ne pas penser que cette soudaine solitude affective imposée à un jeune être sans défense, diminué par la maladie, ne peut que lui être néfaste ?

Mme TROUVÉ,
Le Vésinet.

La grande misère des hôpitaux

Mon fils (7 ans) vient de faire un séjour d'un mois et demi à l'hôpital de la Salpêtrière (service infantile du docteur Brissaud). Le souvenir qu'il en garde me conduit à vous écrire pour payer une dette envers le personnel de tout grade et de toute fonction dont aucun mot ne permet de qualifier la gentillesse et le dévouement (que j'ai pu apprécier moi-même).

S'il n'est pas douteux que certains hôpitaux pourraient être « humanisés », il n'en reste pas moins que Mme Vernhes a commis involontairement (j'ose le croire) une mauvaise action. Mme Vernhes, qui sait écrire, aurait fait œuvre utile en mettant son talent au service d'une vraie cause — « la grande misère des hôpitaux ». Il eût fallu chercher les raisons (manque de crédits, salaires déplorables du personnel, etc.) et les responsables (parlementaires ou autres qui sabotent systématiquement les budgets « sociaux ») de cette « misère ».

Mme Vernhes a apporté sa pierre à l'entreprise de démantèlement du service public que l'on constate depuis quelques années.

GUY DU POSET,
Choisy-le-Roi.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous ne pouvons publier ici des lettres dont l'auteur ne donne pas clairement son nom et son adresse et, a fortiori, y répondre directement.

NOS CROISIÈRES AÉRIENNES DE PARIS A PARIS

LENINGRAD et MOSCOU via PRAGUE
12 jours - Départs 26 avril - 19 juillet - 2 et 16 août — Prix : 250.000 francs

La TCHECOSLOVAQUIE
La HONGRIE, la ROUMANIE et l'U.R.S.S.
22 jours - Départ le 19 juillet — Prix : 375.000 francs

La CHINE
Via PRAGUE, MOSCOU et IRKOUTSK
27 jours - Départs les 24 mai - 19 juillet - 23 août — Prix : 805.000 francs

L'U. R. S. S.
par la MER NOIRE, le CAUCASE, la GEORGIE et la VOLGA
23 jours - Départ le 29 juillet — Prix : 421.000 francs

Forfaits individuels sur demande

TRANSTOURS
49, AVENUE DE L'OPERA - OPE. 35-18 et 18-81 - ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante Société N.-Ouest de Paris recherche
INGENIEUR 30 ANS ENVIRON
Formation mécanique pour Etudes ou mise en route d'installations industrielles modernes. Initiative, responsabilité, Avenir. Ecr. n° 784 : DECQ PUBL., 10, square du Var (20e) qui transm.

CADRES
25 ans minimum pouvant se libérer AVANT LE 16 JUIN
expérience commerciale, excellente culture générale, chargés des problèmes
de RECRUTEMENT, de SELECTION, d'ETUDES DE MARCHES, d'ORGANISATION COMMERCIALE
Régions : Epinal, Mulhouse, Metz, Valenciennes, Calais, Paris. Envoyer C. V. manuscrit détaillé à M. LEUDISER, 8, rue Denfert-Rochereau ASNIERES (Seine) qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOIS

Officier de réserve, 26 ans, libéré en mai, deux années d'études scient., sens de l'organ., dynam. ch. situat. d'avenir. Accept. format. par soc. ind. Ecr. n° 1619 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e.

PROPRIÉTES

Recherche urgent PAVILLONS - VILLAS PROPRIETES - de rapport ou agrément
LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-68

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

En PLEIN SOLEIL, à une minute de la future AUTOROUTE-SUD
LIGNE DE SCEAUX
Appts 3, 4, 5 p., tt cft, asc. parc 100.000 m2. Prêt CRED. FONC. obtenu, 1re tr., primes max. cond. spéc. av. 300 compt. livr. déb., mi-59
S.O.C. 92, rue Richelieu (2e) - RIC. 40-33

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (24e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

GELÉE ROYALE Super-aliment, récolté à la ruche.
Les 3 rations : 4.300 fr. Une ration : 1.600 fr. Exp. franco. CAVALIER, Apiculteur, producteur, Col d'Artaud, LA SEYNE (Var).

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 La vie politique	PAGE 5 Murphy entre Gaillard et Duchet	PAGE 6 Au Forum : M. Duverger et A. Sauvy	PAGE 7 Algérie : Le plan de partage	PAGE 8 Economie : Pour gagner du temps	PAGE 9 Justice : Le patriote avait déserté	PAGE 10 Allemagne : La scission atomique	PAGE 11 Moyen-Orient : Le pilier cède	PAGE 12 Une page de dessins
PAGE 13 Jules Moch : L'Europe n'est plus en 1re ligne	PAGE 14 Le procès Vivier-Sermeus	PAGE 15 Médecine Vacances en Espagne Mots croisés	PAGES 16, 17 UN NOUVEAU CHAPITRE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par HERBERT LUTHY	PAGE 18 MIKE TODD par Jean Cau	PAGE 19 Spectacles : L'Embarras du choix	PAGE 20 Théâtre et cinéma : Les critiques	PAGE 21 Danse Expositions	
PAGES 22, 23 Science fausse et fausses sciences par JEAN ROSTAND	PAGE 24 Disques Variétés Classiques	PAGE 25 Lettres : La critique de M. Chapsal	PAGES 26, 27 Romans Essais Souvenirs	PAGE 28 Les livres secrets de la Haute-Egypte	PAGES 29, 30, 31 Madame Express	PAGE 32 FRANÇOIS MAURIAC		

LES AFFAIRES FRANÇAISES

GOUVERNEMENT

En résidence surveillée

M. FELIX GAILLARD s'était fixé trois objectifs : atteindre les vacances parlementaires des « cantonales » (avril), de là sauter aux vacances des « sénatoriales » (milieu de mai) et enfin toucher aux grandes vacances d'été (fin juin). La première étape est presque accomplie : vendredi, les Assemblées doivent fermer leurs grilles pour un mois. Les députés et les sénateurs qui remplissent également un mandat de conseiller général, et qui sont soumis à réélection, vont se diriger vers leurs cantons. Les autres se reposeront, ou prépareront la prochaine crise ministérielle.

Les contrôleurs sous contrôle

Pourtant le président du Conseil, qui a de justesse évité la chute, ne peut se permettre de jouir de cette relative liberté. Deux des partis de sa majorité l'ont prévenu : pendant un mois, il est placé sous surveillance.

On ne peut dire que la confiance règne entre le gouvernement et ceux qui la lui votent si régulièrement. Les ministres modérés et républicains-sociaux ont reçu de leurs partis mission de ne pas perdre un instant de vue M. Gaillard. Et ces mêmes ministres sont flanqués, les premiers d'un « Comité de coordination », les autres d'une « délégation permanente », chargés de contrôler le contrôle.

Pourquoi ces précautions ? Parce que les amis de M. Duchet et ceux de M. Chaban-Delmas craignent qu'à la faveur des vacances, le chef du gouvernement ne s'engage dans la voie des « concessions » à la Tunisie.

— *Gaillard est incapable de tenir le coup contre les Anglais et les Américains*, dit M. Jacques Soustelle dans l'intimité.

Et M. Duchet, de son côté :

— *Il ne croit à rien. Nous devons rester vigilants.*

La crise et l'Algérie

C'est à M. Antoine Pinay que le président du Conseil doit d'être encore en fonctions. Le député de la Loire dut, presque seul, remonter un fort courant de crise dans son parti. Il le fit parce qu'il estimait le moment mal choisi (ouverture de la campagne des cantonales), parce que la succession Gaillard est encore trop embrouillée (M. Pinay craint un retour au pouvoir du général de Gaulle) et parce qu'il considère qu'une crise ouverte sur la politique nord-africaine serait extrêmement grave : à M. Vayron qui proclamait qu' « une crise valait mieux que la perte de l'Algérie », M. Pinay répondit :

— *En quoi une crise sauverait-elle l'Algérie ?*

(Keystone.)

M. FÉLIX GAILLARD ENTRE SES « SURVEILLANTS » (1)
« Et s'il bouge... »

Les républicains-sociaux semblent eux, avoir épuisé les joies du « système » ; ils se déclarent disposés à en sortir.

Pourtant, bien que M. Triboulet ait qualifié les modérés de « dégonflards », les républicains-sociaux n'ont pas, eux non plus, décidé de retirer leur ministre : il est vrai que le départ solitaire de M. Chaban-Delmas n'aurait sans doute pas conduit M. Gaillard à remettre la démission annoncée en cas de retrait des ministres modérés.

Les limites

A la veille des vacances, les deux partis ont indiqué la limite que, selon eux, le président du Conseil ne doit pas franchir dans les négociations sur les « bons offices ».

Les modérés comme les républicains-sociaux exigent que la base de Bizerte demeure française. Mais les premiers ne soufflent pas mot de la « neutralité tunisienne préalable à un accord sur le retrait des troupes françaises ». Et les républicains-sociaux restent silencieux sur la question des aérodromes.

Dans le discours prononcé au Conseil National de son parti, M. Chaban-Delmas a insisté sur la nécessité d'un contrôle international de la frontière algéro-tunisienne. Ce contrôle remplacerait l'envoi, impossible pour des raisons politiques, des nouveaux renforts réclamés par les chefs militaires d'Algérie.

(1) A gauche, M. Jacques Soustelle ; à droite, M. Roger Duchet.

Les alliés

Les modérés et les républicains-sociaux comptent, dans leur campagne contre les « bons offices », sur des alliés dans d'autres formations de la majorité : les radicaux dissidents de M. André Morice et quelques M.R.P. groupés autour de M. Georges Bidault.

L'ancien président du Conseil est actuellement le plus antiaméricain de tous les parlementaires. A M. Pflimlin, qui lui faisait observer que le gouvernement avait profité d'une aide financière indispensable, M. Bidault répondit :

— *Oui, la moitié du budget publicitaire de la Standard Oil of New Jersey !*

L'ancien ministre des Affaires étrangères déploie depuis quelques semaines une activité fébrile. Il fait le tour des fédérations M.R.P., à l'approche du Congrès, convoqué pour le 15 mai.

— *Je leur réserve des surprises*, dit-il, parlant des leaders du mouvement.

Le congrès M.R.P.

M. Georges Bidault veut éviter que le Congrès n'affirme, comme il l'avait fait l'an dernier, la volonté du M.R.P. de ne participer qu'à des gouverne-

(*Suite en page 5.*)

Pour New York sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES

C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS

DEPARTS DE TRIESTE - VENISE ET NAPLES

SATURNIA
VULCANIA

Italian Line
"ITALIA" SOC. DI NAVIGAZIONE
AMERIQUE DU NORD - DU SUD - CENTRALE - PACIFIQUE

PARIS, 49, avenue de l'Opéra - RIC. 79-29.
CANNES, Jetée Albert-Edward - Tél. [illegible]
NICE, 2, quai Papacino - Tél. 552-77.
MARSEILLE, 102, rue de la République - Tél. 20.80.50.
PARIS, Bureau du frêt, 11, rue Tronchet - ANJ. 02-40.

CORRESPONDANCES EXPRESS

2e SECTEUR : L'AUTOROUTE CONTRE M. THOMAS

● L'échec de la tentative communiste pour susciter, dans le 2e secteur de la Seine, une candidature d'union seule capable de battre M. Alexis Thomas ne laisse plus, face au candidat de la droite, qu'un seul adversaire dangereux : l'autoroute.

Les observateurs politiques prévoient en effet que le week-end des Rameaux entraînera un absentéisme sensible parmi les électeurs de M. Thomas.

De toute manière, le deuxième tour de scrutin sera un test important et répondra à plusieurs questions :

1°) Malgré ses maigres chances de succès, le candidat communiste (69.135 voix au premier tour) verra-t-il ses voix augmenter, comme ce fut le cas dans toutes les élections partielles précédentes ?

2°) Comment se répartiront les 23.975 voix du candidat mendésiste, M. Philippe Dechartre, qui s'est désisté purement et simplement ?

3°) Le général Billotte (36.021 voix au premier tour) qui se réclame du général de Gaulle et de la Résistance, verra-t-il se porter sur son nom, outre les voix de droite « antifascistes », les voix de gauche « gaullistes » et « mendésistes » ?

4°) Le maintien de la candidature socialiste (M. Parpais : 29.709 voix au premier tour) qui assure, avec l'échec de l'union de gauche, l'élection du candidat de droite, sera-t-il approuvé par tous ses électeurs du premier tour ?

Autant d'indications importantes pour les partis et les hommes à la veille des élections cantonales.

MADAGASCAR : M. JAQUET OUBLIE LES PROMESSES

● Le malaise politique s'est accru à Madagascar depuis que M. Jaquet, ministre de la France d'Outre-mer, s'est opposé mardi dernier, devant l'Assemblée nationale, à l'amnistie totale des Malgaches condamnés en 1947 : les anciens parlementaires ne retrouveront leurs droits politiques qu'à partir du 1er janvier 1963, si le Sénat ne modifie pas le texte qui lui sera soumis.

Cette amnistie, M. Gaston Defferre l'avait promise au nom du gouvernement, il y a un an, au cours d'un voyage dans la Grande Ile. Elle répondait à la volonté unanime de l'opinion publique malgache. La commission de la France d'outre-mer l'avait compris : c'est elle qui a fait admettre par le Parlement (278 voix contre 265) une amnistie sans restriction. L'intervention de M. Jaquet contraignit la Chambre à revenir sur son vote.

Au moment où la revendication de l'indépendance a gagné tous les partis de Madagascar, l'attitude du ministre de la France d'outre-mer déchaîne les passions : déjà un quotidien local a pu écrire qu'après ce vote, « les ponts sont rompus » entre Madagascar et la Métropole...

M. GUY MOLLET DEVIENT « BILINGUE »

● M. Guy Mollet a eu l'occasion, il y a une dizaine de jours, de s'entretenir confidentiellement du problème algérien avec des diplomates étrangers.

Ses interlocuteurs ont été vivement surpris des propos tenus par le secrétaire général de la S. F. I. O. Celui-ci, en effet, après avoir analysé la situation parlementaire « qui bloque actuellement toute solution », s'est déclaré convaincu que l'indépendance à terme de l'Algérie était inévitable. Il a cependant souligné qu'une telle perspective, révélée publiquement aujourd'hui, mettrait le régime en danger. Il souhaite donc qu'une évolution se produise au Parlement et dans l'opinion. Mais il croit que seules des pressions extérieures « constantes et amicales » peuvent provoquer cette évolution.

M. Guy Mollet a affirmé que, le jour venu, il serait « prêt à prendre ses responsabilités ».

Les diplomates étrangers utilisent, entre eux, une nouvelle expression pour qualifier les nombreux hommes politiques français qui, comme M. Guy Mollet, pensent tout bas le contraire de ce qu'ils disent tout haut : ils les appellent « les bilingues ».

M. ALEXIS THOMAS (Keystone.) — LE GÉNÉRAL BILLOTTE (Agip.) — M. GASTON AUGUET (U.F.P.)

On est si bien à la campagne

M. GAILLARD A « RACHETE » SON MINISTRE DE L'INTERIEUR

● A la suite de la manifestation policière devant le Palais-Bourbon, le 14 mars, le groupe socialiste exigea de M. Gaillard la démission du ministre de l'Intérieur. Le surlendemain, on apprenait que M. Bourgès-Maunoury restait à son poste, et que la S. F. I. O. ne soulevait plus aucune protestation. C'est que, le 15 mars, jour du Conseil national de Puteaux, une délégation du parti socialiste, comprenant M. Jean-Raymond Guyon, secrétaire d'Etat au Budget, avait obtenu du président du Conseil un certain nombre de mesures en faveur des anciens combattants. Coût : 7 milliards.

Le président du Conseil voyait un double avantage à ce geste : il conservait ainsi son ministre de l'Intérieur et évitait un débat difficile sur le budget des Anciens Combattants.

Mais il ouvrait aussi la porte, par le jeu des « grilles » et des « indices », à une série de revendications dont il est encore difficile d'évaluer les conséquences.

(Keystone.)

M. EDOUARD DALADIER — M. ANDRÉ DULIN

On est si tranquille chez soi

NORD : LES EXTREMES PROGRESSENT

● Elu député du Nord au deuxième tour, M. Dewasmes (S. F. I. O.) a eu besoin, pour battre le candidat communiste, M. Fiévez, de 8.000 voix, du désistement du candidat radical et du retrait des candidats M. R. P. et modéré.

Pourtant, on constate deux phénomènes, qui confirment les observations faites à l'occasion des précédentes élections partielles :

— les communistes progressent encore par rapport aux résultats du premier tour (de 40,6 à 43,4 %);

— un grand nombre de modérés ont préféré voter, au second tour, pour un candidat « national » ou pour le poujadiste plutôt que d'apporter, même par anticommunisme, leurs voix au socialiste.

La progression des partis extrémistes se vérifie de nouveau.

RADICAUX : LE SUD-OUEST CRAINT PARIS

● Les fédérations radicales sont convoquées le même jour (2 mai) à deux congrès : le premier à Paris, par M. Edouard Daladier, président démissionnaire ; l'autre à Toulouse, par le sénateur Dulin, vice-président du parti. De ce conflit peut naître une nouvelle scission.

M. Daladier avait décidé d'abandonner la présidence du parti radical à la suite de la décision de la majorité du bureau national de ratifier la candidature, régulièrement désignée, de M. Dechartre dans le 2e secteur de Paris. Résolu à remettre sa démission entre les mains des militants, M. Daladier convoqua un congrès extraordinaire, et il choisit Paris, comme il est de tradition constante en période électorale.

MM. Gaillard et Bourgès-Maunoury avaient donné leur préférence à Toulouse, fief du ministre de l'Intérieur et capitale du « Sud-Oues radical ». M. Dulin s'était chargé de la convocation.

Les « gouvernementaux » craignent le « climat » parisien. Ils ont de bonnes raisons : en effet, l'assemblée générale de la Fédération de la Seine — la plus importante du parti avec ses 10.000 adhérents — vient de prendre une décision extrêmement importante en élisant tous les candidats « mendésistes » au bureau de la fédération. C'est ainsi que M. Jacques Périer, ancien ministre de M. Bourgès-Maunoury, est remplacé à la présidence par M. Secqueville, et que M. Philippe Dechartre devient le trésorier de la fédération.

LA NOUVELLE MISSION DES « BONS OFFICES »

MURPHY : *Si vous avez besoin d'un arbitre ?...*

(*Suite de la page 3.*)

nts où seraient également représen- les socialistes.

M. Bidault joue la carte de la crise, la formation d'une majorité de ite dirigée par lui. Cette carte est alement celle de M. Pinay, mais il end ne la sortir qu'après une ten-ive de M. Bidault :

— *Trois fois le M.R.P. m'a empêché d'aboutir. Je ne risquerai pas un quatrième camouflet*, dit le leader modéré.

Les républicains-sociaux, eux, ap-llent officiellement de leurs vœux un gouvernement de salut public » ésidé par le général de Gaulle. Mais te solution, désirée par des hommes nme M. Michelet, l'est moins par hommes comme M. Soustelle, à qui « solution Bidault » sourit davan-e.

Pour tous ces tacticiens, une crise nt les « cantonales » eût donc été pportune et prématurée. Les opé-ions vont se préparer pendant que Gaillard restera en « résidence veillée » à l'Hôtel Matignon.

JEAN FERNIOT.

BONS OFFICES

Entre M. Gaillard et M. Duchet

● ***La droite a remis le sort du gouvernement Gaillard entre les mains de M. Murphy. Mais que peut faire M. Murphy ?***

M. ROBERT MURPHY est resté à Londres cette semaine deux jours après sa visite à M. Selwyn Lloyd, visite qui était le seul objet de son voyage en Angleterre. Déjà, la semaine dernière, le sous-secrétaire d'Etat américain était resté en Tunisie, bien après que sa mission eut pris fin. Pourquoi ? Simplement parce que M. Gaillard avait fait savoir à MM. Murphy et Beeley que le sort de son gouvernement dépendait des entretiens qu'il aurait avec eux et que de ce fait il préférait les voir le moins possible, avant les vacances parlementaires.

Ainsi, la soudaine explosion des indépendants contre les « bons offices » avait fait de MM. Murphy et Beeley des arbitres de la situation française. Mais que pouvaient faire les deux diplomates de leur pouvoir ? Des Tunisiens ils avaient obtenu le maximum, atteint la limite même des concessions. Toute mise en question des accords auxquels s'était rallié M. Bourguiba entrainait l'échec des « bons offices ».

M. Gaillard savait pertinemment que le Président tunisien ne demandait rien qui ne lui avait déjà été accordé avant le bombardement de Sakiet. Or, par l'exigence du contrôle des frontières et de la neutralité, les indépendants et les républicains-sociaux remettaient tout en cause.

Perplexes

Il suffisait donc à M. Murphy d'exiger du gouvernement français la décision rapide que le président Bourguiba le pressait d'obtenir pour que c'en soit fait ou des « bons offices » ou de M. Gaillard — ou des deux à la fois.

Après avoir consulté plusieurs hautes personnalités politiques françaises, M. Murphy a décidé d'aider le chef du gouvernement français à gagner du temps. Mais combien de temps ? Et pour quoi faire ? Les Américains ne le savent pas et ils traduisent dans les rapports adressés à Washington leur perplexité devant la situation française.

Ce qui est noté en premier lieu, c'est la transformation de « l'atout » nord-africain en menace contre l'Occident. Après l'accession de la Tunisie et du Maroc à l'indépendance, les experts américains pensaient en effet que, grâce à l'influence française, l'Afrique du Nord allait bouleverser le monde arabe et stopper ou réduire la propagande soviétique au Moyen-Orient. Ils ne le pensent plus, du fait de la guerre d'Algérie. Davantage: ils voient les progrès d'une forme de nassérisme dans tout le Maghreb.

Pour contenir l'influence soviétique en Méditerranée, il ne reste donc plus que l'O.T.A.N. ou ses compléments méditerranéens éventuels. La fonction stratégique de l'O.T.A.N. s'est complètement dévalorisée à l'heure des engins nucléaires. Mais Washington tient avec acharnement à l'O.T.A.N. pour cristalliser l'alliance atlantique et constituer un rempart psychologique.

Les accusés

Le problème revient alors à se demander quelle est la menace la plus précise contre l'O.T.A.N. « *La guerre d'Algérie* », répondent en chœur les Nord-Africains, et, maintenant, les Européens.

« *Oui,* rétorquent les Américains, *mais une certaine forme de règlement de la guerre d'Algérie peut conduire au communisme en France, ou, en tout cas, au Front populaire.*

« *Parmi les formes de règlement à craindre, il y a la pression américaine. L'antiaméricanisme redevient populaire en France et dans tous les milieux. Quoi que nous fassions, nous avons tort. Pendant plus de trois ans, nous avons fait confiance à la France pour qu'elle règle le problème algérien. Cela a abouti à Suez et à Sakiet: deux défaites occidentales.*

« *En même temps, les Français ne nous étaient pas reconnaissants de notre neutralité bienveillante et accusaient à tort*

(*Suite en page 7.*)

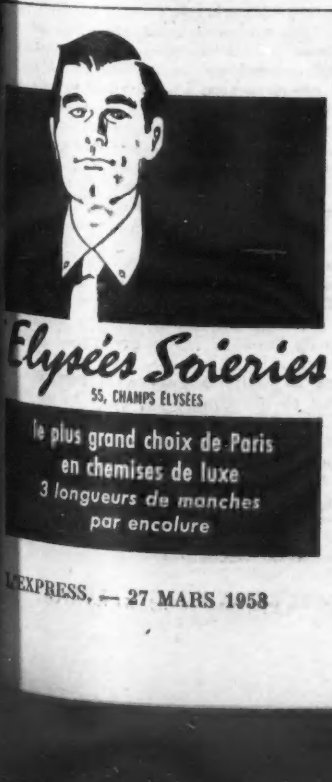
LES PROCHAINS FORUMS RÉGIONAUX

Le Secrétariat des Forums régionaux (3, rue des Pyramides, Paris) nous communique la liste des prochains Forums organisés par les centres de province.

Vendredi 28 mars. — SOISSONS (21 h.), Salle des Fêtes du Lion-Rouge, M. le bâtonnier R.W. Thorp, Mme Brigitte Gros, Pierre Naudet : L'Union française et la réforme des institutions ; La défense des libertés individuelles.

Vendredi 28 mars. — NANCY (21 h.), Salle de la Maison du Peuple, Fonlupt-Esperaber, Robert Barrat : Une union France-Maghreb est-elle encore possible ?

Samedi 29 mars. — METZ (20 h. 30), Salle Braun, Fonlupt-Esperaber, Robert Barrat : Une union France-Maghreb est-elle encore possible ?



GARY INAUGURE SA COLLECTION PRINTANIERE
COSTUMES EXCLUSIFS depuis 28.900 francs
PANTALONS flanelle anglaise pied-de-poule, etc., depuis 7.900 francs
VESTES SPORT tissus flammé, depuis 14.900 francs
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

FORUM

MAJORITÉS DE RECHANGE

par MAURICE DUVERGER

MAURICE DUVERGER

LE président du Conseil et ses ministres savent parfaitement que la politique algérienne du gouvernement est irréaliste, qu'elle échouera finalement et qu'elle risque d'entraîner le régime dans l'abîme. Ils savent parfaitement que leur devoir serait d'éclairer la nation sur les données exactes du problème, de lui faire voir enfin cette vérité qu'on s'obstine à lui cacher depuis plus de deux ans.

Mais ils prétendent qu'accomplir ce devoir provoquerait une catastrophe immédiate, qu'ils sont condamnés au silence, enfermés dans le mensonge, qu'ils peuvent seulement tâcher de biaiser, d'emprunter des voies obliques et détournées, de brouiller les pistes à travers le brouillard des bons offices ou des pactes méditerranéens.

« Dire la vérité au pays, affronter l'impopularité et risquer notre carrière, disent-ils, cela n'aurait de sens que si nous avions en contrepartie la possibilité d'agir. Mais cette prétendue politique du courage et de l'énergie n'est pas applicable, en réalité.

« Le gouvernement qui déchirerait le voile de mensonges où se sont enfermés Parlement et ministres serait immédiatement renversé : les quelque « quarante » députés de droite dont les voix sont nécessaires à son existence lui retireraient aussitôt leur confiance. Et, sans eux, nulle majorité n'est possible.

« On aboutirait donc à la situation suivante : au moment précis où la nation subirait un choc psychologique grave, par la révélation des véritables données du problème algérien, le régime serait enfermé dans l'impasse d'une crise parlementaire insoluble. La République n'y survivrait pas. En se taisant, en feignant de croire aux mythes de la pacification et de la reconquête, le gouvernement évite le pire. Il ne peut agir autrement. »

CE raisonnement, les diplomates étrangers l'entendent chaque jour, exprimé avec plus ou moins de brio par les responsables de la politique française. Nos propres diplomates le susurrent à l'oreille des gouvernements amis, à travers le monde. Les chefs de la S.F.I.O. le répètent sans cesse aux militants, de bouche à oreille, quand ces derniers s'inquiètent trop de l'écart qui sépare les décisions des congrès socialistes et les actes de leurs ministres. Son apparence est impressionnante.

S'il est vrai que la majorité actuelle est la seule possible, qu'aucun gouvernement ne peut se passer des voix de MM. Morice, Soustelle et Duchet, cette justification de l'immobilisme est irréfutable : il vaut mieux que M. Gaillard continue à mentir, plutôt que de provoquer une crise de régime dans des conditions qui seraient particulièrement graves ; il vaut mieux que M. Guy Mollet force les socialistes minoritaires à se plier à ses directives. L'un et l'autre sont de grands patriotes, qui sacrifient leur conscience au salut de la République.

Il n'y a qu'une paille dans cet acier : il n'est pas vrai que les « quarante » soient indispensables. Il n'est pas vrai que la majorité actuelle soit la seule possible. Il existe d'autres majorités dans ce Parlement, et qui peuvent permettre de résoudre le problème d'Algérie autrement qu'en y associant mister Murphy ou le général Franco.

MM. Gaillard et Mollet ne sont pas acculés à leur politique actuelle par l'absence de majorité de rechange : ils s'obstinent délibérément dans leur politique actuelle pour empêcher l'avènement d'une majorité de rechange. Ils ne se plient point devant l'inévitable : ils essaient d'éviter ce que le salut de la nation et du régime devrait conduire à favoriser.

Le fameux syllogisme repose sur des prémisses fausses.

« ON vous voit venir, répliquera-t-on. Vous allez suggérer la formation d'un Front populaire ; vous allez, une fois de plus, emboucher les trompettes communistes. »

Et pourquoi, après tout, faire du Front populaire un épouvantail ? Dans les vingt dernières années de la IIIe République, le gouvernement de Front populaire est sans doute le meilleur que la France ait connu, le seul dynamique. Personne ne conteste à l'étranger cette vérité historique.

Faut-il rappeler d'ailleurs que sa politique d'outre-mer, à la fois audacieuse et prudente, aurait permis une évolution pacifique de l'Union française, si elle n'avait été torpillée par la droite et les radicaux ? Pourquoi accepter que les nouveaux Chautemps transforment en épouvantail les souvenirs du gouvernement Blum ?

Mais il n'est pas question de Front populaire, en l'occurrence. La situation a évolué depuis vingt-deux ans, et 1958 ne peut plus reproduire 1936. Une alliance organique entre partis de gauche serait aussi différente du Front populaire que du tripartisme de la Libération, si elle devait se constituer.

Certains peuvent la souhaiter : cela n'est pas sacrilège. Si une politique de collaboration inconditionnelle et permanente avec le parti communiste n'est pas admissible, on peut concevoir une alliance avec lui limitée à un programme précis. Il est aussi stupide de penser que le parti communiste a toujours tort que de croire qu'il a toujours raison. Et quand il n'a pas tort, pourquoi refuser l'action commune ?

Mais il n'est même pas nécessaire de conclure une alliance entre partis de gauche pour remplacer la majorité actuelle. Une majorité de gauche incluant les communistes n'est qu'une des majorités de substitution possibles. Une autre est concevable, plus facile à admettre pour les hommes politiques qui éprouvent à la vue d'un communiste les mêmes réflexes que les pères-la-pudeur en face d'une statue sans feuille de vigne. Parmi les « députés nationaux » — comme dit « Le Figaro », lisez : les députés non communistes — les partisans d'une solution libérale en Afrique du Nord disposent de la majorité.

Un gouvernement nouveau, disposé à faire une politique nouvelle, n'a pas besoin des voix du parti communiste pour être investi et pour agir. Il n'a besoin que de son abstention. Il peut se permettre, comme M. Mendès France en 1954, de ne pas compter les voix communistes dans sa majorité, le jour où elles ne compteront plus dans l'opposition.

ON oublie trop ce fait paradoxal : l'extrême-droite, qui accuse volontiers la gauche de collusion avec les communistes, n'a de puissance au Parlement que grâce à eux. Il suffirait que les communistes cessent de mêler leurs voix à celles des amis de M. Dides, qu'ils renoncent à faire le jeu de l'extrême-droite, et qu'ils s'abstiennent. Un tel changement, inconcevable il y a quelques années, se situe dans la logique de l'évolution générale.

La politique du pire, pratiquée par le P.C. depuis 1947, correspondait au stalinisme et à la guerre froide : le kroutchevisme et la détente impliquent une autre stratégie.

Le président du Conseil qui cesserait de « mendier les voix de la droite » — pour reprendre l'expression du « Times » — et qui s'efforcerait d'appliquer une solution libérale en Algérie, pourrait cristalliser cette tendance nouvelle, qui cherche seulement une occasion de s'affirmer.

Ce gouvernement dépendrait tout de même des « moscoutaires », dites-vous, puisqu'il ne pourrait pas vivre sans leur neutralité ?

Moins que n'en dépend aujourd'hui la droite, qui n'est puissante que par son alliance de fait avec eux. Et puis, n'avez-vous pas compris cette vérité lumineuse : que les liens du parti communiste avec l'Union soviétique tournent à l'intérêt de la France chaque fois que cet intérêt coïncide avec celui de l'U.R.S.S.

On l'a bien vu entre 1941 et 1945. On pourrait le voir aujourd'hui en Afrique du Nord. Moscou préfère une présence française à Rabat, Alger et Tunis, plutôt qu'une présence américaine. De vrais patriotes français saisiraient l'occasion au vol. Mais, en fait de patriotes, nous n'avons que des clairons, sonores et creux.

“ SI ÇA NE S'ARRANGE PAS... ”

par ALFRED SAUVY

ALFRED SAUVY

LES jeunes ne connaissent guère l'état d'esprit de leurs pères, devant les premières aventures du franc, après la première guerre ; et les vieux ne les voient qu'à travers prismes et verres sélectifs.

La grande terreur, il y a trente ans, était l'effondrement du franc, suivant un raisonnement qui paraîtra puéril au plus allergique à toute économie politique : « Ce que je possède — ou ce que je gagne — vaut tant de francs ; si le franc tombe à zéro, je n'aurai plus rien ». Ce qui n'était que trop vrai pour les rentes, exprimées dans l'unité « franc » — tragique ironie des noms — était même passé, par un prodige de subconscient affectif, dans le cœur, si l'on peut dire, du boursier, puisque les valeurs françaises sont restées très longtemps fort en arrière sur les étrangères.

Une erreur chassant l'autre, le puéril sophisme de 1925 a, tout au moins, été balayé. Poincaré la Terreur, Poincaré le Sphinx, ne ferait trembler personne aujourd'hui en menaçant les Français de dépréciation monétaire, comme M. Purgon menaçait Argan de bradypepsie. Devant de telles foudres, le réflexe est simple : « Attention au grain ! Ne soyons pas les derniers de la course et, si possible, prenons les devants ».

LORSQUE l'état d'esprit, le comportement des hommes changent à ce point, il va de soi que toutes les lois de l'économie politique doivent subir une impressionnante révision. Si les doctrines sont assez lentes à se mouvoir, par contre, il y a une catégorie d'hommes à l'esprit beaucoup plus agile, disons plus souple : ce sont les politiques.

Ils ont très vite compris qu'à la base, ce qu'on voulait, c'est « de l'argent » et qu'il fallait donc en donner, quitte à « s'arranger » en haut pour le mieux. Il reste toujours la ressource, « si ça ne s'arrange pas », de maudire les épais technocrates et empêcheurs de dépenser en rond. Et comme aujourd'hui la démagogie est à droite, la traditionnelle répartition du travail entre conservateurs et socialistes a perdu ses vertus.

Et comment s'arrange-t-on, « en haut » ? Tout d'abord, à chaque nouveau cabinet, par d'édifiantes déclarations sur la solidité de la monnaie. Ensuite, par des secousses données de temps à autre pour éviter l'emballement et la spéculation. Pour freiner — sans l'arrêter — la pierre qui dévale, quelques obstacles sont placés çà et là. Ce furent successivement le prélèvement Pleven (1945), les 5 % + 5 % de Léon Blum (1946), les coupures de 5.000 de R. Mayer (1948), la stabilisation Queuille (1949), etc., jusqu'au thermomètre bloqué de Ramadier. Tous les moyens sont bons, à condition de les varier.

Et pourquoi cela réussit-il ?

Parce que la grande peur des Français n'est pas l'inflation, mais le chômage et la dépression. Contre la première ne manque pas le moindre bouton de guêtre ; sans code, sans « manuel du sinistré de l'inflation », sans « consignes à respecter en cas de fluxion monétaire », tout le monde est prêt. Mais contre le chômage, la mévente, le téléphone muet, le client qui ne passe pas le stade de la devanture, la pancarte de l'usine « pas d'embauche », groupes et personnes sont étrangement désemparés. Il y a, en outre, cette horreur naturelle du vide, cette peur de la dépression, dans tous les sens du mot.

LES gouvernants savent ou sentent tout cela. Comme dans leur respect (?) de la base, ils ne gouvernent rien et ne sont que des agents de transmission (à qui ?), ils vouent le pays à l'autorité des financiers, nationaux d'abord, puis internationaux.

« Nous avons duré » est la grande justification. MM. Pleven, Blum, Mayer, etc., et Ramadier, ne se sont pas réunis solennellement, en 1945, pour décider le calendrier des ripostes antispéculation comme un naïf calendrier de marché commun. Mais tout s'est passé comme s'ils avaient agi ainsi, si bien que l'historien soucieux de ramasser les événements en une masse simple, sinon en formules, parlera de « l'extrême habileté des gouvernants qui, dans des conditions si difficiles, ont su pratiquer la monnaie mobile, qu'aucun doctrinaire, fût-il le plus utopiste, n'avait réussi à imaginer ».

Seulement... il y a un seulement. Lorsque le pays poursuit un objectif important de caractère politique, nous parlons évidemment de l'Algérie, ce mécanisme à la Dubout, rajusté à coups de ficelles, ne suffit plus. Qu'elle soit heureuse ou non, imposée ou volontaire, cette guerre aurait pu être gagnée si les partisans de l'ordre avaient accepté de faire cesser le désordre.

Proclamer un objectif, la guerre, la paix, etc., ne signifie rien ; ce qui compte, c'est ce qu'on lui sacrifie. Si les Algériens, amis ou ennemis, avaient l'impression que la France peut économiquement soutenir le combat indéfiniment, et qu'elle veut les moyens de ses fins, le cauchemar aurait cessé. Mais non ; ils savent bien (espoir ou crainte) que le dernier quart d'heure est de ce côté-ci.

(Suite de la page 5.)

nos sociétés pétrolières d'avoir partie liée avec les rebelles algériens. Récemment, nous avons donné satisfaction à la mission Jean Monnet en n'assortissant l'aide économique d'aucune condition : les Français sont néanmoins persuadés que nous intervenons dans les affaires françaises.

« Pour le Sahara, tandis que les officiels implorent une participation américaine aux sociétés françaises, la presse nous reproche de convoiter l'Algérie à cause du pétrole. Or, nous décourageons toutes nos sociétés pétrolières d'investir en Algérie tant que la guerre n'est pas terminée.

« Pour le fameux projet de communauté méditerranéenne, on nous accuse de l'avoir imposé à M. Gaillard, alors que nous tenons tellement à ce projet que nous sommes farouchement hostiles à sa réalisation tant que l'Afrique du Nord entière ne pourra s'y rallier. Puisqu'on nous accuse de tout, on peut se demander s'il ne vaudrait pas la peine d'intervenir vraiment. »

Un bouc émissaire

La France a besoin d'un bouc émissaire, les Américains sont résignés à en jouer le rôle pour faciliter un ensemble franco-nord-africain qui sera l'un des piliers du monde libre. Mais intervention sous quelle forme ? Le gouvernement français sait déjà que si un échec des « bons officies » conduisait au Conseil de Sécurité, nous serions contraints d'être du côté des Tunisiens. Cela ne paraît pas suffire. Stopper l'aide économique ? Encourager certaines tendances françaises ? Mais lesquelles ?

Il y a le problème de Gaulle. A priori, les Américains ne sont pas enthousiastes. Mais ils sont impressionnés par le fait qu'il paraît y avoir une majorité de Français, sinon de parlementaires, pour estimer que seul le général pourrait mettre fin à la guerre d'Algérie. Seulement, quand bien même de Gaulle ferait la paix en Afrique du Nord — ce qui serait, bien sûr, considérable — la vague nationaliste qui le porterait au pouvoir ne le conduirait-elle pas à une politique intérieure française telle qu'elle susciterait vite au bout de quelque temps un Front populaire ? Sans parler du « neutralisme » de de Gaulle : que deviendraient l'O.T.A.N., la C.E.C.A. et l'Euratom avec un fanatique de la grandeur française ? Si l'O.T.A.N. éclate du fait de la France, l'Allemagne reprendra une liberté d'initiative qui constituera le plus grave danger pour l'Alliance atlantique.

Le sursis

Cela dit, avec M. Gaillard, où va la France ? Au règne des indépendants qui, lui, mènera encore plus directement au Front populaire. Dès qu'ils se sentiront assez forts, les indépendants rompront le pacte tacite qui les lie aux socialistes sur la politique algérienne et feront rentrer les militants socialistes dans une opposition communisante. Pour M. Guy Mollet, à ce moment-là, il sera trop tard.

(U. P.)

M. Robert Lacoste en Kabylie
2 % à se partager

M. Murphy et ses collaborateurs ont constaté, sans grande surprise, que tout cela était parfaitement compris par des hommes comme M. Paul Reynaud, Robert Schuman, Antoine Pinay, Edgar Faure et même par M. Gaillard, et ils se désespèrent qu'aucun d'entre eux ne prenne la responsabilité de dire — publiquement — la vérité.

Malgré tout, les diplomates américains croient encore à un de ces renversements éclatants dont la politique française offre tant d'exemples. Et puis, si, après des années de ménagements amicaux à l'égard de la France, l'Amérique s'avisait soudain de reviser sa politique au moment précis où s'amorce chez les Français une évolution dans le bon sens, ne serait-ce pas retarder pour longtemps encore la solution ? Une sorte de délai est donné, en conséquence, à la France. Un délai qui ne peut être qu'un sursis, car M. Foster Dulles, si sensible à l'opinion du Congrès américain, remarquait au lendemain de la séance du Sénat américain qui a suivi Sakiet : « Dans toute ma carrière je n'avais jamais vu une telle unanimité contre la politique d'un pays allié. »

JEAN DANIEL.

NUMÉRO 100. SPÉCIAL. NUMÉRO QUI FERA DATE

MIROIR DE L'HISTOIRE

GRANDS DÉCHIREMENTS DE LA FRANCE

par La Varende, le duc de Lévis-Mirepoix, Lucas-Dubreton, Agnès de la Gorce
Edith Thomas, Guy Breton, André Castelot, Mireille Rambaud...

160 pages - Gravures en couleurs - 150 Frs

LOI-CADRE

Le plan de partage

● ***M. Lacoste soumet cette semaine à l'Assemblée Nationale les décrets d'application de la loi-cadre : C'est un véritable plan de partage de l'Algérie que les députés sont appelés à ratifier « à la sauvette ».***

DANS la salle des mariages de l'hôtel de ville de Constantine, M. Robert Lacoste se félicitait dimanche dernier des premiers résultats obtenus dans l'application de la loi-cadre :

On nous a dit que ce serait un vrai miracle que d'obtenir la participation des musulmans à cette politique de coopération démocratique. Or le miracle s'est produit... Les nouveaux organismes de gestion comptent 6.652 musulmans et 2.250 Européens... »

Le miracle n'a pas été sans difficultés :

● A Kouba, dans la banlieue d'Alger, c'est le garde champêtre local qui fut désigné pour « choisir » les délégués musulmans. Il s'y est d'abord refusé. On insista : il se mit en quête. Sa réponse après quarante-huit heures :

« Rien à faire. Les musulmans ne veulent pas. Ils demandent avec quels Européens ils devront travailler... »

● A Sidi-Moussa, à 35 kilomètres d'Alger, le colonel commandant le sous-secteur vient voir le maire, M. Claude Laquière, fils de l'ancien président de l'Assemblée Algérienne.

— *Et cette délégation, ça va ?*

— *Non, les musulmans ne veulent pas marcher.*

— *Pourquoi ?*

— *Ils disent qu'ils ont peur...*

— *Qu'à cela ne tienne. Dites-leur que nous irons, pour les réunions, les chercher en camions...*

● A Blida (50 km. d'Alger) : le maire « sortant », M. Baujard, négocie avec l'administration préfectorale et avec certains musulmans la composition de la délégation spéciale. Il reçoit la visite d'un capitaine de parachutistes, envoyé par le général Desjours, commandant la place :

— *Voudriez-vous me donner les noms des musulmans qui feront partie de la délégation spéciale ?*

— *De quel droit ?*

— *Ils doivent avoir l'agrément de l'autorité militaire.*

Colère de M. Baujard :

— *Si vous êtes le maire de la ville, prenez mon fauteuil. Sinon, sortez.*

Le premier décret

Si M. Lacoste n'a pas mentionné ces « détails » c'est qu'il estime qu'il faut savoir faire la part du feu pour construire « une Algérie nouvelle ». Voici comment le Parlement va être convié à s'y employer en fin de semaine, lorsque M. Lacoste va lui soumettre une série de 12 décrets d'application dont le contenu mérite d'être étudié de près.

La loi-cadre est en effet restée imprécise sur des points essentiels : les décrets d'application sont les véritables rouages d'une mécanique compliquée et ils détermineront au moins autant que l'évolution de la situation militaire l'avenir des nouvelles institutions politiques.

Ainsi, par exemple, la loi votée par l'Assemblée Nationale prévoyait que l'Algérie serait composée de « territoires autonomes ». Combien ? Lesquels ? Autant de questions restées sans réponse. Le gouvernement et le ministre de l'Algérie viennent de choisir : il y aura cinq territoires, ceux d'Oran, d'Alger, du Cheliff, des Kabylies et de Constantine.

Le territoire d'Alger va compter →

MOQUETTES

Pure laine en 70, depuis 1.650 fr. le mètre - Carpettes - Couvertures « Bélier lainé » et tissus d'ameublement « Distributeurs France-Tapis »

ATTENTION ! Contre remise de cette annonce, 10 % de réduction jusqu'au 5 avril

TEXTILAM - 3, rue Richelieu
(à 30 mètres du Théâtre-Français)
RIC. 00-45

tribune libre
PLON
Vous permettra de prendre parti

GUY MOLLET
BILAN ET PERSPECTIVES SOCIALISTES
Une explication précise de la politique des socialistes au gouvernement. Un exposé complet de la situation française actuelle. L'avenir de la S.F.I.O.

ALFRED FABRE LUCE
DEMAIN EN ALGÉRIE
Ce livre plein de vigueur polémique, formule avec éclat une solution positive du drame qui divise aujourd'hui les Français.

KARL JASPERS
LA BOMBE ATOMIQUE ET L'AVENIR DE L'HOMME
L'un des maîtres actuels de l'existentialisme exprime en termes simples le défi jeté à l'homme par l'existence de la bombe. Nous pouvons encore dire "non" et agir.

THIERRY MAULNIER
LA RÉVOLUTION DU XXe SIÈCLE
Le capitalisme et le collectivisme sont aujourd'hui dépassés. La vraie "révolution" du XXe siècle commence.

JEAN PLANCHAIS
LE MALAISE DE L'ARMÉE
A l'ordre du jour, une crise de plus en plus grave analysée par le chroniqueur militaire du MONDE.

EDMOND MICHELET
CONTRE LA GUERRE CIVILE
Pour une transformation totale des relations franco-algériennes une prise de position nette et non-conformiste, dans le sens du réalisme et de la paix.

FRANÇOIS MITTERRAND
PRÉSENCE FRANÇAISE ET ABANDON
Hanoï, Saïgon, Rabat, Tunis sont aujourd'hui des capitales d'états indépendants. Quelles chances restent à la France de conserver l'Afrique ? Ces chances comment les utiliser ?

Dans la même collection :
RAYMOND ARON - MICHEL DEBRÉ
ANDRÉ PHILIP - MAURICE SCHUMANN
JACQUES SOUSTELLE et
MILOVAN DJILAS et IMRE NAGY

tribune libre
PLON

PAUL RIVET ET SES AMIS

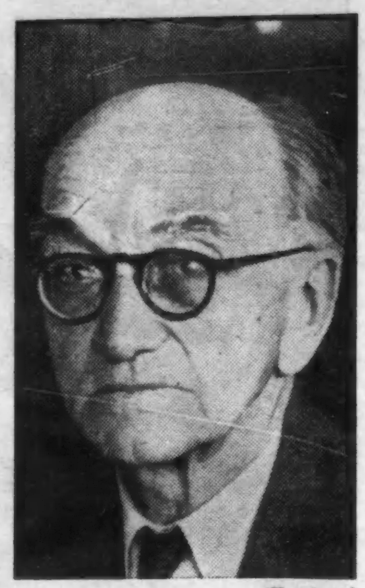
LA mort, à 82 ans, de Paul Rivet — en cet appartement du Musée de l'Homme dont les terrasses virent tant de réunions subversives — a réveillé la nostalgie de toute une génération d'hommes entre 35 et 45 ans pour une époque où les choix étaient simples, le combat pur et les écartèlements inexistants.

En 1935 en effet, toute une jeunesse voyait dans le fameux trio Alain-Langevin-Rivet (du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes) les modernes encyclopédistes de cette nouvelle révolution française que paraissait devoir être le Front populaire. Médecin, naturaliste, anthropologue, professeur, Paul Rivet était devenu très tôt l'un des symboles de la Science engagée et on lui faisait la même confiance exaltée que naguère aux savants du siècle des lumières.

Fondateur et directeur du Musée de l'Homme, il devint député et siégea à la Chambre depuis 1935 jusqu'en 1951 avec le nécessaire intermède héroïque de ceux qui ne pouvaient pas ne pas être résistants.

Devenu l'ami d'Ho Chi Minh, il était exclu du parti socialiste en 1949 du fait de son opposition à la politique indochinoise de la S.F.I.O. Adhérent au groupe progressiste, il en démissionnait en 1953 lorsque son groupe ne votait pas l'investiture de Pierre Mendès France.

Scrupuleux, fidèle, exigeant, il fut entouré jusqu'à il y a deux ans encore des mêmes amis : les compagnons de lutte politique et de découverte intellectuelle.



(Keystone.)

PAUL RIVET
Quand le combat était pur

Il y a deux ans, le soir où nous apprenions l'arrestation de Robert Barrat, qui revenait d'une visite dans les maquis algériens, c'était chez Paul Rivet que tout le monde avait trouvé naturel de se réunir, pour préparer la défense de Barrat.

Quelques mois après cependant, nous apprenions que, troublé par tous les dossiers que lui avait soumis son disciple Jacques Soustelle, Rivet avait décidé de ne voir dans l'insurrection algérienne que l'explosion du nationalisme le plus rétrograde et du racisme le plus agressif. « Je suis fidèle à toute ma vie de combat, écrivit-il, en n'acceptant pas les déviations de ce chauvinisme aveugle. J'ai tout le temps lutté contre le nationalisme, le sectarisme religieux et l'intolérance. Ce n'est pas à mon âge que je vais cesser. »

Mal renseigné, soumis aux obsédantes pressions d'amis intéressés, Rivet — qui, au demeurant, restait impitoyable pour les fautes françaises en Algérie — n'arrivait pas à se résigner à ce qu'une lutte révolutionnaire d'un peuple longtemps humilié puisse traverser des phases de nationalisme aveugle. Ce n'est pas l'un des moins bouleversants parmi les traumatismes que la guerre d'Algérie a provoqués sur de hautes consciences.

J. D.

→

1.740.042 habitants, dont 370.153 Européens. Il disposera de 53 % des ressources globales de toute l'Algérie. En revanche le territoire des Kabylies (1.483.478 habitants dont 22.606 Européens seulement) comptera 2 % seulement du revenu algérien, et le territoire du Cheliff (1.515.222 habitants dont seulement 87.542 Européens) guère plus de 5 % de ce même revenu.

Autrement dit, deux régions « riches », Alger et Oran (groupant plus des 2/3 de la population européenne) vont disposer de 77 % des ressources algériennes, tandis que deux régions « pauvres », le Cheliff et les Kabylies, totaliseront seulement 7 % des ressources...

Les territoires à majorité européenne se replient donc sur eux-mêmes, opérant un véritable cumul des richesses économiques de l'Algérie. Les autres territoires seront placés dans l'impossibilité de mettre sur pied des finances locales viables, de faire face aux tâches économiques et sociales qui s'imposeront tandis que la disparité des niveaux de vie entre les territoires ne fera que croître.

C'est donc à un véritable plan de partage économique de l'Algérie qu'aboutit le décret d'application de la loi-cadre.

Les « droits » politiques

Cette menace pour l'avenir n'est pas la seule. Un deuxième décret d'application supprime purement et simplement toute trace de démocratie. La loi-cadre déclarait :

> *« Il est institué dans chaque territoire un conseil territorial des communautés. »*

Mais elle ne précisait pas le mode de recrutement de ses membres. M. Lacoste, suivi par le gouvernement, vient de décider que les conseillers des communautés seront *« désignés »* par le ministre de l'Algérie. Or le Conseil des Communautés peut paralyser l'Assemblée territoriale, élue, elle, au collège unique. Et, en cas de conflit entre les deux assemblées, c'est encore le ministre de l'Algérie qui tranche ou qui saisit, et lui seul en a le droit, le Conseil d'Etat siégeant en Commission arbitrale...

Les dispositions transitoires ne font du reste qu'accentuer cette mainmise de M. Lacoste sur les nouvelles institutions. En attendant les élections, promises de tous côtés avant la fin de l'année, comment seront composées les Assemblées territoriales ? C'est ce que précise un troisième décret : les membres des assemblées seront élus au scrutin proportionnel à un tour par les membres des commissions administratives départementales et les représentants des délégations spéciales.

C'est-à-dire par ceux-là mêmes que les préfets, en accord avec M. Lacoste, ont choisis pour diriger les municipalités ou les anciens conseils généraux...

L'élimination de personnalités comme le maire d'Alger, M. Chevallier, prend donc tout son sens. Jacques Chevallier pensait que la loi-cadre, malgré ses défauts, aurait ménagé certaines chances, à condition de faire preuve d'audace et d'engager un vrai dialogue.

Les décrets d'application proposés cette semaine à l'Assemblée Nationale ont le mérite de la clarté : ils détruisent toute illusion.

CLAUDE KRIEF.

ÉCONOMIE

Pour gagner du temps...

● *Les salariés s'agitent; les syndicats et les patrons s'inquiètent ; le gouvernement temporise. Un économiste répond ici aux six questions que tout le monde se pose.*

QUESTION. — Depuis plus d'un an, on répète sans cesse que la clef du problème économique et financier français est la situation des devises. Six mois après « l'opération 20 % », dévaluation camouflée, et deux mois après l'octroi des prêts américains, où en est-on ?

RÉPONSE. — Il est encore trop tôt pour se prononcer sur les effets des prêts américains, trop récents, mais non sur les conséquences de « l'opération 20 % ». Cette dernière a joué son rôle qui était de permettre de gagner quelques mois. Le répit a été court : deux à trois mois, tout au plus. Le relais des prêts américains devrait en principe assurer la trésorerie en devises jusqu'à la fin de l'année 1958 ou début de 1959.

A ce moment, il faudrait que les achats français à l'étranger — maintenus à un niveau qui assure les besoins de l'économie — soient compensés presque totalement par nos ventes à l'extérieur. Cette couverture des importations par les exportations était de 66 % il y a un an. La balance sera équilibrée quand la couverture atteindra 90 %. Aujourd'hui, la moyenne s'établit à 78 % à ceci près que les résultats du mois de mars seront moins bons que ceux de janvier et février. Les experts prévoient un progrès de 4 % des exportations pour l'ensemble de l'année 1958, si tout va bien. Beaucoup dépendra de la situation économique mondiale, qui sera largement dominée elle-même par l'évolution de l'économie américaine.

La crise U.S.

Q. — En quoi cette menace de crise américaine peut-elle influer sur la situation française ?

R. — En tout. Nous sommes, que nous le voulions ou non, à peu près aussi sensibles aux événements qui se passent aux U.S.A. qu'un Etat satellite peut l'être à l'égard de l'U.R.S.S.

Plus précisément, tout fléchissement d'activité, toute poussée du chômage aux U.S.A., restreint les possibilités d'exportation vers l'Amérique pour tous les pays qui ont soif de dollars, limite également les échanges avec les pays dépendant de l'économie américaine (l'Amérique du Sud, par exemple) et perturbe, en général, tous les marchés mondiaux. Ainsi dans leur production, leur activité, leur main-d'œuvre, les pays européens subissent le contrecoup direct du recul ou d'un simple arrêt de l'expansion américaine. Et cela va très vite.

C'est bien pour cela que l'évolution américaine, les atermoiements de Washington, qui laisse s'accumuler les plus noirs nuages à l'horizon, sans réagir, sont bien préoccupants. Et cela d'autant plus que la France doit dès maintenant faire face, indépendamment de l'évolution internationale, à des difficultés spécifiques.

Les promesses

Q. — A quoi faites-vous allusion ? Au poids de la guerre d'Algérie ou aux menaces de grèves et aux revendications sociales actuelles ?

R. — Aux deux, puisque dans une certaine mesure les secondes procèdent de la première. La guerre d'Algérie pèse sur le budget. Elle oblige, à la veille du Marché Commun, à une

Vous attendez des amis ?
Offrez-leur un VABÉ, le plus délicieux des vins doux naturels.
VABÉ fera plaisir à tous... et il leur fera du bien, car " Qui boit VABÉ, va bien ".
VABÉ est un produit SUZE, la célèbre marque de gentiane.

BARLAY
CHEMISIER
VESTES - PANTALONS
MANTEAUX - IMPERMEABLES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN 91-66

dramatique limitation des investissements. Les « économies » qu'elle commande dans les secteurs civils et militaires, empêchent toute préparation sérieuse à l'entrée dans l'Europe, stérilisent de nombreuses possibilités d'exportation en absorbant des marchandises exportables, risquent de remettre en question la limitation de l'impasse à 600 milliards et du budget à 5.300, qui sont les bases de la lutte contre l'inflation.

Quant aux revendications sociales actuelles, elles ont toutes une même origine : elles sont en général une protestation contre la non-exécution d'engagements fermes, de promesses formelles des précédents gouvernements que l'actuel Cabinet se déclare hors d'état de tenir, à cause de l'Algérie en particulier. C'est pour cela que le conflit oppose l'Etat à ses 700.000 salariés — cheminots, mineurs, demain peut-être les postiers, etc. — et non les patrons et les travailleurs du secteur privé.

Q. — Pourtant le coût de la vie augmente pour tous, au même rythme ?

R. — Oui, mais dans le secteur privé, les salaires réels ont longtemps suivi les hausses successives des prix. Aujourd'hui, leur retard subsiste tout en restant moins important encore que dans le secteur public. Mais si celui-ci obtient satisfaction, le secteur privé pourrait bien se déclencher à son tour.

Pourquoi la table ronde ?

Q. — Est-ce pour prévenir un tel danger que le gouvernement a convoqué une « table ronde » économique et sociale cette semaine ?

R. — En partie ; il cherche à obtenir des représentants patronaux et syndicaux quelques mois de délai. Les interventions des syndicalistes, qui ont suivi l'exposé plutôt optimiste du ministre, et en particulier celle de M. Bothereau (F. O.) ont montré que les syndicats craignaient une récession économique, bientôt le chômage. M. Levard (C.F.T.C.) est même allé plus loin : il estime que c'est la politique du gouvernement qui risque de provoquer cette récession.

Quant aux patrons, ils sont assez inquiets eux aussi et peu enclins à « lâcher quelque chose ». C'est d'ailleurs ce que souhaite M. Pflimlin.

Q. — Alors tout va bien, la séance continue : les patrons ne « lâchent » rien, les syndicats se contentent de vagues et lointaines promesses, le gouvernement gagne du temps...

R. — A moins que les revendications du secteur nationalisé ne fassent tout sauter, ou que les quelques mesures prises pour les prix et notamment les importations de produits agricoles décidées n'arrivent pas à enrayer vraiment la hausse, ou encore que dans les syndicats, la pression de la base ne balaie la volonté de temporiser des leaders...

Un plan simple

Pour MM. Gaillard et Pflimlin, leur plan est simple : ils visent à reporter aussi loin que possible, au 1er janvier 1959 au moins, l'exécution de tous les engagements pris par leurs prédécesseurs envers le secteur public. En même temps, ils veulent tenir sur le front des prix quitte à « lâcher » un peu des deux côtés — quelques hausses et quelques relèvements de salaires — si cela est nécessaire pour passer l'été — mais pas avant. L'année prochaine, ma foi, on verra bien : si la guerre d'Algérie continue, si la crise américaine n'a pas été stoppée, les difficultés françaises ne seront plus qu'un élément d'un immense problème à l'échelle occidentale. Et un autre gouvernement aura sans doute la charge de les résoudre...

UN GROUPE DE « PATRIOTES » AU TRAVAIL (1) (A. P.)
Chacun selon ses moyens...

JUSTICE

Le patriote avait déserté

● ***Un singulier procès politique vient d'être plaidé à Paris. Celui des « patriotes » qui veulent faire la loi dans la rue.***

JAMAIS sans doute accusés n'eurent plus le sentiment d'une injustice que ces quatre militants de « Jeune Nation » qu'on jugeait la semaine dernière aux Assises de la Seine pour vol et violences. Ils avaient attaqué une camionnette transportant des numéros de « L'Humanité Dimanche », et pour mieux pouvoir brûler le « journal des traîtres » ils avaient roué de coups le chauffeur suivant la consigne qu'il fallait le

« neutraliser par tous les moyens, sans toutefois le tuer ».

Et voilà qu'on venait leur demander des comptes ! Partout, sur les affiches électorales comme dans les assemblées, tout ce qui n'était pas communiste proclamait que l'ennemi était le communiste, qu'il fallait faire front contre lui en raison de ses méfaits, de ses trahisons, de ses forfaits anciens, présents ou à venir. Après tout, ceux-là n'avaient qu'à pousser le raisonnement jusqu'à l'extrême.

Vraiment ils ne se sentaient pas coupables.

Le président essayait de les sermonner. Il leur disait qu'il ne faisait pas de politique, qu'il respectait toutes les opinions mais que, tout de même, frapper un homme de cette façon, un père de famille comme l'étaient certains d'entre eux... Et le président ajoutait :

« Vous auriez pu seulement le ceinturer, ça ne compromettait pas vos idées. »

Il leur demanda :

« Regrettez-vous au moins, non pas vos mobiles, mais l'acte en lui-même, les coups ? »

A force d'insistance, le chef, Jacques Sidoz, finit par dire :

« On regrette toujours un acte de violence, sauf quand il est nécessaire. »

En clair cela voulait dire : « On recommencera si c'est à recommencer ».

Là, le président essaya de se fâcher un peu :

« Des agissements tels que les vôtres, d'où qu'ils viennent, de droite ou de gauche, sont proprement inadmissibles. »

Les arguments

On le sentait appliqué à tenir la balance en équilibre. Dans le box, les autres s'en moquaient bien. Ils regardaient avec de petits sourires le témoin cité par la partie civile, un vendeur de journaux communiste qui racontait comment une bande semblable à celle qu'on jugeait, lui avait crevé un œil. Une information avait été ouverte terminée par un non-lieu faute d'avoir pu identifier l'auteur du geste.

Ils semblaient tout aussi ravis en entendant rappeler que les crieurs de la presse communiste avaient été attaqués quinze fois en 1956, douze fois en 1957. Puis vinrent leurs amis ou tout au moins ceux que leur acte ne choque pas. Des anciens d'Indochine, des anciens d'Algérie.

— *Ils ont fait un beau geste,* dit l'un.

— *Si j'avais été à Paris, j'aurais été avec eux,* dit un autre. *Nous nous solidarisons.*

Et l'on reparla de Dien-Bien-Phu, de l'aspirant Maillot, du *« rôle néfaste de la presse communiste ».*

M. Le Pen estima que l'on se trouvait devant un acte de légitime défense.

Une remarque qu'on ne manquera pas de lui rappeler si un jeune homme un peu vif juge lui aussi, à ses dépens, qu'un acte de violence est parfois nécessaire.

Mais c'est un des avocats de la défense, Me Frouin, qui usa de l'argumentation la plus singulière. Après s'être félicité des multiples saisies de journaux, il eut ce mot :

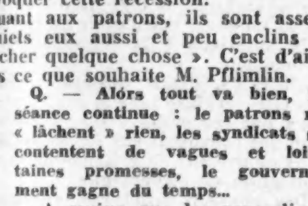
« Nous empêchions la diffusion de ces journaux comme nous pouvions. Aujourd'hui l'Etat suit notre exemple... »

Tout s'est terminé avec quelques peines de principe : trois ans de prison avec sursis au chef, deux ans de prison avec sursis à deux comparses. Un seul ne pouvait obtenir ce sursis, celui qui au nom du patriotisme avait rossé le chauffeur. Car celui-là était déjà condamné à deux reprises pour désertion, et deux autres fois pour port illégal d'uniforme. Un instable sans doute.

J.-M. TH.

(1) Au cours d'une réunion électorale de M. Philippe Dechartre dans le deuxième secteur.

Vacances en
ISRAEL
AUX



Un pays neuf
Des hommes nouveaux
Office National Israélien de Tourisme, 2, rue Meyerbeer
PARIS-IXe • Tél. PRO. 65-15

CHARBON
richesse nationale
EMPRUNT 1958
6 %
capital et intérêt
indexés sur le prix du charbon

GENTLEY
TAILLEUR
VESTES SPORT
TISSUS NOUVEAUX
PANTALONS
TERGAL
PARDESSUS
DEMI-SAISON
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

EST-OUEST

A la dérive

UN discours de M. Kroutchev, qui était tout d'abord passé inaperçu, provoqua samedi dernier un branle-bas soudain dans les ambassades occidentales de Moscou. Glissée dans un contexte insignifiant, une phrase avait alerté les lecteurs avertis :

« *De toute évidence*, avait déclaré M. Kroutchev, *nous en arrivons au moment où les gouvernements, s'ils veulent conserver leurs liens avec les peuples, seront contraints d'arrêter les essais et la production d'armes atomiques, même sans qu'un accord ait été conclu à ce sujet.* »

Le correspondant à Moscou du « Monde » fut le premier à câbler à son journal cette prédiction : le Kremlin fixera incessamment, par une déclaration unilatérale, la date à partir de laquelle les essais et la fabrication d'armes nucléaires seraient suspendus en U.R.S.S.

Plusieurs indices accréditent cette prédiction. L'U.R.S.S. vient de terminer une série de treize explosions expérimentales. Pas plus que les Etats-Unis, elle ne peut attendre des avantages militaires décisifs d'un nouveau perfectionnement des armes existantes. En revanche, elle peut retirer des avantages immenses, sur le plan politique et diplomatique, d'un arrêt unilatéral des expériences.

Un tel geste serait d'abord considéré dans le monde entier, et particulièrement dans les pays non engagés, comme une preuve de la force soviétique. D'autre part, la décision d'arrêter les explosions expérimentales à partir d'une date fixée à l'avance anticiperait sur l'issue de la conférence « au sommet » et mettrait les Etats-Unis en très mauvaise posture.

Devant la résolution proclamée des Russes, il deviendrait impossible, en effet, aux Américains, de marchander leur propre renonciation aux expériences nucléaires. S'ils ne veulent pas passer, aux yeux des peuples d'Asie et d'Afrique surtout, pour des « fauteurs de guerre », les Etats-Unis seraient contraints à leur tour de cesser leurs expériences, sans qu'un contrôle international les assure que les Russes ont réellement cessé les leurs.

Mauvaise position

Pour se prémunir contre cette incertitude, une seule voie serait ouverte aux Etats-Unis, et encore ne serait-ce pas une voie sûre :

Négocier avec l'U.R.S.S. avant la date limite fixée par celle-ci, ce qui reviendrait à négocier à partir d'une position de faiblesse.

Non seulement M. Kroutchev aurait imposé la date de cette négociation, mais il y détiendrait encore tous les atouts, puisqu'il pourrait dire à ses interlocuteurs américains :

« *Vous êtes contraints de toute manière, par l'opinion mondiale, à l'arrêt de vos expériences. Vous ne pouvez donc nous imposer, en échange de cet arrêt, des conditions qui nous déplaisent. Si vous n'acceptez pas le mode de contrôle que nous proposons, vous n'obtiendrez aucun contrôle du tout.* »

L'initiative spectaculaire et unilatérale de l'U.R.S.S. ne manquerait pas de renforcer, d'autre part, les mouvements qui, en Grande-Bretagne et en Allemagne, luttent pour la renonciation aux armes nucléaires.

M. Stassen remarquait déjà le mois dernier qu'il deviendrait très difficile à de nouvelles nations de fabriquer leurs armes atomiques si, pour ce faire, elles devaient rompre le « silence nucléaire » régnant chez les deux puissances mondiales.

« L'Occident dérive »

M. Stassen, il est vrai, pensait que ce « silence » résulterait d'un accord russo-américain.

Mais il est plausible aujourd'hui que, devant les lenteurs de la diplomatie occidentale, M. Kroutchev ait décidé de frapper un grand coup. S'il le réussit il ne sera pas le seul à pouvoir s'en attribuer le mérite :

« *Les ministres occidentaux*, vient d'écrire le « New York Times », *ne sont pas seulement en désaccord entre eux, ils sont même en désaccord avec leurs propres conseillers.*

« *Eisenhower est malade, Dulles présente des vues raisonnables avec le maximum d'ineptie. Macmillan a sombré dans un abîme d'illusions, l'influence de Selwyn Lloyd approche rapidement du zéro. Quant à la France, on n'y peut parler d'un gouvernement que par un gros effort d'imagination. Les Occidentaux ne montent pas vers le « sommet », ils y dérivent, dans la confusion.* »

ALLEMAGNE

La scission atomique

● ***Pour reprendre en main sa majorité, le chancelier Adenauer vient de la contraindre à accepter l'armement atomique de la Bundeswehr. L'Allemagne de l'Ouest sort du débat profondément divisée.***

LE débat parlementaire le plus long et le plus tumultueux de l'après-guerre s'est terminé cette semaine à Bonn. Quatre jours durant, par des discours dont certains de près de trois heures, chrétiens-démocrates, d'une part, socialistes et libéraux de l'autre, s'attaquèrent avec une violence inouïe et détruisirent pour des mois, pour des années, peut-être, toute chance de collaboration entre le gouvernement et l'opposition.

Sur les bancs de la majorité, au milieu des hurlements de fureur, certains députés lâchèrent des cris antisémites et anti-intellectuels vieux de vingt-cinq ans. Des bancs de l'opposition, M. Adenauer fut accusé de poursuivre la politique du Kaiser et de Hitler, et M. Strauss, ministre de la Défense, fut présenté comme un homme aussi dangereux que Goebbels.

L'ombre d'un doute

Cette explosion avait été délibérément provoquée par le chancelier Adenauer. Durant ses vacances, au début de ce mois, des doutes étaient venus ronger la cohésion du parti chrétien-démocrate. Des membres influents de ce parti s'étaient prononcés pour des formules de « dégagement », pour la recherche de la détente par de nouveaux moyens, voire pour un traité de paix antérieur à la réunification de l'Allemagne.

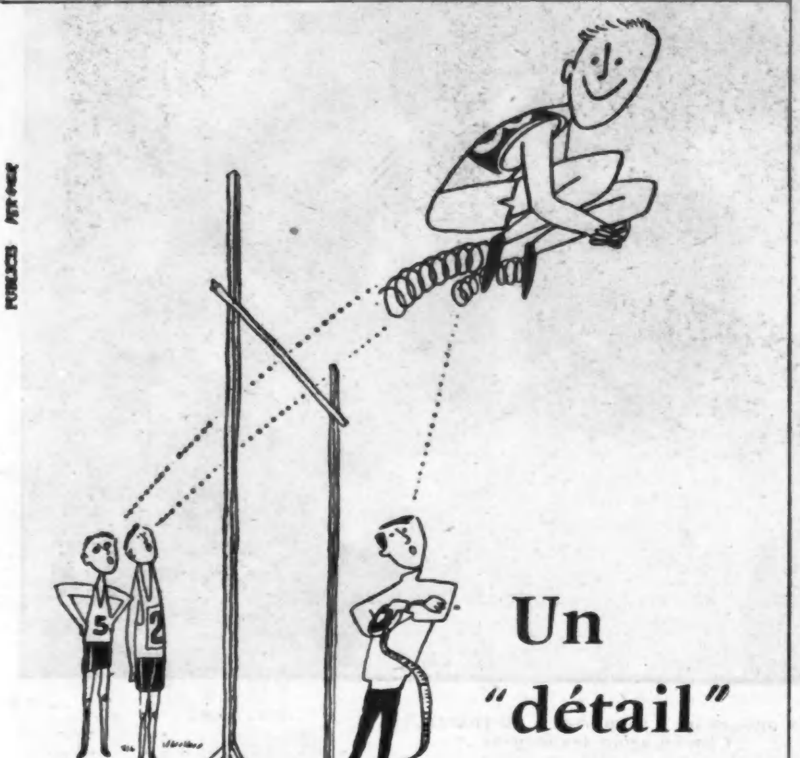
L'U.R.S.S. s'était aussitôt emparée de cette dernière idée et avait fait diffuser par son ambassadeur à Bonn un plan qui prévoyait des élections libres dans quatre ans en échange de la neutralisation de l'Allemagne.

Des contacts fructueux s'établirent entre les députés de la majorité et de l'opposition. D'un commun accord, ils décidèrent d'ajourner « sine die » le débat de politique étrangère fixé au 10 mars afin de mieux étudier les nouvelles perspectives qui semblaient s'ouvrir.

Une confiance illimitée

Mais le chancelier Adenauer ne l'entendait pas ainsi. Il abrégea ses vacances, convoqua son parti et annonça aux « hérétiques » qu'il leur ferait rentrer leurs paroles dans la gorge. Non seulement, déclara-t-il, le débat aurait lieu le 20 mars, mais les députés seraient appelés à se prononcer, à cette occasion, pour l'armement atomique de la Bundeswehr, que M. Adenauer lui-même avait qualifié comme « *hors de question pour des années* », il y a neuf mois seulement.

L'introduction de la question atomique dans le débat n'avait, de toute évidence, d'autre raison d'être que de couper court aux plans de détente internationale et de collaboration parlementaire entre les partis adverses. En obligeant la Chambre à approuver l'armement atomique de la Bundeswehr avant même que l'O.T.A.N. l'eût



Un "détail" qui change tout...

ICA dans les carburants SHELL

La présence d'un additif dans les carburants Shell peut paraître une simple question de détail, mais quand il s'agit d'I.C.A., ce détail change tout.

I.C.A. n'est pas un additif ordinaire; son rôle est si important qu'aujourd'hui chacun des carburants Shell, dans sa catégorie (normale ou super), assure le maximum de rendement au litre.

En faisant le plein d'essence Shell avec I.C.A. ou de Supershell avec I.C.A. vous êtes sûr d'avoir le maximum de kilomètres dans votre réservoir.

I.C.A. permet à votre moteur d'utiliser toute la puissance du carburant que vous avez acheté.

La suppression du pré-allumage et des courts-circuits aux bougies n'est peut-être pour vous qu'un détail technique, mais le résultat pratique est important :

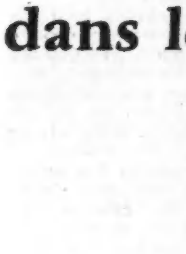
une voiture roule toujours mieux avec I.C.A.

Si vous roulez à l'essence normale, choisissez :

essence SHELL-ICA

et si vous voulez profiter des reprises "brillantes" que donne un supercarburant :

SUPERSHELL-ICA



SHELL BERRE

VACANCES STUDIEUSES EN ANGLETERRE

Séjours en juillet et août dans des familles anglaises sélectionnées

● POUR LES ENFANTS DE 7 A 11 ANS : « CHILDREN'S VILLAGES » (initiation à l'Anglais « en jouant »).

● POUR LES ELEVES DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE : Cours quotidiens, par « niveaux », par Professeurs britanniques - Devoirs de vacances contrôlés - Activités dirigées - Excursions - Sports.

● POUR LES ETUDIANTS EN SCIENCES COMMERCIALES : Cours d'Anglais commercial - Pratique des Affaires - Visites d'usines et d'installations commerciales.

RENDEMENT PEDAGOGIQUE ET TENUE SOIGNEUSEMENT CONTROLES

RENSEIGNEMENTS : OFFICE DE RENSEIGNEMENTS SCOLAIRES (fondé en 1921)

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e) - CAR. 26-66

ecommandé, M. Adenauer entendait à fois opposer un veto catégorique plan Rapacki et engager son parti, rrémédiablement, dans une politique ntransigeante.

En attendant le débat du 20 mars, ministre de la Défense, M. Strauss, rendit même à Washington pour ommander ferme 120 projectiles Matador », d'une portée de 1.000 ilomètres, et d'un tir si imprécis que ur emploi n'a de sens que s'ils sont rmés de têtes nucléaires.

« *Les Américains,* déclara M. Strauss à l'ouverture du débat, *placent une confiance illimitée dans notre efficacité militaire et dans la permanence de notre ligne diplomatique. Ils attendent de nous le perfectionnement rapide des armes et des brevets qu'ils mettent à notre disposition.* » Et d'ajouter à l'intention de l'opposition : « *Oui ou non, êtes-vous prêts à défendre la liberté par tous les moyens, y compris les moyens atomiques ?* »

M. Strauss, rétorqua l'opposition, st-il prêt à tirer ses « Matador » sur eipzig ou sur la Pologne ? Veut-il endre irrémédiable la coupure de Europe et de l'Allemagne, en liant s deux moitiés, irrévocablement, x deux grands « protecteurs » atoiques ?

« *Vous retombez dans la mégalomanie de Hitler et de Guillaume II,* s'écria le député Schmidt. *Vous voulez refaire de l'Allemagne une puissance mondiale. Mais il n'y a qu'à écouter M. Strauss pour se convaincre que des armes atomiques seraient au moins aussi dangereuses entre ses mains qu'entre celles de l'adversaire* ».

Une déchirure

Terminé au Bundestag dans une mosphère de guerre civile, le débat poursuit actuellement dans la rue. syndicat des métallos réclame un ébiscite, la base du parti socialiste clame la grève générale et une oixantaine de professeurs, physiciens théologiens en tête, organisent dans s villes d'Allemagne la « Croisade ontre la mort atomique ».

Quant au pasteur Niemöller, l'une es plus prestigieuses figures de la résistance contre Hitler, et qui préside synode protestant de Hesse, il a verti qu'il retirerait les aumôniers rotestants de l'armée si celle-ci recevait des armes nucléaires.

Pour la majorité des intellectuels et s protestants d'Allemagne, tous les oyens ne sont pas bons pour défendre la liberté. Et l'une des plus aves conséquences de la décision posée par M. Adenauer est peut-être u'elle détruit, au nom de la raison Etat, les raisons d'être encore très agiles que s'était cherchées une société allemande nouvelle et pacifique.

« *Au nom de la raison d'Etat,* écrit « Die Welt » dans un éditorial, *nous foulons aux pieds les objurgations des Eglises, les avertissements et les appels des intellectuels et des universités ; nous foulons aux pieds les valeurs essentielles et nous divisons notre peuple par une déchirure dont les effets seront durables.* »

Assurément, M. Adenauer n'est pas uillaume II et M. Strauss n'est pas oebbels. Mais toute politique a une gique qui, dépassant les intentions e ses auteurs, les mène plus loin u'ils n'entendaient aller. Le réarmement de l'Allemagne, par exemple, on a assuré mille fois, devait ne jamais ler jusqu'aux armes nucléaires. Mais a suscité un mouvement qu'il était plus possible d'arrêter. Le gouvernement Adenauer s'est laissé entraîner dans un débat qui pèsera urd sur l'avenir de l'Allemagne.

MICHEL BOSQUET.

(U. P.)

LE GÉNÉRAL NORSTAD ET M. STRAUSS
Les « Matador » sont commandés

MOYEN-ORIENT

Le « pilier » cède

● ***Grave défaite pour la doctrine Eisenhower. La « révolution de palais » d'Arabie Séoudite risque de modifier profondément l'équilibre des forces au Moyen-Orient.***

« *QUAND Nasser parle, les couronnes tombent des têtes* », écrivait récemment un journal égyptien. Ce n'était pas pure vantardise. Il a suffi que Nasser accuse Séoud, « *roi traître et valet de l'étranger* » d'avoir comploté l'assassinat du Bikbachi et offert 25 milliards pour sa tête, pour que la théocratie séoudienne fût ébranlée sur ses assises.

Il ne s'agit pas, en effet, d'une simple révolution de palais. Le roi a été contraint d'accorder, lundi dernier, les pleins pouvoirs à son frère ennemi, l'émir Fayçal. C'est l'amorce d'une révolution et, en tout cas, d'un profond revirement de la politique séoudienne.

Une première surprise

Séoud, il y a un an, était accueilli à Washington avec des honneurs qui n'avaient encore été réservés à aucun visiteur étranger. Il devait devenir le « pilier » de l'influence occidentale au Moyen-Orient, le contrepoids au président Nasser. Ce monarque absolu, distribuant à sa guise 150 milliards de revenus annuels, semblait aux Américains un allié idéal : il n'y avait dans son pays ni partis politiques, ni syndicats, ni presse. Séoud incarnait l'Arabie, et il suffisait de gagner Séoud pour gagner son immense pays.

C'est du moins ce que l'on croyait alors à Washington. A peine rentré, toutefois, Séoud connut une première surprise. Une révolte éclata dans les exploitations pétrolières, qui emploient plusieurs milliers d'ouvriers. Des exploitations pétrolières, la révolte gagna Riadh et Djidda. La police fit feu, la loi martiale régnait.

Les trois principales revendications des rebelles étaient : liberté d'association et de parole, élection d'une Constituante, utilisation des revenus royaux pour le bien du peuple. Pour patron de leur mouvement, les rebelles choisirent l'émir Fayçal, frère de Séoud.

La révolte écrasée, Fayçal quitta l'Arabie, prétendument pour raisons de santé. Mais en décembre dernier, il arriva au Caire et, lors du congrès anticolonialiste, prononça un réquisitoire contre la politique pro-américaine de Séoud.

Une capitulation totale

Fayçal n'avait jamais approuvé cette politique ni, semble-t-il, l'obscurantisme que faisait régner son frère. A la différence de celui-ci, il a été éduqué à l'étranger, a parcouru le monde entier, y compris l'U.R.S.S. et a choisi pour principal conseiller un homme (Youssouf) qui passe pour pro-communiste.

C'est donc une capitulation totale et sans condition que Séoud a signée, lundi dernier, en transférant à Fayçal le contrôle des revenus pétroliers,

« *la responsabilité entière de la politique intérieure et extérieure* » et « *le pouvoir d'effectuer tous changements nécessaires, de quelque nature qu'ils soient.* »

Cette capitulation ne peut être expliquée par une intrigue de personnes. Pour que Séoud la signe, il fallait que son trône même fût menacé. Par qui ? Par les ouvriers du pétrole, sans doute, par les officiers entraînés et encadrés par des Egyptiens, par les milliers d'Arabes enfin qui, il y a dix-huit mois, devant un Séoud pâle de rage, acclamèrent frénétiquement Nasser.

Que Fayçal choisisse ou non de faire bloc avec l'Egypte-Syrie, le rapport des forces va se trouver profondément bouleversé au Moyen-Orient. Si le « pilier » séoudite, qui passait pour le plus sûr, a cédé le premier, les régimes d'Irak et de Jordanie ne pourront survivre longtemps. D'un jour à l'autre, la Syrie peut interdire l'écoulement du pétrole irakien, provoquant la chute du gouvernement de Bagdad et celle du roi de Jordanie en même temps.

L'influence occidentale est - elle condamnée à disparaître pour autant? Politiquement et militairement peut-être, à moins que les Occidentaux ne procèdent rapidement à une révision de leur politique au Moyen-Orient en l'axant sur les liens économiques qui subsisteront nécessairement, car il n'y a pas de marché de rechange pour le pétrole arabe. C'est son prix, seulement, qui risque d'augmenter.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e

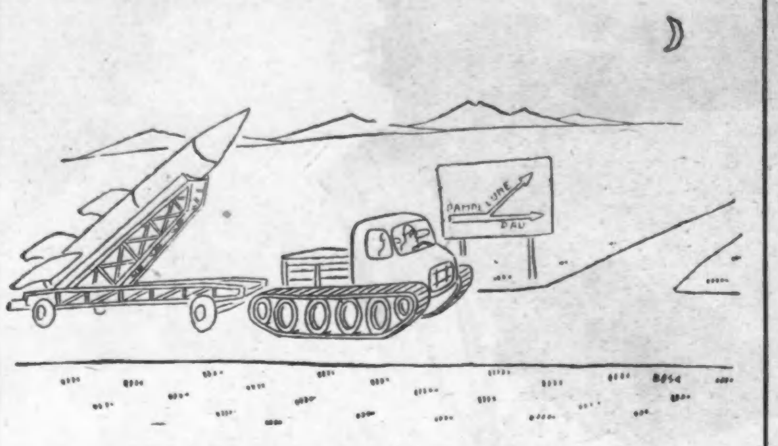
Dans vos déplacements, pour le week-end, en vacances... Emportez un « MARTIAL »
Martial le portatif idéal!..
Montages à lampes ou TRANSISTORS dont le modèle de poche PO-GO, et enfin le dernier cri de la technique transistor : Le poste SANS CHANGEMENT DE PILE, utilisé aussi en auto sans installation spéciale
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande à CERT
34, r. des Bourdonnais, Paris-1er. Lou. 56-47

chez votre Tailleur :
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

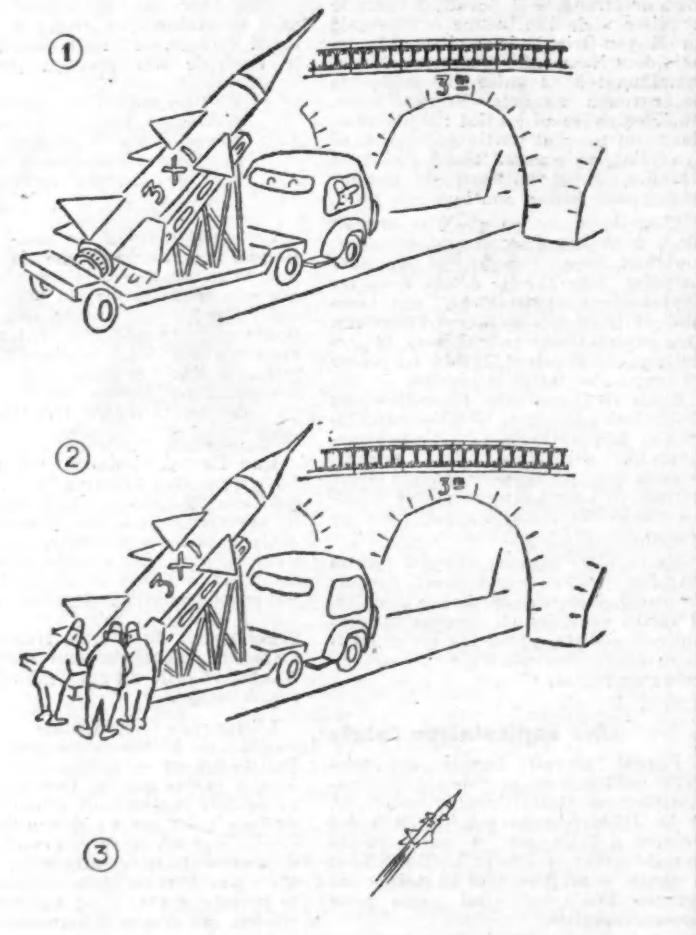
jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
COLLECTION DE PRINTEMPS
CHAUSSURES
ET IMPERMEABLES
d'ITALIE
DRAPERIES et CASHMERES
d'ANGLETERRE
38-40, avenue Victor-Hugo

LE DESSINATEUR BOSC DONNE QUATRE CONSEILS AUX SPÉCIALISTES DES FUSÉES

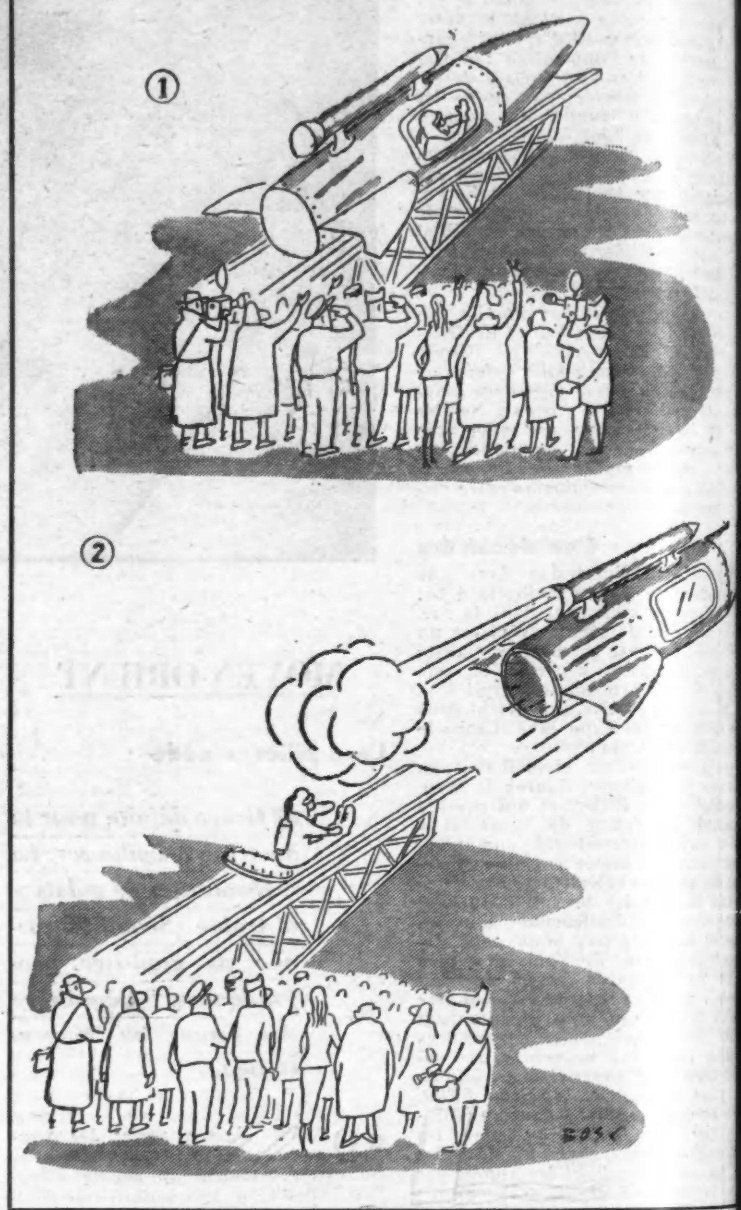
1 CHOISISSEZ SOIGNEUSEMENT L'EMPLACEMENT DES RAMPES DE LANCEMENT



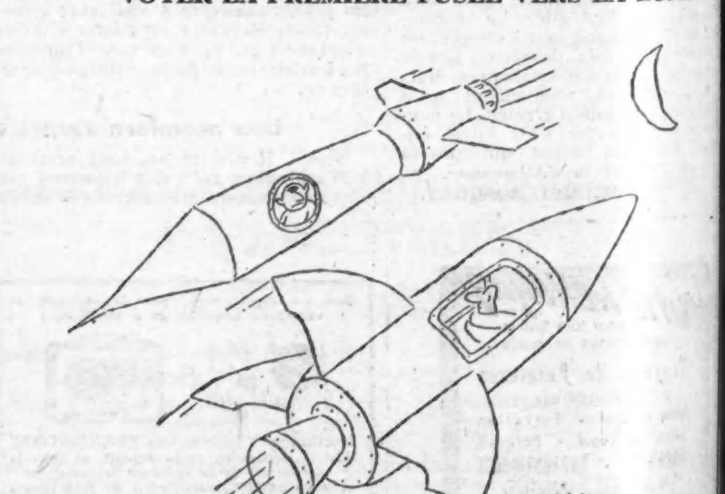
2 ASSUREZ-VOUS QUE LE PERSONNEL QUI A LA CHARGE DES FUSEES NE PEUT PAS COMMETTRE D'IMPRUDENCES



3 VERIFIEZ SOIGNEUSEMENT LES POSSIBILITES DE SURVIE DU PREMIER HOMME LANCE DANS L'ESPACE



4 N'ATTENDEZ PAS TROP LONGTEMPS POUR ENVOYER LA PREMIERE FUSEE VERS LA LUNE



L'EUROPE N'EST PLUS EN PREMIÈRE LIGNE par JULES MOCH

Représentant de la France à la Commission du Désarmement.

Au cours de sa visite à Bonn, le ministre des Affaires étrangères français, M. Christian Pineau, a l'intention de discuter avec le chancelier Adenauer l'éventualité d'une démilitarisation partielle de l'Europe centrale. C'est la première fois qu'un gouvernement occidental décide d'étudier sérieusement les avantages — et les inconvénients — d'un « dégagement » en Europe, formule préconisée depuis longtemps déjà par les travaillistes anglais, les sociaux-démocrates allemands et quelques socialistes français, notamment M. Jules Moch, délégué de la France au sous-comité des Nations Unies pour le désarmement.

Les perspectives offertes par une démilitarisation partielle de l'Europe, M. Jules Moch vient de les exposer à Londres au cours d'un débat organisé par la revue « Occident ».

Voici l'essentiel de ses thèses :

IL est assez gênant d'être considéré comme « expert » d'une matière qui n'avance pas. Depuis près de sept ans, en effet, que je dirige la délégation française au sous-comité du désarmement, il faut avouer que les progrès réalisés n'ont guère été brillants.

Pendant une première période qui a duré cinq ans et demi, nous avons essayé en vain d'établir un plan de désarmement général par étapes. Puis, à partir de 1956, nous nous sommes efforcés sans plus de succès de définir des mesures particulières qui permettraient de sortir du *statu quo.*

Mais si nous n'avons pu aboutir à un accord, du moins savons-nous pourquoi. C'est que parmi les mesures proposées, l'Ouest a toujours écarté celles qui avaient un caractère « régional ». Nous étions prêts à accepter des réductions et interdictions de toutes sortes à condition qu'elles ne soient pas géographiquement limitées. Mais nous refusions d'envisager des replis ou des réductions d'armements dans des zones déterminées.

L'O.T.A.N. secteur secondaire

Nous le refusions parce que nous considérions à l'époque — et jusqu'à il y a trois mois — que le secteur de l'O.T.A.N. était le plus important de tous et ne devait être dégarni sous aucun prétexte.

Lorsque le délégué soviétique fit allusion à un retrait de 500 kilomètres de part et d'autre de la ligne de démarcation, je lui répondis à peu près :

« Cela reviendrait à amputer la marge de manœuvre de l'Ouest de 500 kilomètres sur 1.000 (car il n'y en a que 1.000 jusqu'à l'Atlantique) et celle de l'Est de 500 kilomètres sur 10.000 (car il y en a 10.000 jusqu'à Vladivostock). En somme, vous proposez 50 % d'amputation d'un côté et 5 % de l'autre. Pour être équitable, il faudrait faire correspondre un kilomètre vers l'ouest à dix kilomètres vers l'est. »

Tout cela était vrai tant que l'O.T.A.N. demeurait le secteur essentiel. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Le fait central de l'évolution qui s'est produite depuis quelques mois, c'est que l'O.T.A.N. est en train de devenir un secteur secondaire.

Il importe peu que les Russes aient déjà ou non la fusée intercontinentale. S'ils ne l'ont pas encore, ils l'auront dans six mois ou un an et il s'agit pour nous d'établir des plans à longue échéance. Or le jour où les Russes posséderont cette arme à longue portée (et les Américains l'auront eux aussi quelques mois après), ce ne sera plus le triangle Ruhr-Belgique-Lorraine et les pétroles du Proche-Orient qui constitueront le secteur essentiel, ce seront les pétroles du Texas et de Californie, les aciéries de Pittsburgh, les usines de Detroit et cette énorme agglomération de 700 kilomètres de long qui, de Boston à Washington, groupe une quarantaine de millions d'Américains. Ce seront aussi les rampes de lancement, où qu'elles se trouvent.

Une double révolution

Nous avons assisté, au cours des dernières années, à une double révolution dans le domaine militaire, qui a bouleversé toutes les données de la stratégie mondiale. La première s'est produite en 1952-1953, avec la disparition de la notion de précision dans le tir. Dès lors qu'il était possible de dévaster avec une seule bombe « H » une zone de 30.000 kilomètres carrés, peu importait que l'on manquât l'objectif de 10 ou 20 kilomètres. Le résultat n'en était pas modifié.

Aujourd'hui, nous sommes à la veille d'une seconde révolution : la disparition de la notion de distance. D'un point quelconque de la terre, on pourra ravager n'importe quelle zone géographique. A la notion de point-objectif des guerres classiques, à la notion de cité-objectif de l'époque d'Hiroshima, les fusées intercontinentales à tête thermonucléaire vont substituer la notion d'Etat-objectif ou en tout cas de province-objectif.

Cela signifie que nous devons repenser toutes les conceptions stratégiques et diplomatiques

(Keystone.)

M. JULES MOCH
« La révolution date de trois mois »

qui ont été les nôtres au cours des années précédentes. Tout est à revoir, et c'est dans cette optique nouvelle que nous devons examiner la perspective d'un « dégagement » militaire en Europe.

Le plan Rapacki pourrait servir de base de discussion, bien qu'il ne soit pas acceptable dans sa formulation actuelle, et cela pour trois raisons.

Un point décisif

La première concerne les limites de la zone éventuellement dénucléarisée. Celle-ci devrait en effet comprendre non seulement la Pologne et la Tchécoslovaquie, mais aussi la Hongrie. Pas seulement pour des raisons morales : stratégiquement, l'ensemble formé par les deux Allemagnes, la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Hongrie constitue, si on y adjoint Suisse et Autriche neutres par définition, un rectangle d'environ 900 kilomètres de large sur 1.200 de long. L'exclusion de la Hongrie laisserait une pointe avancée où pourraient s'installer des rampes de lancement.

La deuxième difficulté concerne le contrôle qui est la pierre de touche de tout accord sur le désarmement. Je sais à quel point la Pologne compte sur l'Occident en général et sur la France en particulier pour détendre quelque peu les liens qui l'unissent à la Russie. L'important sera de voir si elle accepte des formes de contrôle que la Russie a toujours refusées chez elle et qui sont indispensables. Le stockage des explosifs nucléaires étant pratiquement incontrôlable, c'est sur les « moyens de transport » — rampes de lancement, aérodromes, artillerie atomique — que doit porter la surveillance. Si les Polonais acceptent un contrôle mobile à terre comportant le droit d'inspecter n'importe quel bâtiment, pour voir s'il n'abrite pas des rampes de lancement camouflées, alors nous aurons marqué un point décisif, car nous aurons imposé dans une zone d'essai une mesure dont les Russes n'ont jamais voulu jusqu'à présent.

Une évacuation « précaire »

Si toutes les armes atomiques — tactiques et stratégiques — sont interdites dans la zone dénucléarisée, a-t-on dit, les troupes étrangères ne pourront y rester. C'est probable. Il est difficile, en effet, d'obliger des hommes à se battre avec des arbalètes quand il existe des armes modernes et les troupes devraient suivre les armes. Mais quelles en seraient les conséquences politiques et stratégiques ?

Du point de vue politique, il est clair que le problème allemand serait posé. Mais il n'est pas sûr que ce soit un mal. Je considère en effet que les puissances occidentales ont commis depuis l'armistice la somme de toutes les erreurs possibles en politique allemande. Nous avons fait le jeu de Kroutchev — qui ne veut pas de la réunification — en créant une situation dont il est maintenant très difficile de sortir.

Les risques que comporterait un retrait des forces étrangères de la zone dénucléarisée pourraient cependant être éliminés par deux mesures. La première serait de préciser dans l'accord de dénucléarisation que l'évacuation des troupes reste « précaire » et que si l'une des parties estime nécessaire de réoccuper la zone, cela ne sera pas considéré par l'autre comme un *casus belli*, mais lui ouvrira simplement le droit de ramener ses propres troupes. Bien entendu, aussi, nous devrions avant toute négociation de ce genre, avoir la garantie absolue du maintien des Anglo-Saxons en Europe continentale. Sinon, nous ne pourrions même pas envisager un tel plan.

Le problème des satellites

Seconde mesure : les puissances évacuantes devraient s'engager non seulement à négocier ultérieurement la réunification de l'Allemagne, mais à accepter toute formule de réunification qui aurait l'accord de tous les Allemands. Cela laisserait aux deux camps la souplesse de manœuvre indispensable pour parvenir à un accord. Le pire, en tout cas, serait de faire ce que nos diplomates se préparent à faire, c'est-à-dire de poser la réunification allemande en « condition préalable ». Ce serait alors la certitude de l'échec, non seulement de la réunification, mais du désarmement et de la paix.

Autre problème politique : celui de la « libération » des satellites. Là aussi, il faut être très clair. Il n'existe en effet que trois solutions. La première consiste à chasser les Russes par la force. Personne n'y songe. La deuxième serait d'accepter le maintien perpétuel du *statu quo*, avec tous les risques de désespoir, d'insurrections, de guerre qu'il recèle. La troisième serait d'obtenir une évacuation aussi considérable que possible des troupes soviétiques afin de permettre dans tous les pays satellites une évolution dont Tito d'un côté, et Gomulka de l'autre, nous offrent deux exemples différents. Je n'hésite pas à dire que cette troisième solution est, à mon avis, la seule concevable.

Un théorème fondamental

Mais, dira-t-on, les conséquences stratégiques seront immenses ! L'O.T.A.N. devra réviser tous ses plans !

Sans doute, mais pourquoi aurions-nous besoin d'état-major, si ce n'est pour réviser constamment nos plans en fonction des situations nouvelles ? Et que nous adoptions ou non la solution du « dégagement » en Europe, la journée du 26 août 1957, où les Russes semblent avoir essayé leur premier I.C.B.M., a, de toute façon, mis par terre tous les plans stratégiques antérieurs de l'O.T.A.N.

Je ne suis pas un expert militaire, mais je crois que personne ne contestera le théorème fondamental selon lequel, lorsque la portée des pièces augmente, on peut les reculer en battant la même zone. L'apparition des fusées à 1.500 kilomètres (et bientôt à 8.000 km) de portée implique donc un bouleversement complet de nos plans stratégiques. Il faut en prendre une claire conscience et en tirer les conséquences.

ARCHÉOLOGIE

Mon village à l'heure du bronze

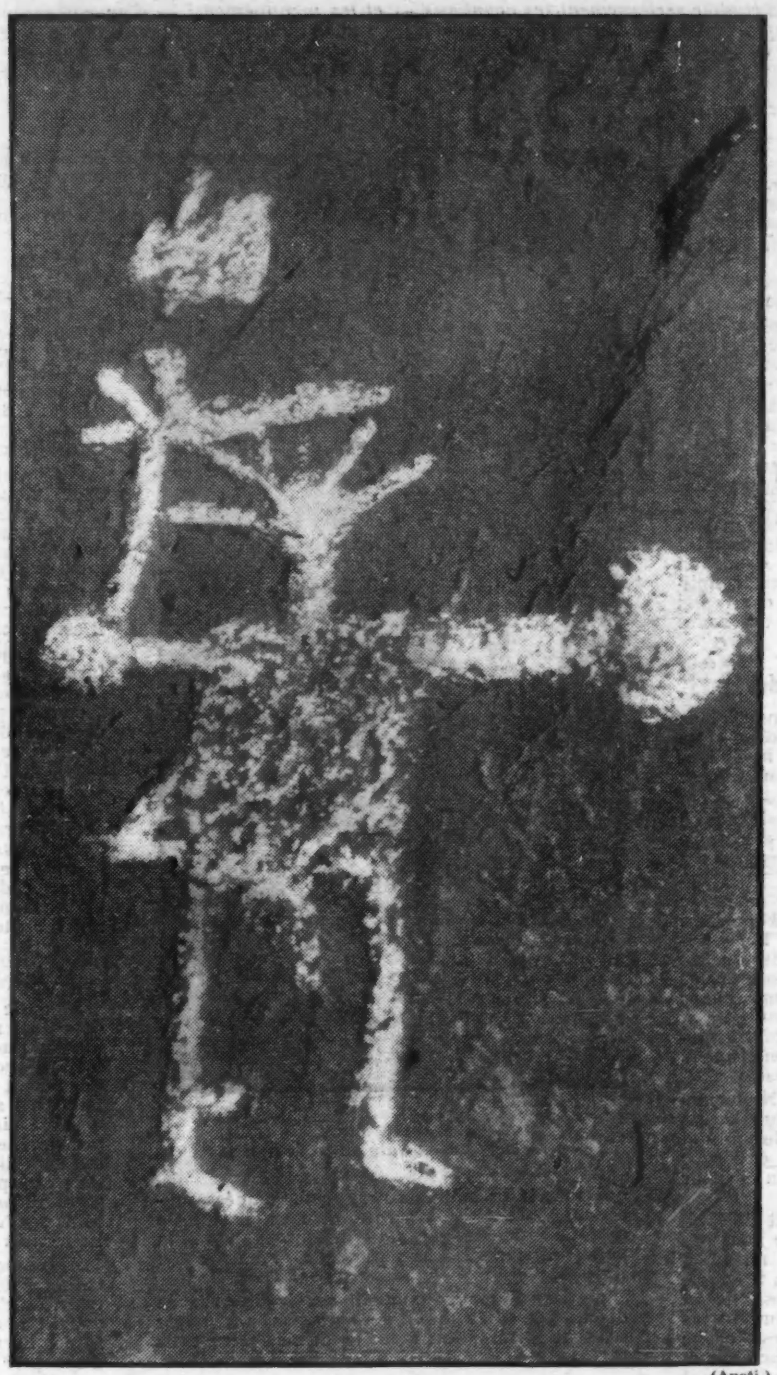
COMMENT vivaient les communautés préhistoriques d'Europe ? A cette question, une mission scientifique française apporte une réponse : un ensemble de gravures pariétales d'une richesse déconcertante vient d'être mis au jour près de Brescia, en Italie du Nord.

Les gravures découvertes racontent la vie des hommes de l'âge du bronze et de l'âge du fer sous tous ses aspects : des villages entiers sont représentés, avec leurs habitants munis de leurs armes ou de leurs outils de travail... Des animaux domestiques se promènent entre les huttes... Des champs cultivés s'étalent, bordés de canaux d'irrigation...

Ailleurs, les hommes entourent un cerf en dansant ou les mains levées vers le ciel dans un geste de prière. Ailleurs encore, des gravures montrent quels vêtements portaient ces personnages de l'âge du bronze, comment ils bâtissaient une hutte ou une barque.

C'est un archéologue israélien de vingt-sept ans, Emmanuel Anati, qui dirigeait les recherches subventionnées par le C. N. R. S. et la commission des Fouilles du Ministère des Affaires étrangères.

Ses découvertes, qui constituent sans doute le document le plus riche et le plus varié dont on dispose aujourd'hui sur l'âge du bronze, ont été soumises à l'un des plus éminents spécialistes de la préhistoire, qui s'est contenté de dire : « C'est très sérieux ». Ce qui est une forme d'enthousiasme.



(Anati.)

AUTOPORTRAIT A L'AGE DU BRONZE
Miro avant la lettre

PROCÈS

Juger, c'est ne pas comprendre...

UNE foule avide a applaudi samedi soir l'arrêt de mort rendu par la Cour d'Assises de Seine-et-Oise contre Jean-Claude Vivier et Jacques Sermeus (20 ans chacun) reconnus coupables sans circonstances atténuantes de l'assassinat de Nicole Depoué et Joseph Tarrago (20 ans chacun).

Ainsi s'est terminé ce qui fut à l'origine le mystère du parc de Saint-Cloud. Mais depuis l'arrestation des deux garçons — effectuée par hasard — il n'y avait plus, aux yeux de l'opinion, aucun mystère. Tout était mûr pour une rigoureuse application de la loi du talion. La jeunesse des accusés se retournait contre eux. Comment pouvait-on parler de relèvement ou de rachat possibles pour deux êtres qui avaient été capables, avant même l'âge d'homme, de massacrer froidement une jeune fille et un jeune homme qu'ils ne connaissaient pas pour s'emparer de leur voiture ?

Et déjà, à l'époque de l'arrestation, on pouvait lire dans les journaux que le sort de Vivier et de Sermeus était réglé. Mieux encore, qu'ils ne devaient compter sur aucune grâce, car on prétendait savoir que le Conseil Supérieur de la Magistrature était déjà prêt à s'y opposer.

Le procès s'ouvrait donc dans ces conditions. On s'y est rué. Pour voir et non pour comprendre. Peut-être n'y avait-il rien à comprendre. Et puis :

> « *Juger, c'est de toute évidence ne pas comprendre puisque si l'on comprenait, on ne jugerait plus.* »

Une chose pourtant était certaine, car elle est de règle dans tous les procès. A l'heure du jugement, l'homme n'est déjà plus ce qu'il était au moment du crime. Cela éclatait dans l'affaire Fesch. Vivier et Sermeus n'y ont pas échappé.

Le président Chapar voulait des explications. Il demandait par exemple pourquoi ces deux adolescents avaient éprouvé le besoin d'avoir quatre pistolets. Pourquoi ? Ils avaient dû le savoir autrefois. Et encore...

Je ne me rappelle plus

C'est alors que Vivier a répondu :

> — *Je ne peux pas vous dire, je ne peux pas retrouver l'état d'esprit qu'on avait à cette époque-là.*

Avant le crime, ils avaient été escrocs. Vivier accumulait des objets divers : rasoirs, postes de radio. Pour les vendre ? Non. Pourquoi ?

> — *Sais pas, pour rien, une manie...*

De même, ils sortaient toujours armés. Pourquoi ?

> — *Sais pas.*

Ou bien Sermeus, le plus terne, le plus falot, risque ce mot :

> — *Pour avoir plus d'assurance.*

Et le même Sermeus, qui, d'après une confidence de Vivier aux psychiatres, aurait parlé un jour de tuer sa tante chez qui il vivait, répondra quand on lui demandera si c'est vrai:

> — *Je ne me rappelle plus.*

A cause de telles réponses, on les a dits « incompréhensibles ». Bien sûr qu'ils le sont. Mais les mots en Cour d'Assises ne pardonnent pas à ceux qui ne savent pas déguiser et composer. La même phrase qui ferait classer un individu pour un benêt ou un imbécile dans la vie courante, en fait un personnage révoltant dans un prétoire.

Ainsi, quand Sermeus a répondu :

> — *J'ai perdu la tête, je voulais les menacer, pas les tuer. Mais j'ai eu peur de dire: « Haut les mains ».*

Le président posait là une question bien précise. Et Sermeus y répondait. Mais, pour la salle, cette réponse se rattachait à tout un contexte, au crime, aux têtes éclatées, au sang, aux cadavres tirés de la voiture et basculés sur le sol. Alors, évidemment, ce mot : « *J'ai eu peur de dire haut les mains* » devenait l'illustration même du cynisme, de l'odieux. Pourtant, c'était peut-être toute l'explication du personnage Sermeus, Sermeus à qui on fera aussi bien dire qu'il a tiré parce qu'il a eu peur de Vivier.

La maudite bêtise

Ont-ils été jugés en ayant conscience de l'horreur qu'ils inspiraient? Qui le dira ? On a lu une lettre écrite par Sermeus après son arrestation :

> « *Pour moi, tout va bien et s'il n'y avait pas cette maudite bêtise que j'ai faite, tout serait parfait.* »

On a entendu Vivier répondre qu'il voulait une voiture pour faire une agression. Et le but de cette agression :

> « *Je voulais acheter une maison pour ma mère et un hôtel pour Sermeus et moi.* »

On sait qu'ils s'étaient connus aux Orphelins d'Auteuil. Sermeus y avait été placé par son père qui entendait lui faire préparer sa première communion. Aujourd'hui, le père a disparu. On l'a recherché. En vain.

On ne les jugeait pas trop mal à l'époque : bonne conduite, facile à diriger, caractère faible, bon enfant, disait-on de Sermeus. Et de Vivier : doux, timide, équilibré, peu intelligent, nonchalant.

> « *Mais je n'y ai rien appris,* dira Vivier. *Quand j'en suis sorti, tout m'était coupé... Chaque fois que je cherchais une place, on me répondait toujours : après le régiment.* »

Il aurait voulu être imprimeur, mais aurait accepté d'être horticulteur :

> « *Mais à l'orphelinat, ce n'est pas de l'horticulture, c'était du défrichage qu'on me faisait faire, ou du repiquage de poireaux la nuit, à la lueur d'un briquet tenu par un Père.* »

Cela n'explique pas grand-chose sinon un sentiment de frustration, la naissance d'une révolte, le désir de « monter à Paris ». Il espérait « trouver quelque chose ». Il ne trouva rien mais fit croire à sa mère qu'il tenait une situation solide. Elle le crut. Jamais, elle n'eut l'idée d'écrire au prétendu employeur, de demander ce que gagnait ce fils, ce qu'on en pensait.

Et Vivier de dire :

> « *J'espérais trouver quelque chose. Quand j'ai vu que ça ne marchait pas, je me suis découragé et, à la fin, j'ai pensé à me procurer des armes.* »

Il en discuta avec Sermeus. Leur sort était lié.

— Et que vouliez-vous faire avec ces armes ?

> — *Des hold-up.*

L'histoire est bouclée

Il a dit cela avec un geste las, résigné. Sermeus était d'accord. Et quand il fallut chercher des copains pour aller en expédition dans les bois proches de Paris à la recherche d'un coup, on demanda à d'autres anciens des Orphelins d'Auteuil. Pourtant, ils avaient d'autres camarades. Peut-être ces derniers auraient-ils dit : non. Les anciens disaient : oui.

> « *Oui, comme ça, pour pas discuter.* »

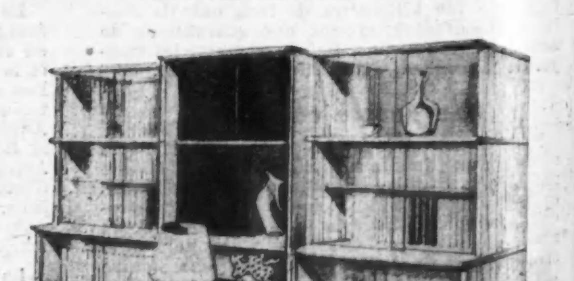
Seul, le meuble OSCAR* vous donne tous les éléments du rangement rationnel.

Vous trouverez chez OSCAR, "leader" incontesté du meuble par éléments *tous les éléments — bibliothèques, bars, secrétaires, bahuts, vitrines, penderies, discothèques...* — qui de la salle de séjour au cabinet de travail de la chambre d'enfants à celle des parents, résoudront avec bonheur tous vos problèmes de rangement

- 21 ÉLÉMENTS DE VOLUMES VARIÉS.
- 30 MEUBLES TYPES, 24 FINITIONS DE GRAND LUXE.
- CHÊNE, ACAJOU, NOYER D'AFRIQUE AU *MÊME PRIX*.
- EXTENSIBLE, DIVISIBLE, TRANSFORMABLE.

BON GRATUIT
POUR L'EDITION 1958 DE NOTRE NOUVEAU CATALOGUE EN COULEURS EX 1, SUR DEMANDE ACCOMPAGNÉE DE 3 TIMBRES DE 20 FRANCS POUR FRAIS.

* *Les qualités esthétiques et fonctionnelles des meubles OSCAR ont été couronnées par la X[e] Triennale de Milan*



OSCAR
MEUBLES PAR ÉLÉMENTS

Exposition permanente
15, RUE TRONCHET - PARIS 8[e]
LISTE DES DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

Ainsi l'histoire est bouclée. Elle n'en est pas plus claire. Ce qui reste clair, c'est son absurdité, l'accumulation des hasards. Hasard qui amenait à Paris Joseph Tarrago, hasard qui le fait sortir ce jour-là avec Nicole Depoué, hasard qui conduit Vivier et Sermeus dans le même parc de Saint-Cloud. Hasard, destin, providence. Deux victimes, deux criminels. Deux morts auxquels s'en ajouteront deux autres. Un parfait équilibre.

A quoi bon le nier, la peine de mort était souhaitée, attendue, exigée. Elle ne résout rien mais elle satisfait. Plus que dans l'affaire Fesch, elle apparait ici comme un réflexe. En fin de compte, on s'est assez peu soucié de savoir si Vivier et Sermeus pouvaient être « récupérables ». On a bien entendu, cités par la défense, deux spécialistes des centres de rééducation spécialisés. Mais le président a commencé par leur dire : « *Pas de conférences* ». Ils ont parlé des prisons-écoles, de l'esprit de réforme, des résultats obtenus sur de jeunes délinquants. Ils ont dit que le sens moral n'est pas inné, qu'il s'acquiert, que l'enfant est un réceptacle et qu'on y trouve ce que les parents et les éducateurs y ont mis.

Inutiles efforts, si tant est qu'il y ait eu effort.

A vrai dire, on ne s'intéressait ni à Vivier ni à Sermeus mais à leurs victimes. Des victimes exemplaires, modèles : la fleur de l'âge, la beauté, la chasteté, des projets d'avenir, de belles lettres bien écrites, parlant du bonheur, de la vie, du soleil. Et d'un coup, sans raison, sans rien voir, sans savoir, le massacre par deux garçons du même âge qui ne les connaissaient pas, qui n'avaient même pas entendu le son de leur voix. Rien de plus injuste et de plus stupide. On ne pardonne pas l'injustice et la stupidité.

Trois têtes en un an

Tant que vivaient Vivier et Sermeus, même enchaînés, même en forçats, même peut-être avec la lente conscience du remords, beaucoup éprouvaient le sentiment de l'injustice. Maintenant qu'ils les savent promis à la mort administrative de la guillotine, tout va mieux. Car il faut bien savoir que les parents de Nicole Depoué et de Joseph Tarrago qui, pendant les trois jours de débats, avaient offert le spectacle de leur douleur, de leurs larmes et de leur désespoir, ont eu l'esquisse d'un sourire en entendant la condamnation de Jean-Claude Vivier et de Jacques Sermeus.

Ce n'était pas un sourire de vengeance satisfaite. Non. Quelque chose de plus vague, de plus grave, la sensation d'un soulagement, plus encore : d'un apaisement. La retrouveraient-ils s'il leur était donné d'assister à l'exécution ?

Un dernier mot : Me Floriot était partie civile. En avril dernier, il avait rempli le même office contre Jacques Fesch. Trois têtes en un an, ce n'est pas mal pour un avocat.

J.-M. THEOLLEYRE.

MÉDECINE

Les mathématiques contre l'angoisse

LES mathématiciens sont rarement des névrosés ou, en tout cas, compensent généralement très bien une névrose latente.

Frappé de ce fait, le professeur Mollaret en trouve la raison dans la nature même de cette science. Les mathématiques, explique-t-il dans une récente étude, donnent une certitude totale et elles permettent une coupure avec le monde quotidien. Ce sont exactement là les processus de défense de l'organisme en face de l'angoisse résultant d'un rapport mal ajusté avec le milieu : s'en séparer et s'accrocher à une vérité absolue ou tenue pour telle.

Cela est peut-être moins vrai de la recherche mathématique que de la pratique du langage mathématique mais on ne peut qu'en tenir compte en psychopédagogie. Une société où les sciences exactes et l'instrument mathématique occupent une place de plus en plus grande aurait ainsi trouvé du même coup un remède à l'angoisse qui résulte des applications mêmes de la science : un peuple de techniciens serait le seul capable de vivre à l'aise dans un monde envahi par la technique. L'art ne permet pas la même échappée car s'il permet de se couper du monde, il n'apporte aucune certitude personnelle ni surtout sociale.

ESPAGNE

La mode de l'archevêque

LES quelque 75 mille Françaises qui iront, comme l'an dernier, passer les vacances de Pâques en Espagne, feront bien de se rappeler qu'il vaut mieux, outre-Pyrénées, être décentes qu'élégantes.

Si elles passent par Tolède, en particulier, il leur est recommandé d'oublier la mode de Paris, car l'Archevêché a précisé officiellement son point de vue sur les robes qu'il est bon de porter : les robes ne doivent pas souligner les formes d'une façon trop provocante, elles doivent couvrir les genoux, être pourvues de manches longues, à l'extérieur comme à l'intérieur des églises. Et ces remarques valent aussi bien pour les petites filles que pour les femmes.

(Garrubba.)

DEUX ESPAGNOLES DE TOLÈDE
Les robes ne doivent pas souligner les formes...

Aller en voyage de noces en Espagne comporte également quelques risques : un jeune homme qui osa embrasser sa fiancée en face du musée du Prado, à Madrid, a été condamné à payer séance tenante 1.000 francs d'amende. La jeune femme dut payer la même somme. Un Français qui avait commis le même délit à Séville, mais avec sa femme, a été conduit au commissariat et requis de payer une amende.

Interdiction aussi de participer à un bal masqué : cela peut coûter jusqu'à 15.000 francs.

On peut toujours se consoler, il est vrai, en pensant qu'il est encore trop tôt pour prendre des bains de mer et qu'on n'a pas à subir l'interdiction de se brunir au soleil au côté de son épouse si l'on n'est pas séparé d'elle par une cloison opaque.

Puis on peut toujours aller se promener dans les musées où les Goya, quand même, sont toujours dénudés...

TÉLÉVISION

Un « Gros Lot » européen

L'ANIMATEUR n° 1 de la R.T.F., Pierre Sabbagh, fait école : son émission de jeux, « le Gros Lot », va être « promu » à l'échelon européen pour l'Exposition internationale de Bruxelles.

Une différence toutefois : les candidats n'auront pas le choix du sujet. Toutes les questions posées porteront sur la situation géographique, économique et politique de l'Europe du 1er janvier 1946 au 1er janvier 1958.

Elles sont préparées par les services de propagande du Pool charbon-acier.

La finale, le 9 mai à Bruxelles, mettra en compétition un seul représentant de chaque pays lié au réseau d'Eurovision. Il sera désigné par une série d'éliminatoires.

En France, c'est naturellement Pierre Sabbagh qui animera ce « Super-Gros Lot ». Il attend des centaines de candidats qui seront confrontés une première fois le 14 avril prochain dans plusieurs centres de Paris et de province.

Il en retiendra huit, qui subiront l'épreuve décisive le 20 avril à Paris.

L'heureux et savant élu n'aura que 18 jours pour potasser un sujet qui pourra lui apporter, en dehors de la gloire, un premier prix de 250.000 francs belges (1.750.000 francs français au cours officiel) plus un voyage de dix jours pour deux personnes dans chacune des capitales de la petite Europe.

Problème n° 128

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2				■				
3								
4					■			
5							■	
6			■					
7						■		
8		■						■
9					■			
10								

HORIZONTALEMENT. — 1. Originale, dit-on aussi. — 2. Nullement conservateur outre-Manche. De combien ? cela ne se dit pas toujours. — 3. Qui frappe, sans assommer. — 4. S'applique de nos jours aux bennes et aux viseurs. Touche le point le plus haut de la corde. — 5. Tribulations dans trois parties du monde. — 6. Il faudrait être bien myope pour le confondre avec l'abstrait. Un peu plus près de Naples que d'Ostie. — 7. Devoir qui subsiste, après qu'on a fini son calcul. Muet en double. — 8. L'un des deux camps rivaux, dans le monde. — 9. Moins égoïste que son singulier. Jaune bien vu, en Amérique du Sud. — 10. Prit le meilleur sur Bajazet.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	A	R	T	E	S	I	E	N
2	N	O	U	V	E	L	L	E
3	E	T	I	E	R	■	I	C
4	S	U	L	■	V	A	S	E
5	T	R	E	P	A	N	E	S
6	H	E	■	A	G	N	E	S
7	E	■	B	L	E	U	■	A
8	S	O	I	E	■	I	B	I
9	I	N	S	U	L	T	E	R
10	E	C	E	R	V	E	L	E

Solution du n° 127

VERTICALEMENT. — I. Peut viser la main ou la couronne. — II. Allège un traitement. Initiale et finale d'une place centrale de Paris. — III. Vraiment populaire, si l'adoration est massive. Marque le coup. — IV. Dissimulée par la blancheur. — V. Redoublé, ça fait un beau chahut. N'est pas du dernier bateau. — VI. Momentanément hors du champ et de la mémoire. S'amende ou s'affermit. — VII. En liaison avec le mentonnet. Préfixe qui, contrairement aux apparences, convenait aux trois mousquetaires. — VIII. Telle une soie de cochon. Ses dires ne font guère avancer l'instruction.

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Complets "Ready Made"
PRÊT A PORTER
Vestes sport - Pantalons
Bonneterie - Chemiserie
Imperméables coton 18.500 fr.
Gabardines 26.500 fr.
DANS LA MEILLEURE QUALITÉ ANGLAISE

UN NOUVEAU CHAPITRE

Nos lecteurs connaissent Herbert Lüthy, qui est tenu pour le meilleur analyste étranger de politique française. L'étude qu'il a consacrée à la France en 1954 : « A l'heure de son clocher », vient d'être rééditée en Allemagne. Pour la compléter, Herbert Lüthy a écrit une post-face consacrée aux quatre années que la France vient de vivre.

« L'Express » a le privilège de donner à ses lecteurs de longs extraits de ce document où Herbert Lüthy joint à la clarté et à la précision qui lui sont propres la hauteur de vues de l'historien lucide.

L'ANNEE gouvernementale de Laniel ne fut pas seulement celle où régna un industriel cossu aux yeux de qui la direction de l'entreprise France se bornait à des marchandages avec les représentants des divers comités d'intérêts qui assiégeaient son bureau en vue d'obtenir des subsides, des commandes gouvernementales, des allégements fiscaux ou des garanties de prix. Elle fut aussi la dernière de ces années irréelles où Bidault put mener sa politique de grande puissance grâce à des moyens fournis par l'étranger.

Ainsi commence l'étude d'Herbert Lüthy, qui passe en revue :

— *les effets de la guerre d'Indochine*

« que les Français avec tant de succès « vendirent aux Américains et dont avec quelque cynisme on a pu dire qu'elle était devenue la meilleure affaire d'exportation de la France » ;

— *l'irritation des Américains qui, après Dien-Bien-Phu, se sentent bernés et laissent* « Bidault se débattre dans une situation désespérée » *tandis que* « le chef-d'œuvre diplomatique que constitue une politique mondiale menée grâce à des moyens de provenance étrangère éclate en mille morceaux ».

— *l'expérience Mendès France :*

« La France avait alors besoin d'un saint national et d'un bouc émissaire afin de pouvoir, une fois de plus, se faire illusion sur sa crise nationale. Pierre Mendès France incarna l'un et l'autre. »

— « Le tour de passe-passe presque génial « *par lequel* » Edgar Faure déjoua, à l'intérieur du Parlement français, de l'état-major de fonctionnaires du protectorat marocain et dans son propre gouvernement, une montagne d'oppositions et de sabotages et replaça sur son trône le Sultan du Maroc arbitrairement destitué en 1953 et dont précisément l'exil avait fait un demi-Dieu et un héros national. »

Puis ce fut la dissolution, « le coup le plus habile, et peut-être le plus audacieux, porté par le gouvernement Faure... Mais ce coup réussit mal. Le nouveau Parlement, élu à la sauvette le 2 janvier 1956, offrait le tableau mathématiquement exact d'une insurmontable confusion psychologique et politique ; fragmenté, incapable de décision et totalement ingouvernable. »

Le mouvement Poujade — ce pas vers le degré zéro intellectuel — bénéficia de plus de deux millions et demi d'électeurs pour la plupart ex-gaullistes qui donnèrent alors leurs voix aux bretteurs et aux brailleurs de cette équipe. Voilà qui exprime parfaitement l'atmosphère de désarroi politique dans laquelle s'accomplirent les élections de janvier 1956.

Une guerre que personne ne paie

L'usure et l'effritement des partis parlementaires rendirent impossibles ou inutiles les regroupements de partis qui, en 1951 encore, agirent en faveur de la troisième force. C'est ainsi que le parti communiste put obtenir de nouveau, bien que le nombre de ses voix n'eût guère changé, sa représentation mathématique au Parlement. 150 communistes sur la gauche, 50 poujadistes sur la droite, au total plus d'un tiers du Parlement inutilisable dès le départ pour toute coalition et toute constitution d'une majorité.

Ajoutons entre les deux le micmac des partis fidèles au régime, mais ennemis les uns des autres, destinés à jouer tour à tour le rôle de gouvernants ou d'opposants et qui cependant ne pouvaient plus former une majorité qu'en s'unissant. »

Le 2 janvier 1956, une nouvelle période s'ouvre pour la politique française. C'est à l'analyse de l'action poursuivie depuis deux ans et des perspectives qu'elle ouvre qu'Herberth Lüthy consacre la deuxième partie de son étude. La voici :

« Le gouvernement Faure avait donné la preuve que dans le système parlementaire français, où les majorités négatives peuvent et veulent empêcher toute action, seul un gouvernement de droite peut mener une politique de gauche parce qu'il est le seul à qui la droite ne mettra pas, dès le début, des bâtons dans les roues. Le gouvernement Guy Mollet en fournit une preuve à rebours : seul un gouvernement de gauche, dont les membres venaient d'être élus grâce aux mots d'ordre « d'anti-colonialisme » et de « paix en Algérie », était à même de mener la guerre en Algérie, en faisant appel à toutes les forces militaires françaises très exactement comme l'exigeait l'extrême droite, c'est-à-dire en vue de la soumission militaire d'une « rébellion criminelle » et en rejetant toute possibilité de médiation, de compromis ou d'autonomie, comme haute trahison.

A peine serait-il exagéré de dire que le secrétaire du parti socialiste, durant son ministère, assuma totalement les mots d'ordre politiques de Pierre Poujade : chauvinisme, politique de grande puissance, guerre à outrance en Algérie, expédition punitive contre l'Egypte, le tout sans frais, ou mieux en dissimulant systématiquement les frais.

Ajoutons que le même gouvernement octroyait généreusement à ses électeurs de nouvelles allocations familiales, une élévation de salaires, un prolongement de vacances, un accroissement de l'importation des biens de consommation et, aux frais de l'Etat, du vin et des places de cinéma à bon marché.

La simple explication de ces miracles économiques fut donnée avec satisfaction par un ministre des Finances socialistes, Ramadier :

« *Nous finançons l'expansion économique par le déficit de notre commerce extérieur* », déclara-t-il, ce qui, traduit en bonne prose, veut dire : une fois de plus, les frais seront portés à la charge du monde extérieur. Mais à l'indignation de la France, l'Amérique, cette fois, n'assuma pas les frais de guerre.

Ce dernier quart d'heure avant la victoire, qu'annonçait tous les deux mois le ministre de l'Algérie Lacoste, ne s'écoulait pas. Et après un an et demi d'une guerre dont nul n'assumait les frais, la France se trouva avoir épuisé ses réserves de devises et son crédit extérieur.

C'est alors que l'inflation, refoulée depuis quatre ans, se remit en mouvement, et que la presse à billets devint le dernier recours du ministre des Finances. On se trouvait au terme d'un cycle : devant les bilans bancaires, seule réalité qu'aucune éloquence parlementaire ne parvient à éliminer, un nouvel examen de conscience s'imposa.

Jamais, sans doute, depuis les premières années de l'après-guerre, l'imposture élevée à la dignité de système politique n'atteignit à une aussi grande perfection qu'au cours de ces deux années où le gouvernement Mollet, et ses successeurs — qui gardèrent le même personnel aux postes importants — menèrent la guerre en Algérie en la qualifiant de « pacification ». Cette imposture s'étendit jusqu'aux plus prosaïques statistiques et finit par ne même plus tendre à la crédibilité, elle se contenta de jouer le rôle d'une fiction rituelle officielle qu'on ne pouvait mettre en doute sans être taxé de défaitisme ou accusé de trahison.

Chacun pouvait contrôler dans les journaux, et cela jusqu'au moindre détail, l'évidence du fait qu'à l'aide de quelques roublardises, on falsifiait l'index officiel des prix pour créer l'illusion de leur stabilité, bien que tout augmentât de jour en jour. Chacun pouvait constater, en faisant une simple règle de trois, que « les mesures fiscales concernant la circulation des devises » appliquées depuis l'été 1957 signifiaient une dévalorisation de 20 % du franc.

Officiellement les prix demeuraient stables, le cours des changes de la Banque de France immuable, la pacification de l'Algérie ne coûtait pas un sou.

On contresigna les traités du marché commun européen, on les ratifia et ils entrèrent en vigueur le 1er janvier 1958. Au même moment, la France s'acculait elle-même à la nécessité de fermer plus hermétiquement que jamais ses frontières, comme si l'ensemble des contrats signés ne constituait qu'un document d'intentions dont seules seraient appliquées les clauses échappatoires.

Depuis les élections de janvier 1956, l'Algérie n'est plus représentée à l'Assemblée nationale ; les départements nord-africains français ne dépendent plus, comme ceux mêmes des Antilles et des mers du Sud, du ministère de l'Intérieur, mais bien d'un ministre de l'Algérie chargé d'y conduire la guerre. Chacun sait que l'Algérie n'est plus partie intégrante de la République française « comme la Bretagne et l'Auvergne » et que quel que soit l'avenir réservé à ce pays, elle ne le redeviendra jamais. Officiellement cependant, dans les discours prononcés du haut des tribunes, dans les articles de fond des journaux, rien n'a changé : « l'Algérie, c'est la France » reste une vérité incontestée. Fin 1957, à la suite de longues discussions au cours desquelles les représentants des moindres groupuscules d'intérêts français purent s'exprimer, mais où jamais on n'en[...] s'élever la voix d'un représentant de l'Algé[...] Parlement français mit au point une nouvel[...] cadre déterminant avec minutie les particu[...] électorales algériennes, et qui débute [...] « l'Algérie est partie intégrante de la Répu[...] française. »

Comme un gamin qui a fait une bêtise

Le système d'imposture atteignit un degré[...] que insoutenable en novembre 1956 au m[...] des manifestations officielles de deuil et de[...] pathie qui suivirent la défaite de la révol[...] hongroise.

Cette révolution n'apparut à un gouvern[...] socialiste français que comme l'occasion f[...] ble pour commettre ce coup de gamin qui, [...] n'était pas un crime, mais une bêtise, don[...] vergure restera encore longtemps incompré[...] ble aux historiens de notre temps, que fut l'[...] dition de Suez :

« puisque les Russes ont les Hongro[...] le dos et que les Américains sont tout [...] pris par leurs élections, nous pouvons [...] quillement jouer les Napoléon ».

Or, cette folle entreprise ne fut ni discu[...] attaquée publiquement. La comparaison [...] l'indignation de l'opinion publique en [...] terre et la lourde absence de réaction [...] çaise est à la fois pleine d'enseignemen[...] terrifiante : il serait impossible d'imprégner [...] point l'atmosphère de demi-mensonges si [...] ne correspondaient pas à cette soif d'il[...] dont la France, depuis des dizaines d'années, [...] surtout depuis la grande « illusion de la vict[...] ne parvient pas à se guérir. Cette passion, [...] menace de la rendre incapable d'avoir con[...] en elle-même et dans les autres, de la rendre [...] pable de franchise et de spontanéité.

Quatre ans après Dien-Bien-Phu, la crise [...] çaise a abouti à l'abcès de fixation algérien. [...] être sera-ce là sa fin. Car, en dernier resso[...] s'agit, dans ce conflit sanglant, de recon[...] aux Algériens l'accession à la dignité humai[...] tant qu'Algériens, c'est-à-dire en tant que [...] Français, au lieu de les traiter comme des [...] çais de seconde zone, en croyant par-dess[...] marché qu'on leur accorde ainsi un grand [...] neur. Il est impossible de faire abstractio[...] l'aspect sentimental quand on envisage les [...] tions de la France et du monde extérieur ; [...] mène sans cesse ce pays au bord de la tr[...] ou du mélodrame, c'est sa prétention à être [...] sans réserve et à jouir en même temps de [...] de seigneurie certifiés devant notaire. L'A[...] ne serait pas perdue si on reconnaissait une [...] nalité algérienne : seule une mentalité de [...] propriétaire mesurant l'influence française [...] pleur des taches roses sur une carte du [...] pourrait rendre définitive cette perte en n[...] sant le choix qu'entre la brisure totale ou la [...] soumission.

Dans l'Afrique Noire, entre le Sahara [...] Congo, la quadrature du cercle s'est acco[...] Riche de l'expérience d'Indochine et d'Afriq[...] Nord, acculé par l'émancipation des nou[...] dominions britanniques voisins, et sans l'i[...] vention de colons français aux exigences de [...] ple de seigneurs, on est parvenu, là-bas, à i[...] duire dans l'organisation unitaire de la ré[...] que une quantité raisonnable d'autogestion [...] et à mettre en mouvement de bon gré et en [...] voulu un processus de décolonisation.

Tout aurait pu être si facile...

Nous nous trouvons là devant une expé[...] de synthèse politique et culturelle d'une é[...] sante grandeur, portée des deux côtés par [...] grande bonne volonté, qu'on peut espérer [...] mue par son propre dynamisme, elle balaie[...] clauses juridiques compliquées et restricti[...] dont les juristes constitutionnels l'alourdire[...] hommage au fétichisme de l'unité et de la [...] veraineté indivisibles. Il n'est pas encore [...] tard, rien n'est encore perdu.

A chaque fois que l'État fonctionnarisé et [...] tralisateur se retire, la France reprend aux [...] des peuples qui, l'instant d'auparavant se [...] taient à l'idée d'être des possessions franç[...] ce visage qui, lui aussi, a toujours été l'un [...] visages : celui d'une civilisation de la liberté [...] nul ne veut plus se priver une fois qu'[...] connue.

Malgré l'amertume que fait naître dans [...] l'Afrique l'interminable et meurtrier été [...] guerre en Algérie, les jeunes nationalistes [...] siens et marocains se cramponnent presque [...] pérément à l'idée d'une fédération nord-afr[...] et européenne. Jusqu'à l'état croupion du [...]

L'HISTOIRE DE FRANCE

par HERBERT LÜTHY

qui, au dernier instant et malgré la France, rgnée l'incorporation dans la zone com- te qui, maintenant, l'héritage corrompu du de protectorat ne pesant plus sur lui, ac- chaleureusement les professeurs, les tech- s, les commerçants français.

une entreprise française n'a quitté le Sud- m depuis que le corps expéditionnaire l'a onné ; l'Indochine est même devenue l'un eilleurs facteurs de l'équilibre de la balance vises françaises. Quant au royaume du Laos le premier et est à l'heure actuelle, avec le le seul Etat-membre de l'Union française.

Union française, ce n'est pas le nationa- français, ce n'est pas l'esprit de révolte des s coloniaux, mais bien la rigidité des con- français de souveraineté qui n'admet pas tage qui l'a rendue impossible. A la vérité, mble des peuples de ce qui fut l'empire is, a essayé de s'associer avec la France — ssociation ils la souhaitent encore avec au- l'entêtement et avec une aussi grande apti- l'illusion que l'Europe elle-même. Partout isparu un statut colonial, que la France, en cles de centralisation, n'a pas seulement

(P. Dreux.)

HERBERT LUTHY

« La question n'est plus de savoir si cela arrivera, mais quand, et à quel prix. »

à son empire mais aussi à elle-même, par- ce statut a disparu s'affirme la presque ctible force vitale de sa civilisation, qui besoin de la tyrannie pour s'imposer.

que disparaisse vraiment de son sol nte de l'œuvre ou de l'influence françaises, e elle-même devrait disparaître. Seule ce peut détruire ce qu'elle a édifié là-bas. is 1954, on lutte, on assassine et on torture e âpreté sans cesse grandissante pour ir la fiction selon laquelle il n'existe pas e, mais seulement des citoyens rebelles rovince française, qu'il faut ramener, par t par le feu, à l'amour de leur patrie, la Mais ce qui a été jadis une véritable nationale n'est plus aujourd'hui qu'une ion excitée et incertaine.

cification militaire permet seule de main- uelque temps encore cette fiction, car ngtemps que l'Algérie, en qualité de pro- surgée contre la République une et indi- sera en état de siège, il n'existera ni pro- lgérien ni peuple algérien, mais seule- s rebelles qui doivent être détruits et des oumis qui doivent être protégés. Or, à même où « la pacification » sera achevée, ême par le plus total succès militaire , il s'avérera que tout cela était inutile : restera pas moins un pays, un peuple que la terreur aura rendu plus inassi- plus conscient de soi, moins apte qu'au- se contenter de phrases.

aurait pu être si facile... Il aurait suffi une seule fois la parole donnée, de res- ne seule fois les lois que l'on a promul- i-même — le programme d'assimilation de 1936, le statut paritaire de 1947 — il aurait suffi d'avoir une seule fois confiance dans les liens indestructibles qui attachent l'Afrique du Nord à la France, même sans annexion administrative, il aurait suffi de *croire* une seule fois à son œuvre civilisatrice au lieu de la célébrer en fin de banquet...

Faut-il que la France perde tout pour découvrir enfin que rien ne peut être pris à celui qui donne ?

Quiconque croit aux statistiques de production et de population peut considérer ces choses comme de superficiels symptômes de croissance et d'épanouissement.

Les grandes promesses ne manquent pas. L'équipement technique et économique français systématiquement édifié depuis 1945 est, à tout point de vue, à la mesure de l'économie moderne — ou du moins le sera si l'on parvient peu à peu à transformer l'impulsion mécanique de l'intervention colbertienne de l'Etat en mouvement spontané. Les pétroles du Sahara ouvrent d'énormes perspectives d'avenir — si du moins on ne les gaspille pas en se maintenant aveuglément sur l'étroite plate-forme des droits personnels auto-octroyés. La génération d'après guerre, nombreuse, et qui sous peu atteindra l'âge d'homme, bouleversera et rajeunira la population et la structure sociale de la France — si du moins la paresse des institutions et des habitudes ne la transforme pas en simple accroissement numérique. Si...

Curieuse forme de fatalisme optimiste que de croire que l'accroissement statistique de richesses où de population doive rénover d'évidence un ensemble aussi profondément organisé que la France, sans pour autant porter atteinte à cette forme d'organisation dont la persistance dépend précisément du pourrissement de la spontanéité, du dépérissement de l'action autonome.

Entre le phénomène statistique de l'expansion et la conscience publique s'ouvre un abime béant qui ne fait que s'élargir. Il ne s'agit pas des réserves de pétrole, du nombre de la population, de la quantité de la production, il s'agit moins encore de réfrigérateurs, d'appareils de télévision, de file d'automobiles : l'américanisation ne s'est déjà que trop introduite dans les habitudes de vie et de consommation françaises et peut-être sont-ce les meilleurs instincts du conservatisme culturel français qui sont les premiers vaincus par elle.

Cependant les causes de la crise française sont restées ce qu'elles étaient : forme de l'Etat, formation de la volonté politique et de la conscience nationale qui ne sont plus qu'historiques, qui ne se réfèrent plus à aucune réalité vivante, qui, tels des automates d'horlogerie, répètent les mêmes figures et les mêmes situations, vidées de tout contenu, jusqu'à la paralysie du ressort.

Imposture ? — Ou plus simplement, avec plus de profondeur : l'irréalité ? Une nouvelle inquiétude s'est introduite dans l'incessante explication que la France mène avec elle-même. Un livre d'Emmanuel Berl paru à la fin de 1957 s'intitule : « La France irréelle ». « La France comme mythe et comme réalité », ainsi s'intitule un article paru dans le plus important quotidien français, qui est l'amer rejet de la prétention française à l'élection et à son droit d'agir au nom de l'humanité entière, ces deux prétentions étant à la base de sa politique d'assimilation et de sa rhétorique, et dont l'auteur est le plus assimilé des écrivains français d'origine africaine : Jean Amrouche.

« La France existe-t-elle encore ? » demande-t-on dans la préface d'essais parus dans la revue « Esprit » et traitant de la situation française en 1957. Curieuse question pour celui qui est le témoin de la vie de la France. Mais l'inquiétant est précisément cette coexistence d'une remontée matérielle évidente et d'un torturant sentiment de décadence.

Pour parvenir à l'air libre

Un pays ne meurt pas : il témoigne précisément de son existence en dépassant sa forme périmée et pétrifiée. Pourtant, c'est toujours cette même forme qu'implique pour nous le mot « France » quand nous pensons à quelque chose de plus qu'à une unité statique et la décomposition de cette forme est devenue de notoriété publique.

L'Etat national, sous sa forme la plus haute et la plus définitive, telle que la France l'incarna, s'est transformé en un rituel n'appréhendant plus que des restes de réalité.

Le solide tissu de traditions, de fonction, de réglementations, de droits coutumiers, de symboles et de formules, que nous désignons du mot de structure interne, est devenu mince et friable comme une toile d'araignée. Le rapport existant entre la figuration éculée de la vie politique organisée et des problèmes que pose l'existence quotidienne de la France est devenu aussi opaque et énigmatique que celui qui existe entre les signes du Zodiaque et les destins humains.

Cependant, la personne mythique France reste prise encore dans cette toile d'araignée, dans ces rites et ces symboles et l'on dit d'elle qu'elle est peut-être morte. Les rites formels règnent encore sur tout ce qui ressortit au domaine public. Mais l'écart entre ce que chacun dit et écrit officiellement et ce que tout homme privé sait et pense ne signifie pas seulement que les articles de foi d'hier continuent d'exercer leur pouvoir en tant que phrases, mais aussi qu'on a cessé de croire en eux.

Ce qui se décompose ainsi, c'est cette identité idéale entre Etat, nation et civilisation que la France est parvenue à atteindre au moment de son apogée, quand, selon les dimensions de l'époque, elle était un grand et puissant Etat.

A présent qu'aux dimensions de notre temps, elle est devenue un petit Etat parmi d'autres, on voudrait que nation et civilisation pourrissent afin de maintenir cette identité. Il faut que meure une France symbolique afin que vive une France terrestre.

Tout ce qui est d'hier comme ce qui est de demain est encore plongé dans cette ambiguïté. Le mot « Europe » a un sens irréel quand il est prononcé du haut des tribunes ; et cependant une certaine France qui agit, qui calcule, qui fait des plans est en train de s'y préparer concrètement et sans craindre la perte de son identité, comme s'il n'y avait pas de possibilité de retour.

Des mots comme « Eurafrique » ou « Union française » ont un son sinistre devant la toile de fond de la tragédie algérienne. Mais précisément parce que cet effroyable conflit entre une fiction juridique et une réalité ne peut que se terminer par l'abandon du mythe du pays « patrie des peuples », il se transformera, pour autant qu'on peut prévoir, en une sorte de seuil que la France franchira enfin pour sortir de la fascination de la contemplation historique de soi et parvenir à l'air libre, une nation parmi d'autres nations.

La question n'est plus de savoir *si* cela arrivera, mais : quand, et à quel prix. »

MIKE TODD

Mort sur grand écran

L'AVION personnel de Mike Todd, un bimoteur « Lockheed Lodstar », s'est écrasé dans la montagne aux environs de Paxton Springs (Nouveau-Mexique) samedi 22 mars, vers deux heures du matin. Ce n'est pas un accident. Lorsque la mort d'un homme ressemble à ce point à tout ce qui fut le style de sa vie, on peut y voir « la marque d'un destin ». En musique, on appelle cela un *point d'orgue...*

Il est le septième enfant d'un pauvre rabbin émigré. Il naquit à Minneapolis, il y a environ cinquante ans : la sage-femme, dit-on, oublia de noter la date exacte de sa naissance. Il s'appelait Avrom Hirsch Goldbogen. Il n'était rien, rien qu'un petit juif fils de personne.

Pour nous, Européens, avec la naissance de la machine à vapeur, la Caisse d'épargne et le suffrage universel, le picaresque a disparu de nos vies et de nos horizons. Pour Avrom Goldbogen qui, au début de ce siècle, naquit au monde en même temps que le pays dont il se voulut passionnément le fils (*« Après tout, je ne suis qu'un Américain »*, disait-il), le picaresque était à la porte. Il suffisait d'arracher le loquet et, poings en avant, de se jeter dans la rue. Mais, à Minneapolis (U.S.A.), le descendant de Lazarillo de Tormes et de Gil Blas ne chevauche pas un âne et ne dérobe pas sa bourse au chevalier et son escarcelle au frère prêcheur : il joue au poker.

Le crapaud devient Todd

Il ne guide pas l'aveugle, ne devient pas enfant de chœur, écuyer, valet, tourne-broche ou fier-à-bras : il vend des journaux, des fleurs, aujourd'hui maçon, gâche la chaux et le sable, demain apprenti pharmacien, mélange les onguents et les poudres. Il se lasse bientôt de ses trente-six métiers et de ses plus nombreuses misères. Tout autour, il y a l'Amérique, dont l'énorme respiration lui souffle au visage un vent d'aventures et lui emplit les oreilles d'une cacophonie d'espoirs.

Il s'agit de connaître et d'explorer cette jungle qui, fébrilement, se défriche. Le plus simple, n'est-ce pas, lorsqu'on n'a pas un maravédis en poche — c'est-à-dire un dollar — est de suivre un cirque...

Entre temps, Avrom Hirsch Goldbogen a changé de nom. Ses petits copains de Minneapolis — des « olvidados » comme lui — moquaient ses jambes courtes, sa tête carrée, son buste trop large, et l'appelaient « toad » (le crapaud). Très bien : il sera non pas « Toad », mais Todd. Ça ne veut rien dire, mais ça sonne bref et dur. Et puis, il sera « Mike » : la force brutale du « k » lui plaît.

En 1928, Chicago était une kermesse. Certes, on y construisait des gratte-ciel, on y dépeçait des millions de bœufs et, autour du lac Michigan, se dressaient, gigantesques cierges noirs, les cheminées d'innombrables usines. Mais, pour l'heure, tout cela n'intéressait guère Mike Todd.

(Holmès.)

MIKE TODD ET ELIZABETH TAYLOR
Un couple, deux mythes.

Il savait qu'il ne se glisserait pas aux premières places en essayant de passer les portes derrière lesquelles des conseils d'administration discutaient sévèrement avoirs bancaires, aciers, usines ou chemins de fer. De ce côté-là, inutile de foncer. Des portiers irlandais aux yeux bleus, vêtus comme des amiraux, lui barrefaient le passage, le seuil sitôt franchi. Il n'était *rien*, lui, toujours *rien*. Il n'avait que sa « fureur de vivre » et que ce prodigieux culot dont se cuirasse volontiers la ruse.

Un faux pas, d'abord : il se marie et devient père. Une idée, ensuite : à Chicago on se tue, on boit, on se saoule de whisky de contrebande et de jazz d'origine, on s'amuse. Par ce souterrain, pense le fils du rabbin de Minneapolis, on doit pouvoir s'introduire au cœur de la forteresse. De ce côté-là, les portes céderont.

Et, après l'idée, l'invention : Mike Todd « invente » le strip-tease et sacre « plus belles filles du monde » des infortunées dont, chaque nuit, les voiles s'enflamment aux fins de découvrir leur nudité jusqu'au moment précis où, de la coulisse, cinq pompiers les inondent et leur évitent le sort de Jeanne d'Arc.

L'accent français de Hamlet

Ça marche... Ça marche même très bien, mais Mike Todd estime que le meilleur moyen, pour se détacher d'une chose entreprise, est de la transformer en catastrophe. Rien de tel qu'une fameuse ruine, dans la vie, pour vous forcer à repartir d'un bon pied, cigare aux lèvres, mais mâchoires serrées. Direction : Hollywood ! L'usine à rêves n'est pas la General Motors. On y entre comme dans un moulin. On y vit comme dans un paradis. On en sort comme d'un enfer. Mike Todd y pataugera pendant trois ou quatre ans. Simple apprentissage : avant de s'introduire dans de vraies parties de poker, il n'est pas inutile de regarder s'affronter de « vrais » joueurs. On y apprend les « coups ». Todd ne l'ignore pas ; sur les trottoirs de Minneapolis, un journal en guise de tapis, il a déjà gagné et perdu et payé pour le savoir lorsqu'il avait douze ans. Il a compris et lorsque, en 1938, il part pour New York, il se jure de revenir à Hollywood.

Pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent, pense Mike, maintenant plein d'expérience et de déraison, il n'est que d'avoir ce que les Américains appellent des *idées*, c'est-à-dire de produire, au moyen de sa cervelle, quelque chose dont l'imbécile simplicité n'a d'égale que la fulgurante efficacité. Ceci par exemple : du strip-tease à l'opérette, il n'y a qu'un pas. Il suffit d'ajouter des plumes, des brillants, des fourrures, d'engager des filles toujours plus grandes, toujours plus belles, et d'inventer des histoires qui se passent très loin dans l'espace et dans le temps.

A ce simple et génial énoncé, les millions affluent et Todd monte *The Hot Mikado* — voyez Japon, s.v.p. ! — et *La Grande Catherine* — voyez vieille Russie, s.v.p. ! — à qui Mae West prêtera ses formes impériales. Aux New-Yorkais ébahis, Mike Todd offrira plus tard — « il paraît qu'ils aiment ça » — un assez surprenant Hamlet. La première idée de Mike avait été de le faire parler avec un léger accent français : cela faisait plus « distingué », paraît-il.

En 1947, Mike Todd, du même mouvement, se marie pour la seconde fois — il épouse Joan Blondell — et se ruine pour la dixième. Un krach de 600 millions, voilà qui donne du cœur au ventre et une furieuse envie de recommencer. En effet, si la roche tarpéienne est près du Capitole, pour Mike Todd elle est un tremplin. Voyons, une idée... Le cinéma se meurt sous les coups que lui porte la télévision. Donc il faut faire du cinéma, mais du super-cinéma, autrement dit du cinéma qui ne sera plus du cinéma. « *Les inventions, ça s'invente !* », et Mike « invente » le Cinérama, dont les images, projetées sur triple écran, vont donner le frisson aux spectateurs du monde entier et remplir les caisses de la Todd Cº Inc.

Etre quelqu'un

On connaît la suite : Mike Todd engage alors toute sa fortune pour produire *Le Tour du Monde en 80 jours*, colossale machinerie coloriée qui piétine le goût, surprend l'imagination, malmène la poésie, mais remplit les salles de cinq continents de spectateurs et les coffres de Mike Todd de centaines de millions de dollars.

Maintenant, Avrom Hirsch Goldbogen, dit Toad le Crapaud, dit Mike Todd, est installé au cœur de la forteresse. Il est puissant, il est riche, il est *quelqu'un*. Il a connu une jeune femme à la radieuse beauté qu'on avait appelée naguère « la fiancée de l'Amérique ». Dotée d'un si prodigieux surnom, Elizabeth Taylor ne pouvait que devenir la troisième épouse de Mike Todd, le 4 février, 1957, à Acapulco, au milieu d'une armée de photographes, de journalistes et d' « amis », eut lieu le sacre. Mike épousa Liz et lui glissa au doigt un diamant de 29 carats 1/2.

Oui, maintenant, c'est gagné, et Mike, en attendant un nouveau coup de poker — qui s'appellera *Don Quichotte*, avec Fernandel ! — peut même se permettre un temps de répit et s'offrir ce luxe : aimer sa femme. Il l'aime, la soigne, la gâte, la couvre de visons et de bijoux (dont un diadème que le Tout-Hollywood accueillit avec un éclat de rire étranglé en cri d'admiration) et prétextant son désir de voyager, la présente sur un pavois à la terre entière. Ils ont un enfant. Ils jurent qu'ils seront heureux...

Deux ombres

Un avion immatriculé N.300.4 et baptisé « Liz » s'est écrasé. Au sommet de la fortune et, peut-être — mais qu'importait ! — d'une nouvelle ruine, Mike Todd est mort. Au sommet de la gloire ! Gloire fragile et tonitruante comme ce qui la provoque, mort explosive comme un feu d'artifice dont la mémoire des hommes ne s'émerveille que le temps de le voir déchirer une nuit qui l'engloutit aussitôt. Mais celui qui n'était *personne* était devenu Mike Todd.

Pathétique et ridicule, un homme avait tendu sa volonté afin d'être à lui-même l'instrument de son propre passage au mythe. Pour lui, le bonheur et la gloire n'était pas un état, mais un mouvement et un élan. Pour lui, un homme devait hurler son bonheur, un joueur devait proclamer son insolente chance, mais, vainqueur ou vaincu, toujours il s'agissait de foncer, pareil à un bulldozer précédé de l'éclat de mille trompettes.

De foncer sur quoi ? Sur l'argent, les femmes, la gloire, sur l'image de plus en plus flamboyante, de plus en plus écartelée d'un Mike Todd toujours plus reculé, toujours plus grand. Et d'affirmer qu'on avait la sacrée veine et le sacré culot de ressembler à cette image et d'être cet homme.

Jusqu'à ce qu'une fine couche de givre couvre les ailes d'un avion, jusqu'à ce qu'elle devienne de plus en plus épaisse.

Dans le cortège qui, mardi dernier, se dirigeait vers le cimetière israélite de Lake Zurich, à Chicago, au-dessus du tombeau du vieux rabbin Chaïm Goldbogen et de « Mike Todd », on aurait pu voir apparaître deux ombres : celle de Passe-Partout et celle de Don Quichotte, l'ombre d'un débrouillard et celle d'un illuminé...

JEAN CAU.

l'eau
qui fait du bien ...
VICHY ÉTAT
CÉLESTINS
digestive, agréable rafraîchissante
Gde GRILLE
pour le foie
HOPITAL
pour l'estomac
vichy vous attend de mai à octobre

NE SOYEZ PLUS SOURD
Améliorez votre audition, même très déficiente, avec les Micro-Tympans "WEIMER" SANS PILE NI FIL. Éliminent les bourdonnements. Notice illustrée gratuite et attestations
ROUFFET et Cie, serv. VG
3, rue Galliéni - MENTON (A.-M.)

L'EMBARRAS DU CHOIX

● ***Les nouveaux spectacles.***

THEATRE

VU DU PONT, d'Arthur Miller (*voir la critique de* Robert Kanters).

LOPE DE VEGA, de Claude Santelli : une sorte de biographie romancée de Lope de Vega truffée de pastiches et de morceaux d'anthologie. Cela voudrait être une évocation du siècle d'or du théâtre espagnol, mais il y manque la clarté, la couleur, la verve, le souffle. Il y a des décors à transformations qui sont peut-être ingénieux, mais qui ne paraissent ni pratiques ni jolis; une musique, mais personne ne sait la chanter ; et la compagnie Jacques Fabbri qui a perdu quelques comédiens et beaucoup

MARTINE CAROL
L'invitation au voyage

de verve. Bien entendu, on pardonne tout à Fabbri lui-même, et d'autant plus qu'il est le seul à nous réconforter pendant quelques instants, deux ou trois fois, au moment où comme les navires de l'Invincible Armada, nous allions sombrer dans un océan d'ennui (*à la Renaissance*).

PARDON CHÉRIE, de Roger Saltel : une gentille petite comédie sentimentale fort agréablement jouée par Mmes Denise Provence et Pascale Roberts, M. Louis Velle. Quelque chose comme une version moderne d'*Amoureuse* de Porto-Riche. Rajeunie par un Porto-Pauvre (*à la Comédie Wagram*).

CINEMA

LE TEMPS DES ŒUFS DURS (*voir la critique de* Denis Vincent).

LE NAIF AUX QUARANTE ENFANTS (*voir la critique de* Denis Vincent).

LE PASSAGER CLANDESTIN : Objectif: Tahiti. Prétexte : une captation d'héritage. Sombre et confuse histoire au milieu des vahinés. Les meurtres s'accumulent mais laissent le spectateur aussi froid que les cadavres. Restent Martine Carol en pagne et les vahinés au bal et au bain. Photographiées sur place par Ralph Habib avec colliers de fleurs authentiques, elles doivent inviter au voyage. Un bon documentaire serait plus efficace. Serge Reggiani apparaît également entre les palmiers, juste le temps de montrer un étrange et fascinant visage auquel les réalisateurs ne pensent pas assez. (*Biarritz, Madeleine, Gaumont.*)

SAYONARA : Un bon Marlon Brando (*Studio Publicis*) et L'ADIEU AUX ARMES, un Hemingway décevant (*Rex; Normandie, Moulin-Rouge*).

CIRQUE

CIRQUE DE MOSCOU : Plus que traditionnel, le cirque soviétique. Equilibristes voilés de mousseline et funambules qui dansent la mazurka, c'est le cirque à la Méliès.

Au son des violons défilent des acrobates habillés en marin et des jongleurs folkloriques. Le célèbre Karandache, haut et vert comme trois pommes acides, détaille les farces. C'est l'esprit du « Krokodil », bien précis, à la portée de tous. Plus étonnant le gigantesque Meccano, fruit d'une imagination laborieuse, digne d'un pays où l'on ne craint pas de fabriquer des rampes de lancement pour une simple cycliste.

Encore plus fort, la dresseuse de tigres désinvolte et taquine, et surtout les cavaliers caucasiens collés à leur monture, sabre aussi étincelant que la denture, carabine pétaradante, caracolant sur dix mètres de piste comme sur les grandes steppes. (*Vél' d'Hiv'.*)

● ***Si vous ne les avez pas encore vus.***

THEATRE

CALIGULA : l'absurde poussé jusqu'au suicide (*Nouveau Théâtre de Paris*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

OURAGAN SUR LE CAINE : les militaires ont des cas de conscience (*Théâtre en rond*).

CE SOIR ON IMPROVISE : Pirandello en quête de Pirandello. (*Vieux-Colombier.*)

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN : Un western historique de Shakespeare. (*Théâtre de Ménilmontant.*)

BOBOSSE : Pour François Périer. (*Michodière.*)

PATATE : Du meilleur Achard. (*Saint-Georges.*)

UBU : Un canular géant. (*T.N.P.*)

MIGUEL MANARA: Don Juan converti par la poésie. (*Studio des Champs-Elysées.*)

CINEMA

IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE : « Guinness (Alec) is good for you ». (*Lord-Byron.*)

TÉMOIN A CHARGE : Conventionnel mais passionnant. (*Marbeuf.*)

ET DIEU CRÉA LA FEMME : Un beau B.B. (*Hollywood, Royal Maillot.*)

NOBLESSE OBLIGE : L'art de tuer. (*Studio République.*)

SUR LES QUAIS : Brando dénonce Kazan... (*Cinéma des Champs-Elysées.*)

LES VACANCES DE M. HULOT : Un Français bien tranquille. (*Champerret.*)

A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU : Les petitesses de la Grande Guerre. (*Studio Etoile.*)

LE BALLON ROUGE : Pas seulement pour les enfants. (*Reflets.*)

UN CONDAMNÉ A MORT S'EST ÉCHAPPÉ : Toute la rigueur de Bresson. (*Le Saint-Augustin.*)

LA DAME DE SHANGHAI : Un joli jeu de glaces avec Rita Hayworth. (*Cardinet.*)

FANNY : Avé l'accent. (*Denfert.*)

KANAL : Odyssée dans les égouts de Varsovie. (*Cinéma d'Essai Caumartin, Ursulines.*)

TNP
HENRI IV
Vendredi 28 mars à 20 heures
LE MALADE IMAGINAIRE
Dimanche 30 mars à 14 heures
UBU
27 et 29 mars - 3 avril
PEER GYNT
Mardi 1er avril à 20 heures

300e MATHURINS 300e
LE BAL DU LIEUTENANT HELT
Avec P. GUERS, J. MAGRE
R. GEROME, C. ANOUILH
MARCEL-ANDRE

THEATRE EN ROND
OURAGAN SUR LE CAINE
J. MERCURE - J. DARCANTE - F. DARBON

FOLIES-BERGÈRE
Le super-spectacle de
MICHEL GYARMATHY
Production Paul DERVAL
FOLIES LÉGÈRES

STUDIO 43
43, Faubourg-Montmartre - PRO. 63-40
CETTE SEMAINE
Passeport pour Pimlico
Classique du cinéma anglais - Film d'humour
En semaine : une seule soirée 21 h. - Samedi et dimanche PERMANENT à partir de 14 heures

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
ANIMAL CRACKERS
(L'explorateur en folie)
Les MARX BROTHERS
Un film de V. Heerman (en v.o.)

AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes - TRI. 94-48
PAGODE
57 bis, rue de Babylone - INV. 12-15
Première reprise du
FILM FANTASTIQUE de James Whale
L'HOMME INVISIBLE (v. o.)
avec Claude RAINS
D'après le célèbre roman de
H.-G. WELLS

Cabarets Dancings
A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
Attract. Sud-Américaines HELIO MOTTA
CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE et LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.
Le Rêve 8, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants
CALAVADOS 40, Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT...

LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
ÉLY. 11-61 LIDO 21 h. DINER DANSANT
ÉLY. 11-62 LIDO 23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédey

1 Grand Producteur DAVID O. SELZNICK 2 Grandes dates
1938: AUTANT EN EMPORTE LE VENT
1958: d'après le roman de ERNEST HEMINGWAY
L'ADIEU AUX ARMES
REX V.F. NORMANDIE V.O. MOULIN-ROUGE V.F.
ROCK HUDSON
JENNIFER JONES
VITTORIO DE SICA
Réal. CHARLES VIDOR Scén. BEN HECHT CinemaScope
20th CENTURY-FOX

Théâtre National de l'Opéra
Lundi 31 mars à 20 h. 15
HOMMAGE A MOZART
REPRISE DE
LA FLUTE ENCHANTÉE
Mise en scène de M. Maurice LEHMANN

CINEMA D'ESSAI CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
STUDIO DES URSULINES
10, rue Ursulines - ODE. 39-19
KANAL
ILS AIMAIENT LA VIE (v. o.)
Le chef-d'œuvre d'André WAJDA
...qui touche au-delà des larmes (L'EXPRESS)

Paramount présente
AUBERT-PALACE - GAUMONT-THEATRE V.F.
PALAIS-ROCHECHOUART - LUTETIA V.F.
LES FOLIES - SELECT V.F.
ELYSEES-CINEMA V.O.
CHARLTON HESTON · ANNE BAXTER
GILBERT ROLAND · TOM TRYON
Terre sans Pardon
VISTAVISION
TECHNICOLOR
C'est un Film Paramount

D'un long baiser, Raf Vallone avoue à sa nièce et à lui-même son amour...

CE DOUBLE BAISER FAIT, CHAQUE SOIR,

AU THÉATRE

PHÈDRE A BROOKLYN

par ROBERT KANTERS

VU DU PONT

pièce en 2 actes d'Arthur Miller, adaptation de Marcel Aymé au théâtre Antoine.

UN admirable acteur, l'égal des meilleurs par la sobriété, le naturel, la manière dont il établit un contact immédiat, intime et direct avec le public. Une mise en scène efficace, brillante, parfois même un peu raccrocheuse, dans un décor dont les transformations amusent sans distraire l'attention.

Ce sont les atouts maîtres de la soirée, ils doivent suffire pour gagner la partie, et c'est pour cela qu'il convient de renverser l'ordre habituel des facteurs dans une critique dramatique. D'autant que servie de cette manière par M. Raf Vallone et M. Peter Brook, la pièce de M. Arthur Miller, plus soucieuse de frapper fort que d'analyser juste, est un bon échantillon d'un certain théâtre américain et surtout une œuvre qui retient constamment l'intérêt du spectateur.

La trahison

Raf Vallone, Eddie, est un débardeur de Brooklyn. Il vit avec sa femme Béa, et la jeune nièce de sa femme, Catherine. Cette nièce, il lui fait faire des études, il la cajole, il la couve jalousement, bref, il ne le sait pas encore, mais son amour n'est déjà plus un amour paternel. Or, voici que débarquent clandestinement de Sicile deux jeunes cousins de Béa qui viennent chercher fortune sur les quais de New York. Avec la protection des syndicats, on leur trouve du travail, mais bien entendu ils resteront sans papiers : des sous-marins.

L'aîné est sérieux, marié au pays, travailleur. Le cadet est très jeune, très blond, rieur, léger. Bien entendu, c'est de ce blondinet que Catherine tombe amoureuse. Et la jalousie trouble la tête de Raf. Il veut diminuer son rival, et comme le jeune homme a trop de jolis talents (je parle du personnage, non de l'acteur, M. José Valéra, qui tient le rôle d'une manière scolaire) il se met dans la tête que c'est un efféminé, une « tante » qu'il faut écarter de Catherine. Quand la vérité lui crève les yeux, quand il ne peut plus ne pas voir que l'amour des deux jeunes gens est consommé, il devient comme fou : d'un long baiser sur la bouche, il avoue son amour à la jeune fille en même temps qu'il se l'avoue à lui-même. Et d'un autre long baiser sur la bouche du jeune homme maîtrisé et stupéfait, il essaie contre toute raison de prouver que ses soupçons étaient fondés.

Mais cela n'empêche rien. Béa voit plutôt dans cette scène une raison de hâter le mariage pour assainir l'atmosphère. Il ne reste à celui qui s'est trahi que la trahison : il dénonce les deux jeunes gens au service de l'immigration. Quand il veut se reprendre, il est trop tard, trop tard pour eux que l'on arrête, trop tard pour lui, mouchard méprisé, qui s'offre au couteau du vengeur.

Audace et timidité

Il y a de la Phèdre chez ce docker venu de Grande Grèce jusqu'au pied du pont de Brooklyn : il est rongé par un amour à demi incestueux et dès qu'il a avoué son amour et qu'il a été repoussé avec horreur, il ne lui reste plus, comme à Phèdre, qu'à trahir ce qu'il aime, à se trahir lui-même et à mourir vidé. C'est cet aspect tragique de l'homme aveuglé par sa passion, conduit par son destin, qui retient l'attention, c'est la volonté délibérée chez M. Arthur Miller de récrire à sa manière, avec ses moyens, une tragédie, qui appelle notre curiosité et notre sympathie.

Ambition qui n'est pas rare dans le théâtre américain : Robinson Jeffers a traduit « Médée », O'Neill a transposé l'histoire des Atrides dans « Le Deuil sied à Electre », etc. Il y a comme un besoin et une volonté de naturaliser les vieux mythes, de transplanter sur la terre du Nouveau Monde quelques-unes des plus vieilles et des plus grandes images qui hantent la mémoire de la civilisation occidentale. Est-ce à dire que l'opération est tout à fait réussie ? Certes non.

Dans naturaliser, il y a naturalisme, si j'ose dire, et l'auteur de la « Mort d'un commis-voyageur » et des « Sorcières de Salem » ne se dégage jamais d'un néo-réalisme assez banal. Il veut tout nous montrer, comme au cinéma, et même tout nous expliquer : la scène osée du baiser sur la bouche entre les deux hommes est à peu près inutile : elle ne prouve rien et ne peut rien prouver, mais surtout, elle est sans influence sur la marche de l'action, et elle ne jette pas de lumière nouvelle sur le caractère d'Eddie. En fait, la tragédie à l'américaine (pensez à « La Chatte sur un toit brûlant ») ne se méfie pas assez des grossiers piments de la sexualité et de la psychanalyse, même quand elle les utilise avec un mélange d'audace et de timidité.

Bref, en transposant un sujet tragique dans le monde d'aujourd'hui, on risque toujours de se rapprocher de Bernstein plus que d'Euripide, voire de tomber dans le mélodrame. Mais un mélodrame, monté de cette manière, joué, à côté de M. Raf Vallone, par une actrice pathétique comme Mme Lila Kedrova, par une jeune première aussi charmante que Mlle Evelyne Dandry, cela procure un plaisir de théâtre qui n'a rien de déshonorant.

AU CINÉMA

SUCRE EN POUDRE

par DENIS VINCENT

LE TEMPS DES ŒUFS DURS

Avec Dary Cowl (Balzac, Helder, Scala, Vivienne).

LE NAIF AUX QUARANTE ENFANTS

Un film de Philippe Agostini (Paris, Berlitz).

DARRY COWL est ce délicieux personnage qui a un goût de sucre en poudre. Alors, régulièrement, on le secoue sur un film... Quand il y a beaucoup de sucre, le reste passe. C'est à peu près ce qui se produit dans « Le Temps des Œufs durs ». Un scénario misérable, un Gravey laborieux, des gags que fait avorter une réalisation dont la maladresse et l'indigence ne laissent même pas pressentir des dons...

Durs, très durs, ces œufs.

Alors, parce qu'il est doux de rire, on se laisse tenter par une autre affiche qui nous promet, celle-là, cinq princes du rire : Michel Serrault, Jean Poiret, Jean-Pierre Vaillard, Jean Rigaux... et Darry Cowl. Imprudente promesse. Ils y sont, bien sûr. Mais si peu...

Long et large

Le roman de Paul Guth qui a servi ici de thème plutôt que de sujet se lisait vite et on y sentait une nostalgie sincère des salles de classe, préaux et autres plumiers. Le film, lui, est long (large aussi) — long comme une année d'externat surveillé dans un lycée de province. Et malgré la présence desdits princes, malgré la « participation » (dit le générique) de Darry Cowl, on ne rit pas autant qu'il faudrait.

Poiret et Serrault, on le sait, sont surtout drôles ensemble. Ici, on les a séparés. A peine se rencontrent-ils une ou deux fois au cours du film — l'un étant président d'une association de parents d'élèves et l'autre professeur. Serrault — le Naïf — est finalement plus drôle, plus touchant, plus lui-même dans les moments de silence, au hasard de quelque onomatopée, de quelques regards, perdus ou éperdus. Jean Rigaux est en vieillard, il boite, ouvre des portes et marmonne de temps en temps quelque chose sur la guerre de 14. Pierre-Jean Vaillard n'a rien à faire. Il le fait bien.

Venons-en à la participation de Darry Cowl. Il est ici marchand d'échelles. Vêtu d'une de ces blouses grises que les Italiens appellent spolverino. Que ses échelles tiennent debout par miracle ou se démantèlent au moindre souffle, qu'il les vende à perte ou à prix d'or, qu'il invective ou dorlote son client, rien n'importe ; on rit d'avance, on rit sur parole, on ne comprend rien, on est heureux, on en redemanderait... et justement, la scène finie, on se demande s'il reviendra, si quelque autre épisode du film justifiera la réapparition de ce marchand d'échelles...

Il y a aussi une jolie personne au langage un peu inintelligible (sauf quand elle parle italien, c'est-à-dire une fois sur deux). Au générique, elle se nomme Silva Koscina. Elle a ces rondeurs qui étaient encore de mise l'été passé et dont la mode actuelle nous frustre. D'ailleurs, elle s'appelle Gina, dans le film. Son mari — dans le film — est souvent absent, il apparaît néanmoins in extremis. Le rôle est tenu par Clément Duhour qui est aussi le producteur du film. On le voit qui nage, et puis il s'en va. On espère qu'il s'en va justement — et à titre de producteur — persuader Darry Cowl de faire une seconde apparition; d'autant que le film (on le pressent assez tôt) se terminera par une séance de distribution des prix et qu'après tout quelques échelles seraient très à leur place.

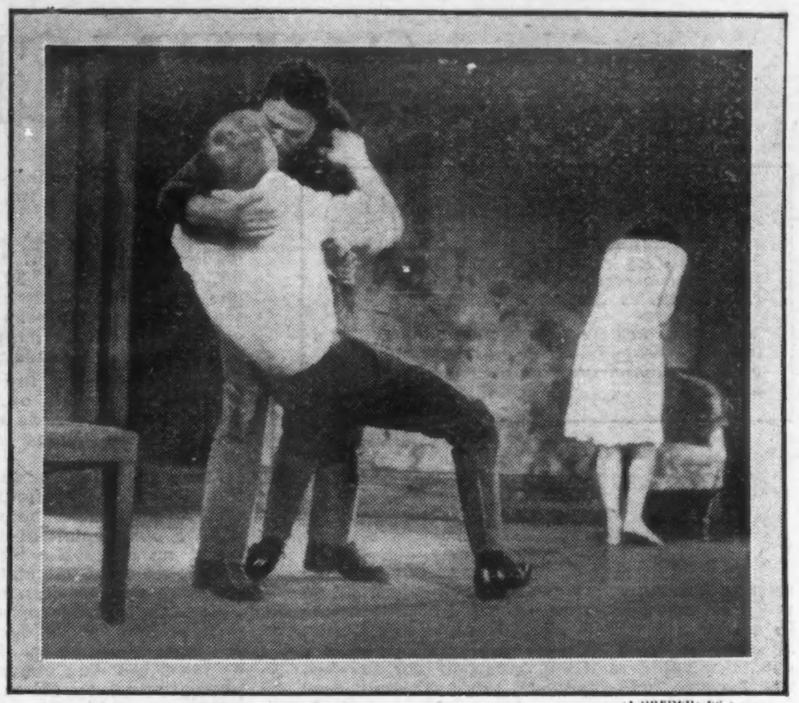
Trop de modestie

Mais non, M. Duhour n'a pas convaincu Darry Cowl de revenir. D'ailleurs, il nous avait honnêtement, et dès le générique, avertis. C'est « avec la participation de », ...et non « avec »...

Philippe Agostini, réalisateur du film, a peut-être mis à tout cela trop de modestie, s'abstenant même de faire de ces « belles images » qui nous eussent rappelé qu'il est un de nos tout premiers opérateurs. Il a voulu laisser toutes leurs chances au dialogue, à l'action, aux visages... Une autre fois, il sera, souhaitons-le, plus autoritaire.

A la dernière image survient une jeune femme dont le visage nous est familier. Elle donne simplement rendez-vous à Serrault pour la prochaine rentrée. C'est Odette Joyeux. Elle ne joue pas non plus, elle « participe ». Mais elle a signé les dialogues, où l'on ne retrouve pas toujours le ton poétique, déchirant, ironique qui était celui de « Côté Jardin », de « A Cœur ouvert » et du « Château du Carrefour »... C'est dommage.

Il y a quelques mois (ou bien quelques années déjà ? Tout va si vite...) aux tout débuts de sa foudroyante réussite, Darry Cowl avait confié à un reporter qu'il se garderait bien de tourner n'importe quoi. C'est du moins ce qui fut imprimé alors. Le reporter avait dû mal comprendre.



(Charpentier.)

RUGIR LES SPECTATEURS DE « VU DU PONT ».
Mais d'un autre baiser, il essaye de prouver à la jeune fille que son fiancé « n'est pas normal ».

LA SEMAINE

« Le Duel »

PARCE que Serge Lifar revendiquait pour l'Opéra la propriété du ballet « Suite en blanc » présenté sous le titre « Noir et Blanc » dans le spectacle du marquis de Cuevas, le bouillant marquis (soixante-treize ans) a souffleté Serge Lifar (cinquante-trois ans).

Ne craignant ni la mort, ni le ridicule, Serge Lifar a demandé réparation par les armes.

Rendez-vous a été pris en présence des témoins. Parmi eux, M. Jean-Marie Le Pen. Le marquis de Cuevas, à qui le choix des armes a été laissé en raison de son grand âge, a ramené l'événement à ses justes proportions en demandant : « *Puis-je choisir le fouet?* »

Recettes

Après le succès commercial de « Notre-Dame de Paris », l'échec des « Misérables » a surpris.

Sorti en exclusivité simultanément dans cinq salles, le film a totalisé 45.800 entrées et rapporté pendant la première semaine 30.628.640 francs.

C'est peu en regard du milliard et demi investi dans la production et c'est encore moins si l'on constate qu'en deux semaines (mais dans deux salles) un film comme « Ascenseur pour l'échafaud » (qui a coûté 87 millions) a enregistré 59.056 entrées.

Disparition

Jean Debucourt, fils de Le Bargy, vient de mourir à 64 ans de leucémie. Sa disparition a été cruellement ressentie par les amis de cet homme fin, et de grande qualité. Debucourt n'était pas une vedette. Moins encore un monstre sacré. C'était, simplement, un grand comédien.

DANSE

Le marquis aux Champs-Elysées

LA compagnie du marquis de Cuevas ayant repris son titre d' « International Ballet », qui fut celui de sa fondation, pendant la guerre, en Amérique, se réinstalle à Paris pour une saison qui s'annonce brillante.

On a évoqué Diaghilev, en parlant du marquis de Cuevas. C'est aller un peu vite. Pas plus que le « marquis », Diaghilev n'était un créateur ; mais il avait le goût de la création, de la nouveauté. Grâce au ballet, il a ouvert la voie à des artistes comme Stravinsky et Picasso, dont il a su deviner l'envergure alors qu'ils étaient débutants. Et tout ce qui demeure vivant dans le ballet d'aujourd'hui lui doit quelque chose.

Le marquis, lui, aspire plutôt à constituer un musée des plus illustres traditions de la danse. Ne l'a-t-on pas vu, l'autre soir, où il a éprouvé le besoin de présenter « Noir et Blanc » — alias « Suite en blanc » — le plus parfait des ballets néo-classiques de Lifar, créé pendant la guerre pour l'Opéra de Paris, où il demeure au répertoire, et où il bénéficie presque toujours d'une interprétation de classe exceptionnelle ?

Lifar s'est d'ailleurs taillé la part du lion dans ce programme d'ouverture. Il est également l'auteur du deuxième ballet, « L'Amour et son destin », bâti sur la « Symphonie Pathétique » de Tchaïkowsky, et dont le chorégraphe, Dimitri Parlic, semble être un de ses plus fidèles disciples. C'est une belle histoire d'amour, de séparation et de mort, qui s'étire malheureusement selon les données d'une partition dont la concentration n'est pas la qualité majeure. L'ensemble est sauvé surtout par la qualité de l'interprétation avec, en tête, cet ange enflammé de la danse qu'est Serge Golovine.

C'est le plus grand mérite du marquis de Cuevas : il a su constituer et maintenir une troupe de premier ordre, bien entraînée, très disciplinée, ayant à sa tête, outre Golovine, des étoiles de la qualité de Rosella Hightower, Nina Vyroubova, Jacqueline Moreau et Génia Mélikova ; cette dernière est en constant progrès, sa virtuosité, sa beauté épanouie font plaisir à voir.

Comme elle avait commencé, la soirée finissait par une pièce de musée : la « Gaîté Parisienne » de Massine, avec, comme sensation, Massine lui-même — 62 ans ! — dans le rôle de guignol étourdissant et mélancolique du « Péruvien » débarqué à Paris, mêlé à la vie nocturne de la « belle époque », amoureux d'une « gantière » — Rosella Hightower, d'un lyrisme, d'une poésie transfigurant, effaçant sa technique — qui le quittera, le laissera seul au milieu du café désert où, un instant plus tôt, éclatait l'obligatoire french-cancan, comme couronnement d'une suite de numéros tous bien venus, mais qui, additionnés les uns aux autres, finissent toujours par faire paraître beaucoup trop longs ces sortes de divertissements.

ANTOINE GOLEA.

EXPOSITIONS

Liberté difficile

MIS à part le dernier carré des « purs », résolument partisans de la géométrisation de nos sentiments (1), la plupart des peintres dits « abstraits » prétendent qu'ils ne le sont pas, tandis que les « réalistes » affirment qu'ils sont, eux, de véritables abstraits.

En fait, les uns et les autres ne se satisfont ni des catégories dans lesquelles on les classe, ni des procédés qu'ils ont choisi d'exploiter et dont ils commencent à douter.

Certes, il existe d'excellents « modélistes » comme Pignon (2) ou de bons sous-traitants de la réalité comme Gallard (3) et Marko (4) qui ne se demandent que dans une faible mesure si un paysage est un état d'âme avant de devenir un fait objectif, ou le contraire.

Mais pour la plupart des jeunes « engagés » des deux côtés de la barricade, le drame est aujourd'hui de savoir comment retrouver le fait objectif s'ils sont peintres d'états d'âme — mettons abstraits — et comment faire éclater ce même fait objectif s'ils sont réalistes, sans marcher sur les brisées de leurs grands ancêtres de l' « Ecole de Paris ».

L'exemple de Rebeyrolle, dont une nouvelle et fort belle galerie expose les dernières œuvres (5), est significatif. Longtemps considéré comme l'un des meilleurs sujets de la sage écurie du « réalisme socialiste à la française », Rebeyrolle a voulu sauter les barrières. Il a bien fait. Mais était-il suffisamment armé, entraîné, pour faire face aux problèmes que pose la liberté ? Plus authentique que celle de Lorjou, son expérience de la violence n'est encore qu'une aventure de seconde main : Picasso moins ce qui fait que Picasso est Picasso.

Un autre jeune peintre, Fontan, également doué pour l'abstraction et pour le réalisme qu'il a finalement adopté, a eu l'idée d'exposer ses œuvres des deux manières chez son ami Romi, l'antiquaire de la rue de Seine. Quelques heures à peine. Juste le temps de demander à une poignée d'amateurs triés sur le volet de se prononcer sur ce qui, dans un échantillonnage de sa production, leur paraissait ou non valable.

En raison du désarroi actuel, cette initiative a quelque chose d'émouvant. Mais n'est-ce pas le peintre lui-même qui doit — d'abord — répondre à ce genre de question ? S'il possède et la maîtrise de son métier et le courage plus difficile encore de suivre librement sa vocation propre, peu importe qu'il soit abstrait ou réaliste. Il perdra peut-être l'appui de certains clans. Rien ne pourra pourtant l'empêcher d'imposer — tôt ou tard — son œuvre au public.

J.-F. CHABRUN.

(1) Ils se retrouvent à la Galerie Denise René, rue La Boétie ; (2) Galerie de France, faubourg Saint-Honoré ; (3) Framond, rue des Saints-Pères ; (4) Dubourg, boulevard Haussmann ; (5) Galerie Saint-Germain, 202, boulevard Saint-Germain.

MARCEL BERNHEIM
35, rue La Boétie - PARIS (8e)
GREMONVILLE
RYTHMES D'ESPAGNE
29 mars - 17 avril

Galerie ARNAUD, 34, rue du Four
Jeanne COPPEL
Du 20 mars au 9 avril

PRO ARTE
8, rue de Miromesnil
AUFFRAY

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS
PIGNON
Peintures

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

GALERIE MAEGHT
PALAZUELO
PEINTURES RECENTES

Jeanne BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse.
AGUAYO

Galerie BERRI-LARDY et Cie, 4, rue des Beaux-Arts-6e, ODE. 52-19. MOULY, HILAIRE, BURTIN, VILLON, UTRILLO, MARCOUSSIS.

GALERIE DENISE RENE, 124, r. La Boétie
ART CONSTRUCTIF ALLEMAND

GALERIE BERNIER, 15, avenue de Messine
Colette BELEYS
Avant-propos de T'Serstevens

GALERIE RIVE GAUCHE
44, rue de Fleurus - LIT. 04-91
AGER JORN

chèque-cadeau Christofle

CHRISTOFLE vous permet, avec sa nouvelle formule de chèque-cadeau, de faire doublement plaisir à la personne à qui vous l'offrez : à la joie de recevoir s'ajoute le plaisir de choisir.

Adressez-vous à nos magasins :
PAVILLON DE HANOVRE 31, Bd des Italiens, Paris 2e
PAVILLON ROYAL 12, Rue Royale, Paris 8e
GALERIE DE MARLY 10, Rue Royale, Paris 8e

THÉATRE DE l'Oeuvre
L'ÉPOUVANTAIL
DOMINIQUE ROLIN
MISE EN SCÈNE D'ANDRÉ BARSACQ

SCIENCE FAUSSE ET

Pour la première fois, Jean Rostand part en guerre : en guerre contre les illusions scientifiques parmi lesquelles il compte aussi bien les erreurs des savants que les fraudes conscientes ou inconscientes des radiesthésistes, des médiums, etc.

Il leur consacre le premier chapitre du livre (« Science fausse et fausses sciences ») qu'il va publier prochainement chez Gallimard.

IL n'est pas d'homme de science qui, au cours de ses recherches, ne se soit plus ou moins lourdement trompé ; même le grand Pasteur, si clairvoyant, si rigoureux, si scrupuleux, s'est, à maintes reprises, engagé dans des voies où il eut à revenir sur ses pas. Ces erreurs, qui d'ailleurs peuvent avoir leur fécondité lorsqu'elles sont commises par de grands esprits, sont généralement individuelles, propres au savant qui en a été victime. Mais nous rencontrons dans l'histoire des sciences un certain nombre d'erreurs à caractère *collectif*, d'erreurs « faisant école », et celles-là nous paraissent mériter grandement l'attention du méthodologiste, dans la mesure où elles illustrent le pouvoir de l'idée préconçue : à partir du moment où un homme jouissant de quelque autorité a déclaré l'existence d'un phénomène illusoire, il se trouvera, ou du moins il pourra se trouver, d'autres hommes, et qui ne sont ni ses élèves ni des fraudeurs, pour retrouver ce phénomène.

En ce domaine de l'illusion contagieuse, il n'est rien, je crois, de comparable à l'histoire de ces rayons N qu'un professeur de physique crut découvrir, qu'il soumit à une étude minutieuse et approfondie, dont il détermina toutes les propriétés, mesura la longueur d'onde — rayons que beaucoup d'autres savants, après lui, crurent apercevoir, prétendirent étudier et qui, en fin de compte, n'avaient jamais existé que dans l'imagination de ces honnêtes chercheurs (...).

Ce qui est vraiment extraordinaire dans cette aventure, c'est le nombre et la qualité des « égarés ». Il ne s'agit pas de demi-savants, de charlatans, d'extravagants, d'amis du merveilleux ; non, ce sont de vrais hommes de science, désintéressés, probes, habitués aux méthodes et aux mesures de laboratoire, des hommes à la tête froide et solide, et qui, soit avant soit après l'aventure, ont fait leurs preuves de chercheurs.

Non moins extraordinaire est le degré de cohérence, de logique, obtenu par la construction illusionnelle ; tous les résultats concordaient, s'harmonisaient entre eux, se vérifiaient les uns par les autres (...).

Nous n'avons aucun sujet de penser qu'il y ait eu, à l'origine de la fausse découverte, complaisance ou mystification mais il est probable que « le désir de trouver du nouveau », désir si puissant chez tout homme de science, a joué un rôle considérable lors des premières observations. Puis, l'idée préconçue, la suggestion firent leur œuvre, ainsi que l'attrait de coopérer au défrichement d'un domaine encore inexploré. (...)

Si, dans le champ de la vraie recherche scientifique, d'aussi grossières illusions ont pu abuser de véritables savants, que sera-ce dans le domaine de ces « fausses sciences » où toutes sortes de facteurs « impurs » interviennent pour favoriser la naissance et la propagation de l'erreur ? (...)

L'importance des fausses sciences est considérable du point de vue social. Si l'on faisait le compte des adeptes de la radiesthésie, de l'astrologie, de la métapsychie, etc., on trouverait que leur nombre passe de beaucoup celui des desservants de la science vraie. Pour elles, nul besoin d'appels éloquents et prometteurs : leurs troupes se recrutent toutes seules !

L'une des plus florissantes en France, et, je crains, dans le monde, est la « radiesthésie », d'origine fort ancienne, mais qui a pris son essor en 1927, quand elle fut ainsi baptisée par l'abbé Bouly.

Selon les radiesthésistes, certains sujets, qui d'ailleurs représentent une proportion très élevée des humains (70 à 80 % environ), possèdent une sensibilité particulière, comme un sixième sens, grâce à quoi ils peuvent découvrir des choses invisibles : nappes d'eau ou de pétrole, gîtes métalliques, cadavres, etc.

Le radiesthésiste use d'un instrument amplificateur — baguette ou pendule — que met en mouvement un réflexe musculaire provoqué par la perception inconsciente de l'objet à découvrir. (...)

Certains radiesthésistes se font fort de diagnostiquer le sexe d'un fœtus en promenant un pendule au-dessus de l'abdomen maternel. La plupart d'entre eux exploitent leur « don » en l'appliquant au diagnostic médical, pour déceler une lésion viscérale, un état morbide inapparent, la présence de parasites, etc.

Cette radiesthésie médicale, extrêmement répandue, prétend poser des diagnostics à distance, en partant d'une goutte de sang, d'urine ou de salive, ou d'un cheveu, d'un poil, voire d'une photographie, ou même d'une simple feuille de papier sur laquelle le malade a posé les mains (...).

De l'ingénuité à l'imposture

TEL autre radiesthésiste se sert d'un jeu de cartes, toutes semblables au verso, mais au recto desquelles sont inscrits des renseignements médicaux. On prend le tout, on bat, et quand tout est bien brouillé, en présence du malade ou de son « témoin », on interroge le pendule, qui désigne les cartes à retourner : il n'est plus que d'y lire le diagnostic.

La radiesthésie permet non seulement d'identifier le mal, mais de prescrire une thérapeutique. Sur une batterie de fioles garnies de médicaments variés, l'on fait osciller le pendule, qui indiquera le médicament idoine. On peut aussi opérer des cures à distance en expédiant des « ondes favorables » qui désintègrent le microbe ou augmentent la longueur d'onde de l'organe touché.

En dehors du champ médical, les applications de la radiesthésie sont innombrables (...).

On peut, de cette façon, explorer jusqu'à l'intérieur des planètes, des étoiles, des comètes, découvrir des mondes inconnus, s'assurer que la Lune est creuse, que Jupiter possède une grande île au milieu d'un océan presque circulaire, que les étoiles sont truffées de cavités pleines d'eaux lourdes, que la théorie de Wegener (sur la dérive des continents) est fort douteuse, etc.

L'art militaire doit bénéficier de la radiesthésie, et aussi la justice, pour la recherche des gangsters ou des prisonniers évadés, pour la détection des simulateurs. A tout moment, dans la vie privée (choix d'une situation, d'un collaborateur, d'un conjoint), elle trouve son application directe. Dès lors qu'une parfaite union exige l'association d'un positif et d'un négatif, il conviendra, avant de se marier, de préciser la polarité des deux sujets, ce qui peut se faire même à distance ; et la mensuration des longueurs d'onde des glandes génitales, si elle est faite de façon rigoureuse, permettra de préjuger l'accord sexuel (Liliane Jauzin).

Est-il besoin de dire que tout cela est folie, *transfolie*, et que, chaque fois qu'on a soumis l'un de ces sorciers à des épreuves précises, contrôlées, il n'a obtenu, en taux de réussites, que celui que permettait de prévoir le simple calcul des probabilités ?

Est-il besoin de rappeler que les radiesthésistes ont commis les plus savoureuses bévues, comme de diagnostiquer des troubles de la grossesse chez un pompier, ou une tumeur de la prostate chez une religieuse ?

Pour tout esprit tant soit peu renseigné, la cause est entendue : il n'y a pas de problème radiesthésiste, et le seul problème, d'ordre psychologique, est de comprendre comment il se fait que tant de gens, qui sont loin d'être tous des sots ou des trompeurs, s'opiniâtrent en pareille démence.

« *Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il y a des gens qui doivent être intelligents qui sont radiesthésistes.* » (Cuénot, lettre personnelle.)

Il y a, bien entendu, une foule de charlatans intéressés (entre radiesthésistes même, on ne se prend pas toujours au sérieux), mais, là comme partout, la gamme complète existe, qui va de l'ingénuité parfaite à la parfaite imposture : beaucoup de radiesthésistes se persuadent aisément de l'efficacité d'une méthode si rentable et trouvent plus facile d'acheter un pendule que d'apprendre la pathologie. (...)

Toujours il y a que la science radiesthésiste est, hélas ! en pleine prospérité. Les cabinets de médecins radiesthésistes sont assiégés. Il y a des syndicats de médecins radiesthésistes, des Universités de radiesthésie, des cours supérieurs de radiesthésie, des cours de radiesthésie par correspondance, des librairies, des bulletins, des revues de radiesthésie (sans parler du renfort de publicité qu'apportent certains hebdomadaires à gros tirage). Il y a des boutiques spécialisées dans la vente des panoplies de radiesthésiste.

Quant au public, son immense crédulité n'a rien de surprenant. Il n'est pas armé pour faire la critique d'une méthode qui se donne des airs scientifiques et use d'un vocabulaire imposant.

Il faut d'ailleurs ajouter que les radiesthésistes — ni plus ni moins que les autres « guérisseurs » — peuvent guérir, par simple effet de suggestion, nombre de troubles psychosomatiques. Peut-être même guérissent-ils d'autant mieux que l'allure magique de leur procédé frappe davantage l'inconscient du malade.

Mais alors, dira-t-on peut-être, si le radiesthésiste peut guérir, pourquoi ne pas le laisser faire ?

C'est là une tout autre question, à savoir : quelle doit être la conduite de la raison en présence de méthodes parfaitement déraisonnables, mais qui, pour cette raison même, doivent une relative efficacité à l'action qu'elles exercent sur la partie *irrationnelle* de l'être humain ?

N'oublions pas, d'ailleurs, que les guérisseurs, si parfois ils « guérissent », peuvent aussi, en détournant d'un traitement médical des sujets gravement atteints, commettre le crime de « mauvaise assistance ».

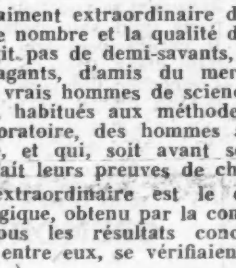
« J'ai fréquenté des médiums »

ALORS qu'on peut dire qu'aucun savant sérieux ne prend la radiesthésie au sérieux, il n'en va pas de même pour la métapsychie. Freud, Carrel croyaient à la télépathie ; Crookes, Oliver Lodge, Crawford, Richet, à la télékinésie, à la matérialisation possible de certaines forces psychiques, etc. (...).

Personnellement, *je reste persuadé qu'il n'y a en tout cela pas l'ombre d'un fait réel.*

Jusqu'à nouvel ordre, je tiens tous les phénomènes *physiques* (déplacements d'objets à distance, lévitations, matérialisations, etc.) pour de grossières supercheries. Quant aux phénomènes *mentaux* (transmission de pensée ou télépathie, prémonition, clairvoyance, etc.), ils me paraissent attribuables, suivant le cas, ou à la pure coïncidence, ou à la fraude, consciente ou inconsciente — presque toujours consciente.

J'ai, dans ma jeunesse, expérimenté assidûment avec des « médiums », soit à l'Institut métapsychique, soit ailleurs. Et, au cours de cette enquête, discontinue, mais assez riche dans son ensemble,



dictionnaire des biographies

publié sous la direction de Pierre GRIMAL

2 TOMES RELIÉS - 1600 PAGES - 128 PLANCHES

Presses Universitaires de France

CHEFS D'ENTREPRISE...

Les Expositions à la

GALERIE ROYALE

11, rue Royale, PARIS (8e)

ANJou 76-50 ou 51

se succèdent rapidement. Il y a encore quelques périodes disponibles

Retenez dès maintenant les dates de vos futures expositions

FAUSSES SCIENCES

par JEAN ROSTAND

J'ai, d'une part, constaté l'impossibilité d'observer le moindre phénomène « supranormal » dans des conditions que j'eusse tenues pour satisfaisantes et, d'autre part, j'ai rencontré, chez les fervents de la métapsychie, un état d'esprit si peu scientifique qu'il me paraissait de nature à créer et à entretenir toutes les illusions.

Le métapsychiste — presque toujours, du moins — se comporte comme s'il était *effectivement* attaché à ses convictions, dont il retire, semble-t-il, un bénéfice psychique, soit qu'elles satisfassent en lui un certain besoin de magie, soit qu'il croie y trouver un appui pour quelque espérance d'au-delà.

De toute façon, il donne l'impression d'être obnubilé par un « besoin de croire » qui ne laisse guère de jeu à ses facultés critiques.

N'enregistrons-nous, avec tel médium, que des insuccès répétés :

« *Vous ne voudriez quand même pas qu'on obtienne de tels phénomènes sur commande.* » Ou : « *C'est votre défiance, votre incrédulité qui empêche les phénomènes de se produire : un médium est un mécanisme hypersensible, de haute précision, et qu'un rien paralyse ; il a besoin, pour se manifester, d'une atmosphère de sympathie, de confiance ; si l'on veut obtenir de lui quelque chose, il faut d'abord lui faire crédit...* »

Demandons-nous que le médium travaille en pleine lumière :

« *Les phénomènes exigent peut-être l'obscurité : n'est-ce pas en chambre noire qu'on développe une plaque photographique ?* »

Suggérons-nous de faire brusquement la clarté, en pleine séance, pour contrôler la position du médium :

« *Gardez-vous-en surtout, il pourrait mourir de saisissement !* »

Etc, etc.

Mais que faites-vous, m'objectera-t-on, de l'adhésion qu'ont donnée plusieurs grands savants aux prétendus faits de la métapsychie ?

Je n'y attache — l'avouerai-je — aucune valeur persuasive, car les gens de science, souvent, se montrent dénués de tout esprit critique dans les domaines qui leur sont étrangers : incapables de tromper eux-mêmes, et habitués à la nature qui ne trompe jamais, ils ont grand-peine à soupçonner la fraude chez autrui.

De plus, la fécondité même de leur imagination peut les induire à trop de complaisance pour l'extraordinaire :

« *La crédulité d'Ampère* — écrivait Arago, et ce passage s'appliquerait parfaitement à un Charles Richet — *était en quelque sorte devenue proverbiale, mai. la crédulité était chez lui le fruit de l'imagination et du génie. En entendant raconter une expérience extraordinaire, son premier mouvement était sans doute la surprise; mais bientôt après, cet esprit si pénétrant, si fécond, apercevant des possibilités là où des intelligences communes ne découvraient que le chaos, il n'avait ni trêve ni cesse qu'il n'eût tout rattaché par des liens plus ou moins solides aux principes de la science.* » (...)

Toute relative, convenons-en, est la notion du croyable, et l'incrédulité peut tenir à un excès de crédulité envers le savoir établi.

Aussi l'on admettra volontiers que la négation absolue de la métapsychie — comme tout jugement absolu — comporte un certain risque intellectuel.

Pour ma part, ce risque, je n'hésite pas à l'assumer, dans la mesure où, instruit par mon expérience personnelle, je crois pouvoir conclure, tout bien pesé, qu'il est pratiquement négligeable.

Rapho

LA SALLE D'ATTENTE D'UN GUÉRISSEUR
« Tant de gens s'opiniâtrent en pareille démence »

S'il est quelque espoir de venir, un jour, à bout de l'illusion métapsychiste, et, plus généralement, des illusions qui nourrissent les fausses sciences, c'est moins par l'opposition directe que par le moyen d'une éducation convenable, d'une hygiène préventive du jugement. (...)

Autodidacte de l'incrédulité, j'ai appris, j'ai compris peu à peu qu'une foule de livres sont purement formés de mensonges, qu'il y a des bibliothèques entières d'imposture, que les gens les plus intelligents et les plus instruits ne sont pas ceux qui, en ce domaine, disent le moins de sottises et répandent le moins d'erreurs. J'ai appris que rien, jamais, ne s'est passé comme on le rapporte, que, même loyal et désintéressé, un témoin fabule toujours sans le vouloir, sans le savoir ; j'ai appris à suspecter partout l'infime déformation, involontaire et invisible, qui suffit à tout fausser et à empêcher un « fait » d'être un fait...

Mais cet acquis, ce trésor de scepticisme, il est, hélas ! impossible de le communiquer directement à autrui. Et, quand on le porte en soi, l'on paraît atteint d'une sorte de doute névrotique, alors qu'on possède simplement le minimum de défiance qui s'impose.

Après les sorciers les fanatiques

POUR troisième exemple d'illusion scientifique, nous choisirons l'histoire du « mitchourinisme », qui, celle-là, illustre les méfaits du dogmatisme idéologique.

Après les savants, après les sorciers, voici les fanatiques...

En France, cela débuta en 1948, avec les publications fracassantes du poète Aragon qui, dans la revue *Europe* (1948), se fit le héraut de la nouvelle biologie mitchourinienne dont les conclusions venaient d'être approuvées et « officialisées » en U.R.S.S. par le Comité central du parti communiste. (...)

De 1948 à 1952, le « mitchourinisme » se développe bruyamment et brutalement. Toutes les notions de la génétique classique sont rejetées ; la biologie occidentale est mise en accusation ; on élimine le mendélisme, « théorie de moine », et la mutation, qui fait place au hasard ; on nie l'existence du gène, la continuité des chromosomes, et, partant, la théorie chromosomique; on écarte la conception monospermique et bourgeoise de la fécondation, pour affirmer que plus il entre de spermatozoïdes dans un œuf, plus sera vigoureux ce produit ; on proclame la transmission des caractères acquis, « l'hérédité par les sucs » que démontre l'hybridation par la greffe ; on soutient que les conditions de milieu « ébranlent » l'hérédité des organismes et font surgir de brusques variations en rapport avec le milieu externe, on affirme que, sous nos yeux, les espèces se transforment les unes dans les autres, que le seigle engendre du blé, que les mauvaises herbes naissent des bonnes herbes, que des cellules se forment à partir de corps non cellulaires et même de cristaux, etc. (...)

De tout cela, qui fut l'occasion d'une telle débauche doctrinale, que reste-t-il présentement ?

Exactement rien.

Le mitchourinisme et le lyssenkisme se sont piteusement effondrés, et leurs deux héros, Lyssenko et Olga Lepéchinskaïa, sont reniés tels de vulgaires dictateurs.

Dans un des derniers numéros de *La Pensée*, M. Marcel Prenant convient des fautes graves et fréquentes qui furent « commises par les lyssenkistes contre la méthode scientifique » ; il reconnaît que « *la faiblesse théorique de la biologie lyssenkiste a eu pour conséquence son échec pratique* », que « *nul ne parle plus du blé branchu* » (...).

De toute façon, il est indéniable que les grandes affirmations de la science mitchourinienne — celles qui motivaient les manchettes « sensationnelles » des journaux et hebdomadaires communistes : création de la vie, création d'espèces nouvelles, effondrement de la génétique mendélo-morganienne — sont aujourd'hui retirées de la circulation. (...)

Est-il besoin de noter que les dernières expériences de Benoit et de ses collaborateurs (sur les modifications des canards sous l'influence du D.N.A.) n'apportent aucune confirmation aux thèses mitchouriniennes ? Ceux qui, à cette occasion, ont écrit que l'hérédité des caractères acquis était maintenant démontrée et que le glas avait peut-être sonné pour les théories morganiennes, ont simplement montré qu'ils n'avaient rien compris aux expériences en question.

(Copyright Edition Gallimard.)

VARIÉTÉS

Un anarchiste bien nourri

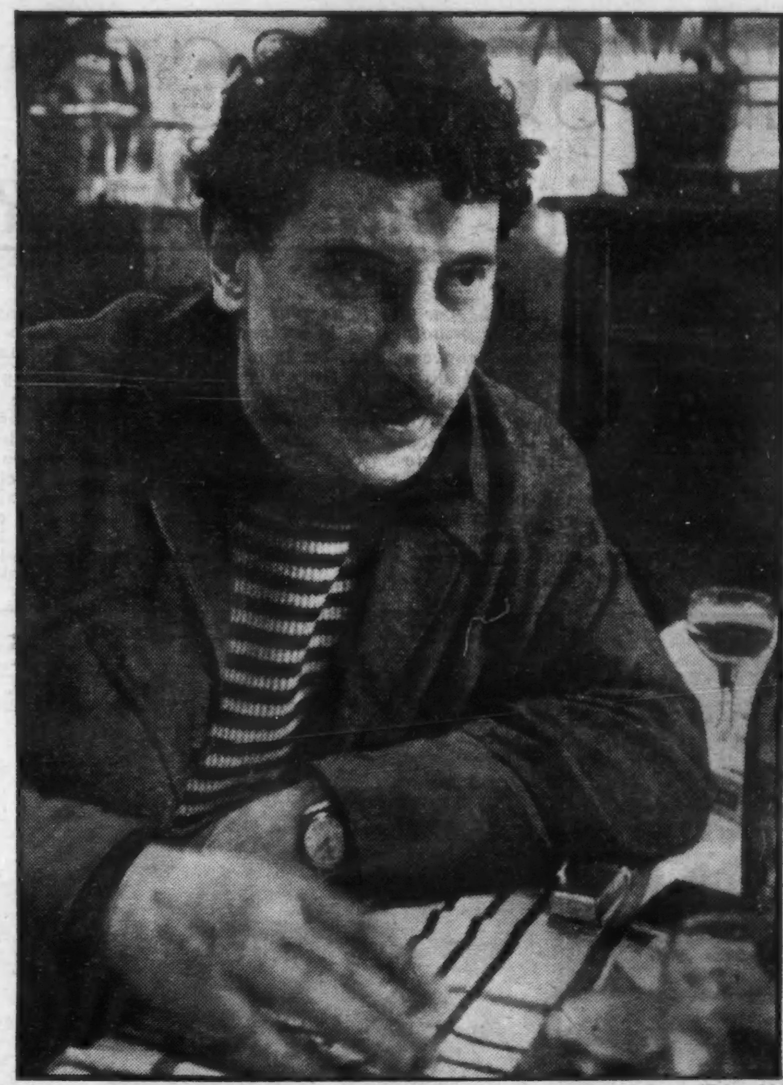
RENÉ-LOUIS LAFFORGUE a eu 29 ans le 13 mars. Ce jour-là, il a reçu en cadeau d'anniversaire un contrat de vedette américaine à Bobino. Portant haut sa toison friselée de Gitan, ses yeux bridés de Mongol émoustillé et sa moustache indécise, le père de « Julie la Rousse » est entré en scène, a joué et a gagné.

Une vedette doit savoir s'entourer d'un halo de légendes vécues ou inventées. Pour sa part, René-Louis Lafforgue a une biographie agitée et romanesque à souhait : un père champion d'aviron, la guerre d'Espagne, tous les métiers (apprenti-boucher, manœuvre, menuisier, représentant, fort des halles, électricien, etc.). Il a également été figurant chez Charles Dullin, mime avec Marceau, acteur dans la Compagnie Jacques Fabbri. Aujourd'hui, docilement, René-Louis raconte sa vie par cœur.

Comme on glisse une pièce dans un juke-box bien huilé, on lui lance une question en l'air et elle retombe en anecdotes vigoureuses, en récits attendrissants pavés de vaches enragées, de rudes amitiés, d'années difficiles.

Plusieurs de ses histoires, issues d'un florilège viril et populaire, se rattachent à ses chansons. Il a écrit « Le Mendiant » en prison sur la Côte d'Azur où il était parti chanter avec un copain aux terrasses de cafés. Ignorant que les troubadours avaient besoin d'une patente, il avait été arrêté pour vagabondage. « Julie la Rousse » est l'histoire véridique d'une dame de mauvaise vie, mais de grande vertu, qui, pour réussir à inviter à dîner les membres de la troupe de jeunes comédiens dont faisait partie René-Louis Lafforgue sans blesser leur susceptibilité, simulait chaque soir, au bistrot de leurs rencontres, une faim dévorante et une totale incapacité à se restaurer seule. Alors elle disait : « Venez les gars, faites-moi plaisir, mangez avec moi... »

Un peu emprunté et lyrique dans le récit de sa vie, René-Louis Lafforgue est un poète dans ses chansons. *« Tout au long de l'écluse, les péniches s'en vont, ventre plein leurs cambuses, se saoulent de charbon... » « J'ai couru la mappemonde, j'en ai le cœur bourlingué. »*



(Zalewski.)

RENÉ-LOUIS LAFFORGUE
« Ah c'que c'est chouette ! »

Personne ne peut lui reprocher d'avoir du succès — il a beaucoup de talent — personne ne peut lui en vouloir d'avoir l'air bien nourri — il a de l'argent — mais ses adages d'anarchiste famélique ont vécu, et l'on est presque tenté de croire que s'il habite toujours le même immeuble ouvrier à Cachan, c'est pour garder de lui-même l'image qu'en ont maintenant les autres. Comme Georges Brassens qui fustige le gendarme aux galas de bienfaisance donnés au bénéfice des œuvres de la police, René-Louis Lafforgue, « toujours dans le social », fait aujourd'hui se pâmer les petites filles de la bonne société qui fredonnent « Ah ! c'que c'est chouette, c'que c'est chouette ».

Cela ne l'empêche pas de composer une très belle chanson à la gloire de sa mère, de cultiver l'amitié comme un parterre d'orchidées et d'aller, de temps en temps, « risquer une jambe » dans un bal musette du côté de Robinson.

DANIELE HEYMAN.

CLASSIQUES

Musique sacrée

ON reproche en général à Haydn d'avoir écrit une musique religieuse dépourvue de profondeur ; l'audition de cet enregistrement modifiera sans doute cette opinion trop hâtive. Il s'agit de « Sept Sonates avec une introduction et, à la fin, un tremblement de terre », composées pour orchestre, en 1785, et transcrites par l'auteur, deux ans plus tard, pour quatuor à cordes.

Contrairement aux renseignements donnés par Haydn lui-même, cette musique n'était pas destinée à être exécutée à la cathédrale de Cadix mais dans l'église Santa Cueva, édifiée dans une grotte souterraine. Il est toutefois certain que la commande fut effectuée par le chapitre de la cathédrale de Cadix.

Ce qui frappe, c'est la richesse d'imagination de ces pièces qui, en dépit de leur diversité, baignent toutes dans une même atmosphère de grandeur et de noblesse. Enregistrées avec un maximum de clarté et exécutées avec une sobriété réellement efficace, elles se situent dans la proximité immédiate de Beethoven. Rien de surprenant à cela, mais il ne faudrait pas l'oublier. (LES SEPT DERNIÈRES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST, op. 51 - Quatuor Amadeus - 1 d. 30 cm 33 t. C 30 S 102 *Vega*).

Cent ans auparavant, Alessandro Scarlatti, père de Domenico et admirable musicien lui-même, composait une « Passion selon Saint Jean » qui, pour mieux mettre en valeur les paroles de l'apôtre, faisait délibérément un retour en arrière, donnant une vie nouvelle à un style que l'époque considérait comme périmé. Bel exemple de liberté créatrice.

L'intensité poignante de l'œuvre ressort vivement grâce à la spontanéité de l'interprétation ; dommage que l'enregistrement manque quelque peu « d'aération » et qu'un léger bruit de surface soit à déplorer. (LA PASSION SELON SAINT JEAN — Passio D.N. Jesu Christi secundum Joannem — Orch. de l'Université de Yale et Chœurs de l'Eglise Saint-Thomas de New-Haven, dir. Howard Boawtright - 1 d. 30 cm 33 t. LD 3 121 *Lumen*).

D. H.

VITE

Un nouveau Festival de Cannes

APRES le cinéma, le jazz. Grâce à l'initiative du « Jazz-Club Français » (présidente : Yvonne Blanc), un Festival International de Jazz aura lieu à Cannes du 8 au 13 juillet, en liaison (aérienne) avec ceux de Newport (U.S.A.) et de Knokke (Belgique). Charles Delaunay en assurera la régie artistique. En cas de réussite, la manifestation deviendra annuelle. Pour l'instant, on dément la venue de Duke Ellington, mais on laisse espérer celle de Louis Armstrong, de Sarah Vaughan, de Dizzy Gillespie, de Lionel Hampton, de Teddy Wilson et du « Modern Jazz Quartet ». Le jazz européen serait représenté par un « All Stars » issu d'un référendum organisé par les revues spécialisées.

Bientôt à Paris

DIMITRI CHOSTAKOVITCH, 52 ans, fils d'un ingénieur des travaux publics et d'une pianiste, élève de Glazounov, cinq fois lauréat du prix Lénine, député au soviet suprême, est attendu en France au mois de mai.

Le plus grand compositeur soviétique vivant (depuis la mort de Prokofiev, survenue quelques jours avant celle de Staline) dirigera les 27 et 28 mai certaines de ses œuvres et peut-être sa dernière, la 11e symphonie, créée à Moscou le 7 novembre dernier pour l'anniversaire de la révolution.

Travailleur acharné et solitaire, Chostakovitch ne se produit pour ainsi dire jamais dans le monde occidental. Il a été révélé à l'Amérique en pleine guerre par sa « Symphonie de Léningrad » envoyée de Moscou par micro-films dans un avion allié, retour d'une mission de bombardement en Allemagne.

EDITH PIAF
à l'Olympia

RÉCITAL N° 3
enregistré au cours du spectacle actuel

La foule
Les prisons du Roy
Salle d'attente
Comme moi
Tu me fais tourner la tête
Les grognards
Bravo pour le clown
Hymne à l'amour

1 disque 33 tours 25 cm. FS 1075
Exclusivité
PATHÉ MARCONI
Columbia

THE DELTA RHYTHM BOYS

JOSHUA FIT THE BATTLE OF JERICHO
SHADRACK
OL' MAN RIVER
THE WHIFFENPOOF SONG
SUPER 45 TOURS
70145
Barclay

ROMANS FRANÇAIS

DES ÉCRIVAINS ET DES FEMMES

par MADELEINE CHAPSAL

UNE femme déjà mûre donne des leçons de piano à un jeune homme déjà grand, et cela ne va pas sans trouble. Florence Morteau n'est pas un professeur ordinaire, mais une de ces filles de très petits bourgeois dont les parents faisaient leur reine. Gâtée, enfant unique, on la destinait à la carrière musicale. Mlle Morteau n'a pas réussi, elle est dactylo dans un bureau, avec ses vieux parents à charge ; mais elle garde, de son illusoire passé, de la dignité et quelques élèves.

Ça, c'est la façade. En vieillissant, Florence, inassouvie, va devenir impure, à la merci d'un regard honteux. Jean Louvin, son grand élève, s'en est aperçu ; le voilà remué devant cette respectabilité prête à sombrer. Une aventure s'ébauche.

Cependant Florence ne veut pas céder si vite : elle feint de ne recevoir le jeune homme qu'en femme maternelle, pour le conseiller sur la vie, coquet manège auquel il faudrait l'arracher. Mais Louvin, par jeune cruauté et surtout parce qu'il est de ceux pour qui humilier remplace posséder, la prend au mot : il confesse à Florence son désir pour une jeune fille, la rend complice puis témoin de leurs rencontres.

Déroutée et menée par ses propres comédies, Florence ne peut se ressaisir ; elle s'abîme, selon l'attente de Louvin, dans cette aventure impure et faussée.

C'EST en quelques chapitres, brefs et vigoureux, le combat d'un apprenti mâle avec — ou plutôt contre l'amour. Louvin n'a de cesse qu'il n'ait totalement rabaissé cette Florence qui au départ le dominait : professeur, plus âgée que lui, plus généreuse aussi. Il l'humilie jusque dans sa nature de femme ; complet ravage qu'elle reconnaît en se suicidant.

Il y a du style et de l'insistance dans ce court récit, un acharnement à détruire où victime et bourreau sont en parfait accord : tous deux méprisent les mêmes choses et en particulier eux-mêmes ; d'où un mécanisme fonctionnant à plaisir, selon les lois de la psychologie classique. Mais cette horlogerie bien huilée, qu'apporte-t-elle ?

Certes les personnages, un adolescent en quête de puissance, une femme sur le retour, sont nettement découpés ; trop bien : comme des moules où l'auteur aurait coulé des idées déjà admises sur la rencontre entre sexes ennemis. Rien, dans leurs sentiments, qu'on ne sache tenir d'ailleurs; peu d'accent nouveau.

« Mûrir » (1) montre avec talent la décadence du récit à ficelles psychologiques.

DECLIN également sensible dans le dernier et curieux roman de Henri Rode, « Couche-toi sans pudeur » (2).

Sous ce titre inutilement provocant s'offre une confession féminine. L'auteur s'est fait femme, et qui plus est femme « spontanément sensuelle », ne voulant des hommes et d'elle-même connaître que les corps.

La narratrice est une orpheline, Françoise, confiée aux soins d'une tante, femme sèche mais qui ne repousse pas les protecteurs. Est-ce pour avoir partagé cette vie entretenue ? Depuis sa plus tendre enfance Françoise ne conçoit pas d'autres relations que physiques, et dès qu'elle est en âge passe sans dégâts de l'un à l'autre.

Jusqu'à Simon Alarmande, son parent devenu son tuteur à la mort de la tante. Simon est un paysan de trente-cinq ans, musclé, aux yeux bleus. En présence de cet homme sympathique la toute jeune Françoise consent aussitôt à nouer ses habituelles relations. Or Simon est marié, et Germaine, une forte provinciale, n'entend pas se voir tromper sous son toit. Françoise peut bien assurer que son comportement est naturel, donc innocent, Germaine tempête, injurie. Et c'est par elle que vient le drame : un beau matin Françoise, lasse de ses aboiements, rentre à Paris ; désespéré, Simon se suicide.

LES échanges entre Germaine, sûre de son droit sur son mari, et Françoise, qui refuse d'y croire, sont vifs et savoureux.

Mais comment admettre la réalité de ce caractère, ignorant tout de la contrainte sociale ? Manifestement le personnage de Françoise est vu de l'extérieur. Il suffit de l'entendre se décrire elle-même : « *Simon enroulait une de mes boucles, touchée d'un blême rayon, à son index* », nocturne jeu de lumière que l'intéressée n'a pas à connaître.

Mais là n'est pas le reproche, la volonté de l'auteur — quant à sa situation vis-à-vis de ses personnages — est souveraine ; il lui suffit d'être convaincant. Or Henri Rode ne l'est justement qu'à moitié : il veut décrire la jaillissante confession d'une nature spontanée; il n'a fait qu'exposer — très plaisamment — certains fantasmes masculins sur la liberté qu'on voudrait aux filles.

(1) « Mûrir », par Georges Piroué, Ed. Denoël, 160 pages, 500 francs.

(2) « Couche-toi sans pudeur », par Henri Rode. Ed. Corrêa. 252 pages, 600 francs.

HENRI RODE
COUCHE-TOI SANS PUDEUR
ROMAN
Une fille fantasque, capricieuse, sensuelle, typique, d'une certaine jeunesse
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

Partez en vacances avec M^r Hulot !
lisez...
LES VACANCES DE M^r HULOT
un roman de J.-C. CARRIÈRE
inspiré du célèbre film de JACQUES TATI
illustré par Pierre Etaix
ROBERT LAFFONT

un double
PRIX SAINTE-BEUVE
roman MISSION TERMINÉE
par MONGO BETI 540 frs
essai LE NAUFRAGE DES SEXES
par HENRI D'AMFREVILLE 630 frs
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

CLASSIQUES GARNIER
NOUVEAUTÉ :
GÉRARD DE NERVAL
ŒUVRES
Tome premier
PETITS CHATEAUX DE BOHÊME - LES ILLUMINÉS - LES NUITS D'OCTOBRE - PROMENADES ET SOUVENIRS - LES FILLES DU FEU - LES CHIMÈRES - LA PANDORA - AURÉLIA
LETTRES A AURÉLIA.
Textes établis avec un sommaire biographique, une étude sur Gérard de Nerval, des notices, des notes, un choix de variantes et une bibliographie par
HENRI LEMAITRE
ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université, docteur ès lettres.
Un volume in-16, de LXXIV - 1.030 pages, sur vélin blanc, illustré de 23 reproductions, broché, sous jaquette vernie deux couleurs, illustrée d'un portrait de l'auteur .... 1.400 f. + t. l.
Relié demi-basane genre ancien, tête dorée .... 3.000 f. + t. l.
SOUS PRESSE :
Tome second
VOYAGE EN ORIENT
ÉDITIONS GARNIER FRÈRES - 6, RUE DES SAINTS-PÈRES - PARIS 7e

par Fernand GIGON
Voici enfin une enquête totale sur le danger atomique
Le dénoncer c'est défendre notre propre vie
car nous sommes déjà tous atomisés
del DUCA PARIS

LÉON BLUM
NAISSANCE DE LA 4ème RÉPUBLIQUE
LA VIE DU PARTI ET LA DOCTRINE SOCIALISTE
vient de paraître
L'ŒUVRE DE LÉON BLUM (III)
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Journal d'un voyage en Chine
par Lucie FAURE

On sait que, de son voyage en Chine, le président Edgar Faure avait rapporté une importante étude où les perspectives qui s'offrent à la Chine nouvelle sont analysées sur le plan politique et social (Le serpent et la tortue).

Mme Faure accompagnait son mari. Son « Journal d'un voyage en Chine » qui paraît ce mois-ci offre avec le livre de son mari un contraste singulier. Il le complète et l'éclaire en mettant l'accent sur ce qu' « un peuple a de plus profond : sa peau ». Il est si difficile de communiquer avec des êtres dont la langue vous est inintelligible, dont le destin n'offre rien de commun avec le nôtre. Lucie Faure réussit à COMPRENDRE, à nous FAIRE COMPRENDRE ceux qu'elle a rencontrés.

Le crime des jeunes
par Edwin DALY

Ce premier roman d'un tout jeune auteur américain est le récit classique d'une adolescence aux Etats-Unis. Le héros et ses amis de collège découvrent la liberté, les jeunes filles et l'amour, et tout à coup leur vie heureuse est tragiquement interrompue par le suicide du père du narrateur. Dès lors, le jeune homme s'aperçoit que pour être jeune, on porte pourtant certaines responsabilités, et que pour vouloir être indépendant, on ne peut pas ne pas tenir compte de la tendresse parfois trop attentive de ses parents. Morale conventionnnelle si l'on veut, mais qu'il appartenait à un Américain d'aujourd'hui de ressusciter à nos yeux dans un récit qui fait sensation aux U.S.A.

Jeux de miroirs
par Luce RIGAUX

Au bord du lac Léman, à l'abri des tourments de la guerre, trois jeunes gens ont vécu en vase clos. Ils étouffent. L'arrivée de Catherine, la Parisienne, exigeante, révoltée, intransigeante, réveille en eux des sentiments dont l'ardeur les étonne. ILS NE SAVAIENT PAS QU'ILS EXISTAIENT. Catherine repart plus riche d'avoir su éveiller ces âmes, plus sereines, de les avoir conquises. Tel est le sujet du premier roman que publie une journaliste de Lausanne, Mme Luce RIGAUX.

JULLIARD

E. TARLE
Académicien

NAPOLÉON

Une biographie qui fait autorité

Traduit du russe - Illustré - Relié
Editions de Moscou 1957

600 pages .... 800 fr.
Ou franco de port.......... 905 fr.

En vente dans toutes les Librairies ou à la
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes - PARIS (5e)
C.C.P. A.L.A.P. Paris 949-47

CRAPOUILLOT

LES MÉDECINS
PROBLÈMES ET SCANDALES DE LA MÉDECINE CONTEMPORAINE
LA JEUNE PARQUE
1, rue Caumartin, Paris

RICARDO FERNANDEZ DE LA RÉGUÉRA
LE POIDS DES ARMES
ROMAN
Un HEMINGWAY espagnol !
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

DU MONDE ENTIER
DERNIÈRES PUBLICATIONS

ANGLETERRE
COMPTON-BURNETT
Des hommes et des femmes
traduit par J. ROBERT VIDAL

AMÉRIQUE
DOS PASSOS
Aventures d'un jeune homme
traduit par M. CAMHI

PROKOSCH
Béatrice Cenci
traduit par H. de SARBOIS

ITALIE
PAVESE
Le métier de vivre
traduit par M. ARNAUD

nrf
(néo)

LA SEMAINE

Du printemps à l'automne

BIEN que le printemps soit en retard, les prix littéraires printaniers sont à l'heure. Il y en a beaucoup et leur importance, au point de vue de la vente, est pratiquement négligeable.

Ils ont pourtant couronné cette année de jeunes écrivains qui méritent de retenir notre attention.

Le prix Fénéon a couronné « Le Chien gris », de Jean Cousseau, un des jeunes romanciers les plus originaux de sa génération. Jean-François Revel qui a provoqué de violentes discussions avec « Pourquoi des philosophes ? » n'a pas été oublié non plus.

Le prix Sainte-Beuve a couronné un auteur noir, Mongo Betti, pour son excellent roman, « Mission terminée », et dans le domaine des essais : « Le Naufrage des sexes », d'Henri d'Amfreville.

Le prix Caze n'a pas oublié les romancières qui travaillent avec acharnement et a couronné Annie Guibert pour « Deux doigts de terre ».

Enfin, le prix Max Jacob, le prix de poésie le plus important, a été partagé entre deux grands espoirs de la jeune poésie française : Charles Le Quintrec et Pierre Oster (voir « L'Express » n° 352).

Il n'est pas impossible que nous rencontrions certains lauréats d'ici un ou deux ans dans les palmarès de fin d'année. Les prix du printemps sont souvent des galops d'essai.

Et maintenant, en piste pour les prix de fin d'année, car tous les romans paraissant à partir de maintenant sont automatiquement candidats pour le Goncourt, le Femina et autres Renaudot.

ANGLETERRE

Des hommes et des femmes

par Ivy Compton-Burnett. Ed. Gallimard. 356 pages. 850 fr.

● ***Une grande romancière intelligente et perfide.***

IVY COMPTON-BURNETT a publié depuis trente ans une dizaine de romans qui se ressemblent tous, non seulement par le sujet, mais par le titre. Il semble qu'elle mette une certaine coquetterie à cultiver cette monotonie : « Daughters and Sons », « Elders and Betters », « A House and its Head », « Men and Wives », ainsi s'appellent en anglais : « Les Ponsonby », « Les Vertueux aînés », « Une Famille et son Chef », et « Des Hommes et des Femmes », dont la traduction vient de paraître.

Tous ces romans traitent du despotisme et du rapport ambigu que le tyran domestique entretient avec ses esclaves. Dans « Une Famille et son Chef », le tyran était Duncan, le père de famille. Dans « Des Hommes et des Femmes », c'est la mère, Harriet. Dans « Plus de femmes que d'hommes », c'est la directrice du pensionnat, Joséphine.

Autour du tyran s'agitent divers personnages — son conjoint, ses enfants, ses serviteurs, ses amis — dont l'amabilité et le respect apparents contredisent leurs sentiments profonds. Ces personnages appartiennent tous au même milieu.

La société que dépeint Ivy Compton-Burnett est une société close. Oisive et riche, elle se trouve préservée par nature des bouleversements que pourraient y provoquer le travail ou les soucis d'argent. Distinguée, elle ignore les éclats de langage. C'est une société de comédie, anachronique et conventionnelle, composée de gentilshommes campagnards, de pasteurs et de dames patronnesses qui semblent n'avoir d'autre ambition que de prendre le thé et de se rendre visite le plus souvent possible.

Un bavardage inutile

Ce n'est pourtant pas une société inactive. On se marie, on se sépare, on se chasse, on se tue, les coups de théâtre et les chassés-croisés se succèdent dans un parfait dédain de la vraisemblance.

Pas plus qu'elle ne cherche à situer ses personnages ni à justifier les événements qu'elle raconte, la romancière ne prend soin de construire des scènes. On passe sans transition d'un lieu dans un autre, et les indications matérielles réduites au strict minimum. Il n'y a pas d'intrigue à proprement parler, parce qu'il n'y a pas d temps. Du matin jusqu'au soir, c'est l même conversation qui continue, e qui reprendra encore le lendemain non pas au point où elle s'était arrêtée car elle ne s'arrête jamais nulle par mais sur les mêmes sujets futiles, per pétuellement ressassés.

Les romans d'Ivy Compton-Burnet sont écrits à peu près entièrement e dialogues. L'originalité du procéd est sans doute plus frappante pou nous que pour les Anglais. Comme l rappelait récemment Michel Mohr le roman anglais a toujours été beau coup plus proche du théâtre que l nôtre.

Il est bien probable, toutefois, qu si l'on essayait de porter « De Hommes et des Femmes » à la scène la pièce n'aurait aucun succès. L vertu essentielle des dialogues d Compton-Burnett tient en effet à leu duplicité. Les personnages ne disen jamais, ou presque jamais, ce qu'il pensent. Mais ce qu'ils pensent — c

IVY COMPTON-BURNETT
Le despotisme domestique

qu'ils cachent — est assez fort, ass obsédant pour les obliger sans ces à parler. Ils se hâtent donc de che cher refuge dans les formules tout faites, les coq-à-l'âne, les banalité les plaisanteries éculées, avec l'espo que la violence qu'ils réfrènent trouvera un apaisement. Et comm ils appartiennent au meilleur mond c'est tout naturellement que vienne à leurs lèvres ces formules aisées q leur servent d'échappatoires.

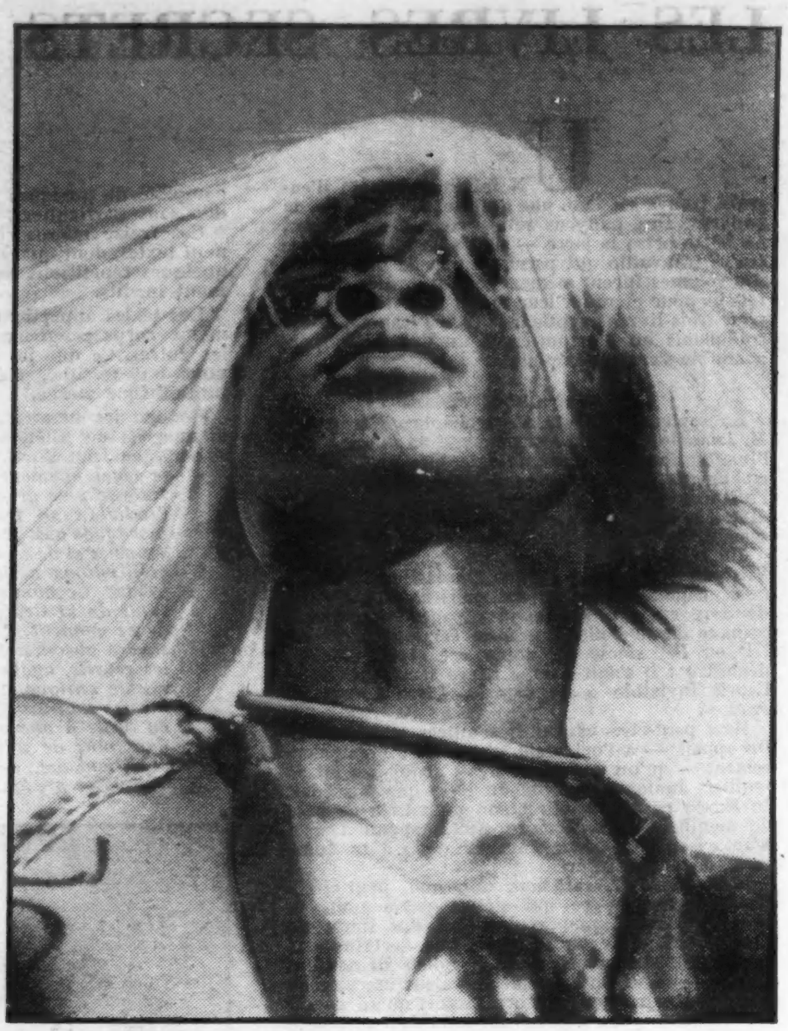
Ils ne peuvent empêcher, néa moins, que de temps en temps affleur à la surface de leur bavardage in tile, comme des récifs que le flot co vre et découvre, les dures vérités q gouvernent leurs rapports. D'où l'e traordinaire sentiment de tension q donne ce dialogue et que Nathal Sarraute a très bien analysée da « L'Ere du Soupçon ».

Les dialogues d'Ivy Compto Burnett, comme ceux de Henry Jame sont des pièges tendus au lecteu Mais alors que James nous met s la piste d'un secret, que le sentime des convenances ou un dessein pl subtil oblige ses personnages à di simuler — la recherche de ce secr étant le « motif » du roman — to ce que nous avons à découvrir est i donné au départ et nous ne sauron jamais rien de plus.

Le combat se déroule à l'intérieu même du langage, d'un langage art ficiel, guindé et en même temps s nueux, dont l'ambiguïté est immédia tement perceptible. Il est fait des e forts désespérés qu'accomplissent le personnages pour se tromper eux mêmes et préserver une tranquillit qu'ils savent condamnée.

Si la vérité éclate, c'est par hasar comme le crime ou la folie, à la fa veur d'un de ces coups de théâtr dont la vie est prodigue, et l'on se d pêche de l'annuler, en refermant su elle le filet toujours disponible, mê

MARILYN MONROE



UN SORCIER NOIR

« Les pauvres, eux aussi, ont droit au vison. »

s'il n'est pas sans failles, de la conversation.

Ivy Compton-Burnett, romancière intelligente et perfide, transpose ainsi dans le dialogue des conflits dont le dévoilement était traditionnellement réservé à l'analyse. A sa manière, grinçante, caricaturale, elle fait de la psychologie, et l'on ne saurait dire que, par leurs intentions, ses romans se distinguent de ceux de ses prédécesseurs. Mais son exemple prouve, s'il en est encore besoin, que tout renouvellement de la forme romanesque reflète un renouvellement du fond. Cette psychologie, qui fait une confiance totale à l'expression et consiste, en somme, à prendre les gens aux mots, à les figer dans ce qu'ils disent, ne ressemble à aucune autre. Elle laisse voir ce que pourrait être un roman parfaitement objectif, et pourtant accusateur.

BERNARD PINGAUD.

ESSAIS

● Des sorciers noirs aux machines à sous.

Les Jeux et les Hommes

par Roger Caillois. Gallimard, éditeur. 306 pages, 750 fr.

« *CENT mille Parisiens consultent chaque jour six mille devins, voyantes, cartomanciennes ; selon l'Institut National de la Statistique, trente-quatre milliards de francs sont dépensés annuellement en France chez les astrologues, les mages et autres fakirs.* » Ajoutons à cela les machines à sous, les loteries, les paris mutuels et les courses. Le jeu, assure Roger Caillois, occupe dans nos sociétés autant sinon plus de place que dans les sociétés archaïques...

Certes, Caillois n'oublie pas que Huizinga, le célèbre sociologue hollandais, a fait du jeu ou plus exactement de « l'activité ludique » le foyer générateur de toute culture et de toute activité mentale, mais il pense qu'on devrait ordonner cette riche matière.

Aussi, entreprend-il un vaste examen des diverses formes de jeux depuis la marelle jusqu'à la machine à sous électronique, depuis la danse du sorcier jusqu'au carnaval.

Car tous les jeux ne se ressemblent pas : pourrait-on, sans erreur, confondre les compétitions, les courses, les batailles qui supposent un combat où l'énergie et la volonté se donnent en spectacle et les divers paris ou jeux de hasard qui sont autant de prières paresseuses au dieu inconnu de la chance ? Que dire des jeux de masque par lesquels l'homme déguisé espère conquérir une force nouvelle qui rivalise avec celle des dieux ? Faut-il oublier les danses des « schamans » ou des sorciers, ces valses hypnotisantes dont le vertige se communique à la tribu tout entière ?

Le jeu, pivot du monde

Caillois pense « *qu'il existe nécessairement entre les jeux, les mœurs et les institutions des rapports étroits de compensation ou de connivence* » ; il va plus loin encore et se demande si « *le destin même des cultures, leur chance de réussite, leur risque de stagnation ne se trouvent pas également inscrits dans la préférence qu'elles accordent à l'une ou à l'autre des catégories élémentaires* ».

Dans les sociétés où s'imposent le carnaval des masques et les multiples séductions de la danse des sorciers, l'homme ne paraît pas éprouver les mêmes sentiments ni chercher les mêmes émotions que chez les peuples où la compétition des courses, les paris sur le hasard et la chance dominent la mentalité collective.

« *J'ai l'idée*, dit Caillois, *de jeter les fondements d'une sociologie à partir des jeux.* »

C'est alors qu'il entreprend de décrire les diverses sociétés humaines à la lumière des jeux qu'on y pratique : voici les tribus archaïques, les sociétés, les dérèglements orgiaques des fêtes et des hallucinations collectives. Caillois se souvient ici des livres de Mircéa Eliade qui voit dans l'extase artificielle des sorciers autant d'essais tragiques pour briser le temps et vivre dans l'éternité retrouvée.

On dirait cependant que toutes les sociétés humaines traversent une période de tohu-bohu, de fête et d'extases collectives avant d'entrer dans une seconde époque (qu'on appelle « en gros » la civilisation !) où l'emportent les jeux de hasard. Les compétitions sportives, les jeux de mots, les mythes philosophiques, les palabres des mandarins, des sophistes ou des lettrés, la course aux honneurs, les élections obtenues par le hasard ou par le mérite cachent mal en Chine ou en Grèce classique les activités archaïques des sorciers, « hommes-loups » et autres figures du carnaval dionysiaque. Les jeux ont changé, la société aussi.

Du sorcier à la vedette

Caillois raconte cette histoire d'Eva Peron convoquant le peuple de Buenos-Aires pour se laver en public de l'accusation lancée contre elle de porter des manteaux de vison ; passionnément applaudie, l'ancienne prolétaire devenue reine par une suite de chances favorables demandait :

« *Est-ce que les pauvres n'ont pas droit au vison, eux aussi ? Est-ce que les pauvres n'ont pas leur droit à la chance ?* »

Drogué par l'admiration, un peuple s'identifiait à la réussite de sa vedette et oubliait sa misère.

Ce n'est pas une anecdote isolée. Caillois pense qu'il faut ranger parmi les jeux de hasard le culte de la vedette. A la féerie à bon marché que se paie le joueur de machines à sous répond le rêve de gloire entretenu par le cinéma et la grande presse : la vedette ne résume-t-elle pas tout ce que les sociétés modernes permettent à l'individu d'atteindre en droit et qu'il n'atteindra jamais en fait ? Le culte de la vedette ne propose-t-il pas la puissance et le bonheur par délégation ?

On pourrait aller plus loin encore et montrer la part imaginaire qui domine les sociétés modernes en suggérant aux hommes toutes les variétés de la chance et du hasard, tous les prestiges du bonheur individuel et de l'épanouissement personnel. C'est le mérite de ce livre aigu et saisissant où Caillois entreprend une véritable analyse spectrale des sociétés humaines à travers les jeux et les masques.

L'ASCENSION DE L'HUMANITÉ

par HERBERT KUHN

De 10.000 à 2.000 ans avant J.-C.

BUCHET-CHASTEL CORRÊA

BREF

DES SOUVENIRS

LA GLOIRE DE MON PÈRE

(Souvenirs d'enfance I) par Marcel Pagnol. Editions Pastorelly. 229 pages.

MI-poésie, mi-galéjade, Marcel Pagnol nous envoie les lettres de son moulin.

D'Alphonse Daudet, il a la verve moqueuse et sentimentale, l'amour d'une Provence bruissante de cigales, le souci du petit détail authentique et, peut-être... l'imagination. Mais sur ce point il faut être circonspect, car « La Gloire de mon père » se présente comme un récit très authentique des années d'enfance de l'auteur.

Tout le livre baigne dans une ambiance de soleil et de vacances qui règne sur les collines d'Aubagne, où des petits garçons jouent au Peau-Rouge et traquent, outre les cigales, des lions et des éléphants, trop prudents ou trop lâches pour se montrer aux yeux des enfants.

Et lorsqu'à la dernière ligne on lit en guise de conclusion : « *Alors, je chantai la farandole et je me mis à danser au soleil* », c'est avec un sourire qu'on referme le livre... ce qui, par les temps qui courent, est appréciable.

LE SECRET D'UNE DES PLUS GRANDES RÉUSSITES DE L'ÉDITION

Vendre des livres bon marché amortis par de gros tirages, éditer constamment de nouvelles œuvres les plus représentatives de la littérature française et étrangère, classique et moderne, offrir un très large éventail d'excellents titres, soigner la présentation, la typographie et la qualité des illustrations... c'est là que réside la clé du succès retentissant de la BIBLIOTHEQUE MONDIALE, la collection la plus variée, la plus étendue, la moins chère du monde. Désireuse de recueillir sans cesse de nouveaux adeptes, le Cercle de la Bibliothèque Mondiale (serv. EX-75), 8, rue de Berri, à Paris, vous réserve une surprise : sur simple demande, il vous enverra un beau livre spécimen de 200 pages, illustré et élégamment broché. Joindre seulement 5 timbres.

LES LIVRES SECRETS DE LA HAUTE-ÉGYPTE

par JEAN-LOUIS BORY

UN fellah, en quête d'engrais, trouva en 1945 une grande jarre emplie de papyrus. Des papyrus reliés comme des livres. Le fellah brisa la jarre — rien n'en reste — montra sa trouvaille qui parut de peu de prix. Deux des volumes furent même, croit-on, brûlés par les fellahs pour chauffer leur thé et le reste fut cédé, pour trois livres égyptiennes (3.000 francs), à des trafiquants qui l'emportèrent au Caire. Et personne ne s'en soucia plus.

La précieuse valise

En septembre 1947, un archéologue français, M. Jean Doresse (1), alors chargé de mission par l'Institut français d'archéologie du Caire, arrive en Egypte. Ses recherches doivent porter sur l'histoire des anciens monastères coptes (c'est-à-dire chrétiens d'Egypte) dont les ruines parsèment la campagne thébaine.

Un matin, le directeur du Musée copte du Vieux-Caire montre à Jean Doresse un volumineux paquet où se trouvent, sous une couverture de livre en cuir souple, des pages de papyrus emplies d'une belle et grande écriture copte du III^e ou IV^e siècle de notre ère. Jean Doresse déchiffre : il s'agit d'un « Livre sacré du Grand Esprit Invisible » et d'un « Livre secret de Jean ».

Mais peut-être existait-il d'autres manuscrits ? On apprit — à l'orientale, c'est-à-dire mystérieusement — qu'un antiquaire avait acquis un lot de feuillets analogues à ceux du livre que possédait le Musée copte : le directeur du musée se hâta de signifier à l'antiquaire qu'en aucun cas il n'autoriserait la sortie hors d'Egypte d'un document de pareil intérêt.

Etait-ce tout ? Oui, non, oui, non, peut-être... Contrairement à ce qui s'était passé pour le désert de Juda, une exploration des lieux ne donne rien. Mais on apprend que certains des manuscrits découverts par le fellah demeurent cachés — dans l'attente que la valeur marchande augmente, sans doute. Le bruit court qu'un savant les aurait rejetés comme inintéressants, malgré le prix dérisoire que les trafiquants lui en demandaient : 110 livres égyptiennes. Le bruit court qu'un simple particulier les aurait achetés...

Toujours est-il que Jean Doresse est, toujours mystérieusement, « contacté ». Et se voit mystérieusement présenter, non quelques feuillets, mais une dizaine de manuscrits presque intacts sous leurs reliures de cuir souple.

Naturellement, Jean Doresse ne peut que les examiner superficiellement (« Révélation d'Adam à son fils Seth », « L'Evangile de Thomas », « Paraphrase de Sem »), sans cesse interrompu par les alertes aériennes (l'Egypte est en guerre avec Israël). Mais cet examen suffit : il s'agit de documents d'une importance telle que pareil trésor ne peut aller qu'au Musée copte — *« à moins, bien entendu, que le musée ne commette l'impardonnable erreur de refuser les crédits nécessaires, auquel cas il deviendrait légitime d'autoriser la sortie hors d'Egypte des manuscrits si leur propriétaire le désirait ».*

Inventoriés, consolidés, les manuscrits sont placés sous scellés dans une valise que le propriétaire (une femme, Mlle Dattari) et le directeur du Musée copte confient à la garde du chanoine Drioton, directeur général des services des antiquités.

Déjà, les spécialistes du monde entier, alertés, piaffent d'impatience en attendant de plus amples révélations. Mais... mais la guerre ne simplifie pas les choses. Au moment où le gouvernement décide de mettre 50.000 livres égyptiennes à la disposition du Musée copte (la valise vaut cinquante millions de francs), crise ministérielle, mort du directeur du Musée copte, évasion vers la Suisse des feuillets détenus par l'antiquaire.

Le nouveau gouvernement, lui, réquisitionne la valise qui, enfin, (nous sommes en 1952, les manuscrits ont été bouclés dans la valise en 1949), quitte le service des antiquités pour le musée copte.

Va-t-on l'ouvrir, cette valise ? Hurlements de Mlle Dattari à qui personne ne songe plus à donner les cinquante millions et qui intente un procès au gouvernement. Mais... mais c'est la révolution. La grande administration des antiquités pharaoniques, dirigée par des Français depuis le temps de Mariette jusqu'à celui du chanoine Drioton, est confiée à un directeur égyptien — qui réorganise tout.

Tout se passe comme si les malédictions, inscrites en toutes lettres dans ces manuscrits contre ceux qui, illégitimement, en prendraient connaissance, agissaient. Si bien que ce n'est qu'en 1956 que la valise s'ouvre. Elle s'ouvre sur la bibliothèque sacrée d'une secte antique, bibliothèque vraisemblablement complète, d'une richesse et d'une homogénéité incomparables.

La troisième réponse

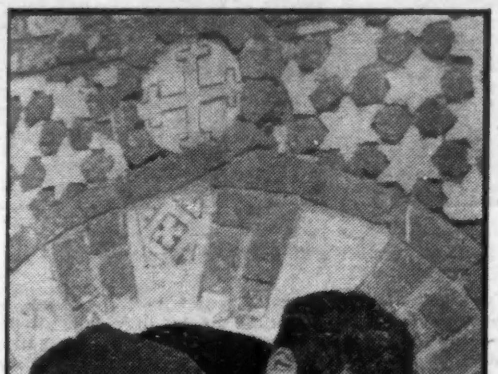
La « bibliothèque de Khénoboskion » (tel est le nom grec de la région où le fellah trouva la jarre) représente un total de treize manuscrits.

Presque tout est écrit dans le dialecte copte de la Haute-Egypte. Le copte est une forme populaire de la langue égyptienne, non plus écrite en hiéroglyphes, mais au moyen de l'alphabet grec complété de quelques signes destinés à traduire des sons particuliers.

Ces treize manuscrits nous livrent quarante-neuf textes, dont quarante-quatre (si l'on défalque quelques répétitions du même ouvrage) parfaitement inédits.

Les textes appartiennent pour la plupart à un même corps religieux et se complètent les uns les autres. Ce que les sables de la Haute-Egypte nous ont restitué, c'est donc une authentique bibliothèque sacrée.

Comme les manuscrits de la mer Morte, les manuscrits de Khénoboskion portent, ainsi que le souligne Jean Doresse, *« sur un âge qui, pour le développement de la conscience humaine, reste le plus grand. Il s'agit du moment où l'individu se trouve le plus intensément placé face aux problèmes de sa destinée personnelle et de la destinée des empires et des civilisations qu'il avait cru définitivement fonder. Le moment central de ces âges est celui de la Croix. Mais de part et d'autre de ce moment, s'étendent des siècles et des siècles obscurs. Déjà bien avant notre ère, les esprits, ayant rejeté comme vain l'optimisme antique, inconciliable avec les problèmes moraux d'un univers instable, sont en proie à une angoisse profonde. Et pendant plus de mille ans après la venue du christianisme, cette angoisse va continuer à se poser presque dans les mêmes termes ».*



JEAN DORESSE ET UN PRÊTRE COPTE DEVANT LES MANUSCRITS
La lutte entre chrétiens et hérétiques

Or, ce que nous montrent les documents de Khénoboskion, c'est l'attitude spirituelle de ceux qui furent le plus tragiquement sensibles aux problèmes de la destinée humaine :

« D'où suis-je venu ? Que suis-je ? Qu'est ce monde matériel ? Où irai-je au-delà de cette vie ? »

Spéculations hardiment ténébreuses.

« Des réponses qu'ils essayèrent à leur inquiétude, deux sont encore actuelles, puisque l'une est le christianisme et que l'autre, plus lentement surgie et d'autres races, est l'Islam. Une troisième réponse, liée au christianisme (en apparence plus qu'en réalité), fut celle de mystiques nourries de mythes et de thèmes qui, invinciblement, tourmentent encore les esprits modernes. »

C'est sur cette troisième réponse — la Gnose dont il ne restait que des ruines et un vague souvenir trouble, inquiétant — que le précieux contenu de la valise de Mlle Dattari, la bibliothèque étrange de Khénoboskion, jette une grande lumière.

Qu'est-ce que la Gnose ? La science par excellence, bien au-dessus des croyances vulgaires ; la Philosophie suprême contenant toutes les connaissances sacrées et objet d'un enseignement réservé aux initiés — et plus particulièrement un système de philosophie religieuse dont les partisans, les « gnostiques », prétendaient avoir une connaissance complète de la nature et des attributs de Dieu.

Dès les débuts du christianisme, certains gnostiques entrèrent en compétition avec lui, sur son propre terrain. La lutte fut âpre entre les docteurs chrétiens et les hérétiques.

Les gnostiques répondent à qui mieux mieux, jonglant avec les majuscules, les allégories, les bizarreries mystiques, les réminiscences iraniennes ou babyloniennes, les pratiques magiques, suggérant par la variété des figures, la couleur des doctrines, l'étrangeté des passions et des mœurs, un tableau fantastique.

Philtres d'amour

Certains vénèrent le Serpent, révélateur de la Gnose à Adam ; d'autres usaient de pratiques sexuelles effarantes, consacrant leurs unions charnelles, successivement, aux noms de trois cent soixante-cinq puissances différentes — ce qui ne les empêchait pas de pratiquer l'avortement au cas où leurs efforts pour rester stériles avaient été vains...

Un des plus curieux personnages de cet univers, Simon le Magicien, abondamment célébré par les légendes et l'iconographie médiévales, se promenait avec Hélène (d'après les chrétiens, une fille soumise sortie d'un mauvais lieu de Tyr) que Simon avait rachetée parce que le premier but de sa venue en ce monde, comme Grande Puissance, était de rechercher la brebis perdue. Hélène était la Première Pensée de son Esprit, la Mère de tout, par laquelle anges et archanges avaient été créés. C'était d'ailleurs à cause de cette même Hélène que la guerre de Troie avait eu lieu — mais grâce à la métempsycose, et de corps à corps... Les disciples de Simon recommandaient le commerce charnel débridé : *« Toute terre est terre et peu importe où l'on sème, pourvu que l'on sème. »* Ajoutons à cela les incantations, les philtres d'amour, le trafic des songes et des choses saintes (de là le mot « Simonie »).

En fait, nous ne connaissions la Gnose qu'à travers les attaques violentes ou satiriques des hérésiologues chrétiens partagés entre l'indignation et la moquerie. Sans doute, pouvions-nous déjà lire quelques textes gnostiques : l'un, sous le nom de « Pistis-Sophia », se trouve au British Museum; un autre, acheté à Thèbes par l'Ecossais Bruce en 1769, appartient à la bibliothèque bodléienne d'Oxford ; le troisième, acquis à la fin du XIV^e siècle par un savant allemand, se trouvait à Berlin — mais il en a disparu après la prise de la ville en 1945, et nul ne sait ce qu'il est devenu. Sans doute pouvions-nous toucher des objets « gnostiques » : une coupe d'albâtre à l'intérieur de laquelle un serpent étage ses replis.

Mais pour délimiter l'importance de la Gnose, son évolution, les vrais rapports entre les gnostiques, les judéo-chrétiens, les chrétiens et l'hermétisme, nous ne disposions que d'une documentation contradictoire et bien pauvre en éléments authentiques. Grâce au fellah de la Haute-Egypte, cette énorme lacune est comblée.

Lumière dans les ténèbres

Grâce à ces nouveaux textes, la Gnose — écrit Jean Doresse — *« se définit assez bien comme née de la pénétration de grands mythes iraniens dans un judaïsme mystique, nourri à la fois d'influences grecques et chaldéennes ».*

Le christianisme était-il en train de naître, ou était-il né lorsque s'accomplirent les premières étapes de cette synthèse ? Peut-être les sectes gnostiques se posèrent-elles, à son égard, en rivales ? Mais c'est lui qui les pénétra : il envahit la Gnose et s'y trouva aussitôt incorporé. Mélange bouillonnant qui permit à la Gnose de vivre en parasite partout où progressait la religion du Christ — jusqu'à ce que la Gnose, malgré son extrême diffusion et subissant les conséquences du triomphe de l'Eglise, s'efface progressivement.

Par un heureux hasard, la bibliothèque de Khénosbokion s'unit aux Manuscrits de la mer Morte pour ressusciter l'image des temps où est né et s'est développé le christianisme. Va-t-elle modifier quelque chose à ce que l'on pouvait penser de la religion dictée par le Nouveau Testament ? Les interprétations que les sectaires de Haute-Egypte donnent des évangiles et des épîtres peuvent séduire : où est le vrai ? Le christianisme n'aurait-il pas été lui-même, à ses débuts, proche de la Gnose ?

« Mais (je cite Jean Doresse) *devant la lumineuse simplicité des grands évangiles, devant la claire et profonde pensée de Paul, devant même la vision de l'apocalypse johannique,... on ressent l'incomparable supériorité de ces textes, accessibles à tous dans leurs images et dans leur sens. On s'étonne alors que les Gnoses aient pu si longtemps les concurrencer et l'on comprend que les sectaires aient préféré, face à cette religion, garder le secret de leurs propres dogmes et se cacher dans les ténèbres. »*

(1) « Les livres secrets des gnostiques d'Egypte », par Jean Doresse. Ed. Plon. 392 pages. 990 frs.

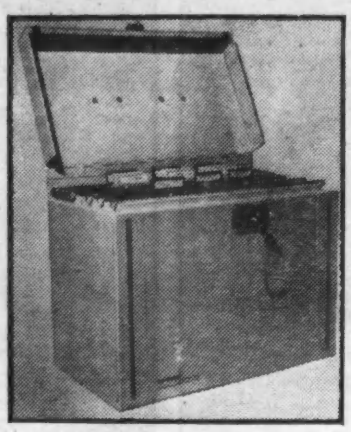
CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Acheté*** des fleurs au self-service Primfleur, 80, avenue de Villiers. Les fleurs sont fraîches, les prix très serrés, le choix va des coucous aux orchidées, des petits pots de lierre aux azalées-parasols. Le magasin ne livre pas, mais reste ouvert de 8 heures à 22 heures tous les jours, dimanche compris.

● ***Classé*** tous ses papiers dans un classeur domestique. Cette petite valise en métal, fermant à clef, permet de ranger dans des dossiers suspendus : quittances, factures, traites, papiers de sécurité sociale, etc. Commode pour les personnes ordonnées, très commode pour les désordonnées. (4.980 fr. Kléber-Classement, 9, rue Valentin-Haüy, Paris-15e.)

● ***Visité*** chez Primavera (Magasins du Printemps) l'exposition « La Clé des champs ». Dans une serre géante, Colette Gueden a réuni tous les objets et accessoires dont on a envie quand on pense « maison et vacances à la campagne ». La « mise en scène » est moins brillante que les autres années, mais le choix des objets excellent. Noté :

— Des gants de jardinage en finette rayée, brodés de légumes. 530 fr.



Le classeur domestique

— Un parapluie-ombrelle à manche doré en nylon blanc rayé rose ou bleu. 3.750 fr.

— Un serre-tête en organdi de tergal drapé. Tous coloris. 750 fr.

— Une blouse-tablier courte en toile à matelas. 1.990 fr.

— Un gobelet en verre vert à grosses tranches. 150 fr.

— Un tabouret de vacher en bois peint, noir. 1.600 fr.

● ***Essayé*** (avec succès) le truc de Françoise Bernard, spécialiste culinaire bien connue, pour réussir les pommes de terre sautées. Il suffit de les plonger, une fois lavées et coupées, dans une casserole remplie d'eau en ébullition. L'eau se refroidit au contact des pommes de terre. Dès qu'elle recommence à bouillir, les retirer, les passer sous l'eau froide, les égoutter, et les jeter alors dans du beurre ou de l'Astra bien chaud.

Les pommes de terre dorent rapidement tout en restant bien moelleuses à l'intérieur.

VACANCES

La solution « Clubs »

LA « vacançomanie » des Français, latente toute l'année, devient hystérique à partir de Pâques. On ne parle plus que de ce problème, on compare, on se renseigne, on se passe des adresses. Onze mois sont tout juste suffisants pour parvenir à cette tâche spécifique de la vie moderne : rester trois semaines sans travailler en dépensant le moins possible, en s'amusant le plus possible, en se reposant le mieux possible.

Pour obtenir ce résultat aux environs de juillet, il faut, hélas ! y consacrer beaucoup d'énergie dès maintenant, quels que soient les moyens dont on dispose.

Le succès de la solution « Clubs », « Villages », etc., vient à la fois des prix pratiqués et de la prise en charge de tous les détails pratiques par leurs organisateurs.

Alain Gerbault revu par Cook

Le Club Méditerranée, c'est, revu et corrigé par l'Agence Cook, le rêve de l'Alain Gerbault en puissance, du Cousteau amateur qui sommeille en chacun de nous.

Un homme a su lire chez ses contemporains cette nostalgie de l'aventure pacifique. Il s'appelle Gérard Blitz. Belge et tailleur de diamants, il promenait de par le monde son petit marteau et son sac de pierres précieuses, travaillant où bon lui semblait. C'est ainsi qu'un jour il se retrouva en Corse sous la tente, avec quelques jeunes Parisiens « fauchés », mais inconcevablement heureux.

Si heureux que le souvenir de ces jours enchantés poursuivit Blitz longtemps, à travers les années de travail et de guerre.

En 1950, il réunit quelques amis du « bon vieux temps », quelques camarades du Racing-Club et décide de chercher avec eux le secret des vraies vacances.

Il l'a trouvé. Il l'a inscrit dans une formule qui a fait la fortune du club et le bonheur de 50.000 adhérents : du soleil, de la mer, des amis, pas d'argent.

50.000 candidats robinsons

Le soleil et la mer, il est allé les prendre à domicile : de l'Espagne à la Grèce, en passant par l'Italie, la Sardaigne et la Sicile, tous ses villages sont situés sur la Méditerranée. Sauf un. Le village-fanion du club et la source de son inspiration : Tahiti.

Il a fui délibérément la Côte d'Azur et ses entassements humains. L'espace s'est révélé aussi nécessaire au succès des vacances que l'eau ou la chaleur. L'idéal, de ce point de vue, est Caprera, l'île aux chèvres, proche de la Sardaigne. Tout entière avec ses 132 criques et le tombeau de Garibaldi, elle appartient au club qui l'a louée pour 99 ans.

Plus délicate à trouver était la formule du peuplement des villages. Chaque année, en effet, dès le mois de janvier, le club est inondé de demandes d'inscription. Il y en avait 3.000 en 1950, on vient d'homologuer la 50.000e... Les responsables du club ont dû adopter le système du parrainage, chaque « ancien » ayant le droit de présenter un ou deux candidats. Beaucoup plus que la situation de fortune ou la catégorie sociale du candidat, c'est, en définitive, sa personnalité qui détermine son admission.

La population des villages compte surtout des gens de 30 à 40 ans (45 % contre 40 % de moins de 30 ans). Elle comprend presque autant d'hommes que de femmes. Plus de la moitié de l'effectif se recrute parmi les employés, cadres et techniciens moyens, commerçants et professions libérales. On compte également 13 % d'étudiants.

Des anges gardiens dans le village

Une fois admis et selon qu'il est homme d'aventure ou de farniente, cavalier ou marin, poète, pêcheur ou nudiste, l'élu peut choisir entre douze paradis éphémères. Chaque village lui offre un cadre simple d'apparence : des cases polynésiennes, couvertes de paille et meublées de nattes, dissimulant complètement — coquetterie qui fait l'orgueil de Blitz — une organisation raffinée, mais invisible. Les hôtesses sont déguisées en pin-up, l'administrateur, l'économe, en aimables Tarzans, le décorateur s'affiche étudiant des Beaux-Arts... Même le cuisinier a l'air d'être là par hasard. Soixante-dix personnes dans chaque village jouent ainsi les anges gardiens pour des centaines d'invités, du restaurant à la poste, de la blanchisserie à l'orchestre ou à la bibliothèque.

La chasse sous-marine reste l'activité n° 1 des villages, qui disposent d'équipements modernes et de moniteurs experts. Les brevets de plongée sont décernés par centaines chaque année. Ont également leurs fervents : le ski nautique, l'équitation, la voile (le club espère devenir l'école des Glénans de la Méditerranée) et l'archéologie, plus spécialement pratiquée par les membres de l'enseignement qui s'inscrivent nombr ux aux villages de Grèce pour « faire », à la sauvette, le Parthénon, Delphes ou la Crète.

Tous les services, dans les villages, sont gratuits. Une fois le train ou l'avion parti, l'argent n'a plus cours. Même au bar, on n'utilise que la monnaie du club, des boules multicolores qu'on détache d'un collier.

Voici quelques tarifs pour trois semaines de séjour, voyage compris : 38.000 francs à Corfou ou en Sicile, 39.000 à Caprera, 34.000 en Espagne. Les enfants qui peuvent participer aux villages à partir de six ans paient demi-tarif.

Un milliard de chiffre d'affaires

Le club a fait, cette année, près d'un milliard de chiffre d'affaires. Mais il ne fait pas de bénéfices, ce qui lui permet, en pratiquant des tarifs exceptionnels, d'améliorer sans cesse ses installations.

Un dilemme se pose aujourd'hui à Blitz et à ses collaborateurs : faut-il créer de nouveaux villages, faire bénéficier de la formule les provinciaux (73 % des adhérents viennent de la région parisienne), respecter des catégories sociales encore peu touchées (8 % seulement d'ouvriers au club).

Faut-il, au contraire, concentrer tout l'effort sur les villages actuels et limiter les adhésions pour garder →

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR-COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLÉ. 70-18

* UN MODÈLE DE LA
COLLECTION
" JOIE ET LUMIÈRES "
Léon 21, RUE DAUNOU

B. WASER
COUTURE EN GROS
32, rue du Sentier - PARIS (2e)
GUT. 68-95

« BRONTË »
en pied-de-poule gris et blanc

MARIE-MARTINE
JUNIOR
La Boutique de Jeunes Filles
78, rue des Saints-Pères (VIIe)
(angle rue de Sèvres) LIT. 55-71

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

Parmi les nombreuses nouveautés printanières de GUERLAIN une formule inédite a particulièrement retenu notre attention : la CRÈME et la LOTION BLEUE de GUERLAIN. Conçu spécialement pour le WEEK-END et le plein air, cet ensemble doit répondre au désir de toute femme soucieuse de sa beauté : d'emporter dans ses bagages les éléments indispensables pour nettoyer, nourrir et protéger son épiderme et ceci bien entendu sous le moindre volume.

Suivant son mode d'emploi la CRÈME BLEUE nettoie la peau en profondeur, l'adoucit et la nourrit, qu'elle soit sèche, sensible ou grasse. Enfin elle lui assure une merveilleuse protection contre le vent et le soleil.

LA REINE BLANCHE
35, avenue des Gobelins - PARIS
9 h. à 19 h. 30 sauf dimanche et lundi
RÉOUVERTURE
APRES TRANSFORMATIONS
EXPOSITION
DE LA BAGUE DE FIANÇAILLES AUX CADEAUX DE CHOIX
TRADITION DE QUALITE ET FORMES NOUVELLES

ROYALDAIM
CANNES - PARIS - DEAUVILLE
Nouvelles créations en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours
74, rue de Rennes
LIT. 44-84

1 : Non

2 : Oui

Ce que les autres voient...

→

aux vacances ce caractère de réunion amicale qui fait une partie de leur succès ? Faut-il rester « club » ou devenir « mouvement » ?

La question n'est pas tranchée. Des problèmes de capitaux et surtout de personnel freinent actuellement l'essor du club. On peut cependant espérer que tout en gardant aux villages leur climat d'indépendance et de confort, il pourra offrir à un nombre croissant de Français une place au soleil dans le paradis des vacances...

ESSAIS

Nettoyages de printemps

L'USAGE veut qu'avant Pâques, les demeures soient faites à fond, remises en état si possible, astiquées, nettoyées, nettes, propres et brillantes.

Fidèle à cette tradition excellente, Madame Express a lavé ses rideaux (et vous ?) et a profité de ses nettoyages pour passer trois nouveaux produits au ba.c d'essai.

L'enduit vitrificateur Véraline

(Pour les sols : carrelages, marbres, ciment, terrazolith, etc.)

● PRÉSENTATION : Classique, en bidon métallique. — Facile d'emploi, mais demande beaucoup de soin. L'enduit se passe au pinceau rond par petites bandes de 25 cm sur 25 cm environ. Le sol doit être au préalable parfaitement bien préparé, débarrassé de toutes traces de gras, encaustique, siccatif, etc. ; de plus, le revêtement doit être parfaitement sec.

Ces deux conditions sont indispensables pour obtenir un bon et durable résultat.

Deux couches sont nécessaires sur un revêtement non poreux (carrelage tomettes, terrazolith, etc.) et trois su un revêtement poreux (ciment, mar bres, agglomérés, etc.). Il faut éviden ment laisser sécher la première cou che avant de passer la seconde.

● NOS REMARQUES : Il faut attendr vingt-quatre heu res au moins avant de se servi du revêtement ainsi enduit et pou voir marcher dessus. Les surface traitées au vitrificateur s'entretien nent avec une serpillière humide Lorsque, à certains endroits d grand passage, l'enduit s'use à la lon gue, les raccords se font sans diffi culté.

Le Silico glac

(Pour les glaces, vitres, chromes, émail, aluminium)

● PRÉSENTATION : Bonne, en flaco plastique. — L produit s'applique avec un chiffo doux ou une éponge (non mouillé sur la surface à nettoyer. En séchan l'objet passé au Silico glace devie blanc. C'est la couche de silicone q se dépose. Lorsqu'elle est bien séch il suffit de frotter avec un simp chiffon de coton propre.

● NOS REMARQUES : Excellent produ qui nettoie bie enlève les taches sur le verre et sup prime les auréoles et traces de bu sur les vitres et les glaces. Donn un brillant durable.

Prix : 315 francs le flacon qua de litre.

Le Nab Ecla

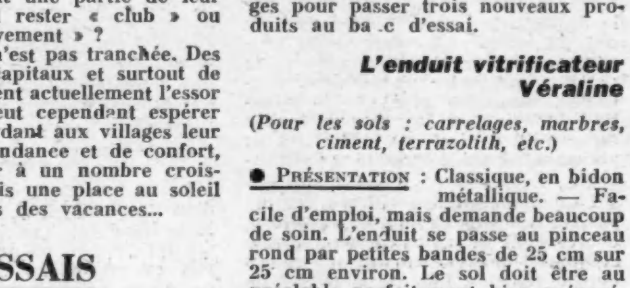
(Pour les appareils sanitaires : un poudre qui récure en moussant)

● PRÉSENTATION : en boîte cylindr que en carton fo habillé de papier aluminium. Cett boîte devient une saupoudreuse u fois le dessus percé aux cinq point prévus à cet effet.

Emploi courant, avec une époug ou un chiffon mouillé. Le produ récure en moussant, mais la poudr très fine et douce n'attaque pas l'éma et ne raye pas. Se rince à grand eau. Ne laisse pas de trace.

● NOS REMARQUES : Ce produit nou veau d'une vieill marque est parfaitement au point répond à ce que l'on en attend. No félicitations pour le conditionnemen commode qui évite le gaspillag Prix : 110 francs.

Offrez-lui les 3 bas
Grille



Les plus fins qu'on puisse rêver,
mais aussi les plus résistants

3 bas GRILLE... quel précieux cadeau!
3 bas identiques, tissés, teints et contrôlés en même temps; exactement faits pour être portés ensemble et... garantis par le Groupe MOTTE.

GARANTIE GROUPE MOTTE À ROUBAIX DEPUIS 1837

C'est également au GROUPE MOTTE que nous devons les fameuses laines que vous connaissez et appréciez tant : les laines du CHAT BOTTÉ.

A Paris, vous trouverez les bas Grille, notamment :

1er : AU CHATELET, 404, rue Saint-Honoré
6e : LES GEMEAUX, 68, rue Bonaparte
8e : MURIENNE, 52, Champs-Élysées
15e : MILLAINES, 186, rue de la Convention
16e : PARIS SÉLECTION, 31, rue de Lübeck
17e : LA DAME BLANCHE, 3, avenue de Villiers

3 : Non.

4 : Oui.

(Charpentier.)

...quand ils vous regardent.

MODE

[Pa]r-dessus la jambe

[L]ES couturiers proposent, les journalistes exposent, les femmes disposent. Pour devenir LA Mode, une mode doit recevoir la consécration de la rue ».

Un mois après la sortie des collections des couturiers, où en est la mode ? D'une brève enquête dans quelques boutiques et auprès d'un certain nombre de femmes, il ressort que :

● La robe-sac est définitivement morte, sauf quand elle se cintre, se resserre, se drape ou se ceinture quelque part entre la poitrine et les hanches. Dans les magasins à succursales multiples, où elle s'est toujours vendue avec une ceinture, on constate que les clientes qui les essayaient l'année dernière sans celle-ci ont tendance cette année à en tenir compte à l'essayage.

● Le grand vainqueur, pour l'instant, est le petit tailleur ou deux-pièces à veste courte, décintré ou même carré, à petit col. Un tissu vedette : la flanelle.

● La situation robes est confuse. La robe-blouse, qui a été instantanément copiée, est difficile à mettre au point et déçoit généralement les clientes qui demandent toutes à l'essayer. Elle exige un juponnage important qui augmente considérablement le prix de revient et un bon jupon ne fait pas l'affaire, comme certaines vendeuses voudraient le faire croire.

● Les robes à taille haute, style baby-doll, existent surtout dans les tissus de plein été. Il faudra par conséquent attendre les premières chaleurs pour savoir si cette ligne prendra.

Deux certitudes se dégagent cependant :

1) Quelle que soit la ligne qui les tente, toutes les femmes veulent faire jeune et se « désophistiquent » résolument, coiffure et maquillage compris. (Tous les instituts de beauté lancent pour cette saison des rouges à lèvre rose très clair.)

Tout ce qui contribue à ce style jeune tente les femmes : jupes plissées, cols Claudine, parements blancs, petites manches courtes remplaçant les bras nus de l'année dernière, etc.

2) Toutes les femmes ont éprouvé depuis quelques semaines l'envie irrésistible de raccourcir leurs jupes. Les quelques ourlets qui n'ont pas encore été modifiés ne le doivent qu'à la paresse.

Attention puisque vous n'y résisterez pas, soumettez-vous à la petite expérience suivante : Mettez une jupe droite, courte, placez une chaise devant une glace et asseyez-vous naturellement. Qu'est-ce que ça donne ?

Vous rectifierez sans doute spontanément votre attitude, votre façon de croiser les jambes, de poser les pieds, en constatant ce que les autres voient lorsqu'ils vous regardent.

C'est exactement ce qu'a fait la jeune fille que nous avons photographiée dans cet exercice.

Les poses 2 et 4 sont en principe les meilleures. Vous pouvez en trouver une qui vous convienne mieux. En tout cas, cela vaut la peine de perdre quelques minutes à apprendre comment il convient de croiser les jambes avec une jupe courte. Et de ne plus jamais l'oublier.

RECETTE

La timbale lorraine

(*Pour* 4.)

— 1/4 de jambon de Paris.
— 75 gr. de beurre.
— 1/4 de gruyère râpé.
— 1/4 de coquillettes.
— 4 œufs.

● Cuire les coquillettes à l'eau légèrement salée, bien les égoutter. ● Hacher le jambon, le travailler avec le beurre, le gruyère râpé et les jaunes d'œufs. ● Monter les blancs d'œufs en neige très ferme, les incorporer au mélange. ● Passer un papier beurré dans un moule à diplomate, et alterner une couche de coquillettes et une couche de l'appareil au jambon. Finir par les coquillettes. ● Faire cuire une heure au bain-marie, puis passer dix minutes au four pour dorer le dessus.

Ce plat se sert avec une sauce tomate, un coulis de viande ou une sauce aux champignons.

ELEGANT
ET PRATIQUE
pour vos randonnées
« DAISY »
Tailleur en jersey lourd et couture créé par
LE COUTURIER
DU JERSEY
SUR MESURES
COLORIS MODE
La Boutique
sous la voûte du
6, pl. de la Madeleine
(Près Agence Cook)

Nudine
Visage

Nudine-Visage est le seul dépilatoire comportant une crème de complément spécialement conçue pour prévenir les effets irritants de l'épilation, et pour rétablir le pH de la peau.
En quelques minutes Nudine-Visage fera disparaître vos duvets et laissera votre visage absolument net, doux et comme enveloppé d'une pureté nouvelle..

Helena
Rubinstein

Le Duo Coiffure-Maquillage : 3.750 Frs. Cette formule très pratique combine " l'Heure de Beauté " (nettoyage, massage, maquillage) et la Coiffure (rinçage ou Coupe). Salons Helena Rubinstein 52, Faubourg Saint-Honoré • ANJ. 88-46

MAGASINS PRINCIPAUX
11, Boulevard St-Denis
88, Rue de Rivoli - Tél. : Arc. 44-13, 49-38
2, Boulevard Haussmann - Tél. : Pro. 27-31

CABINETS DE PÉDICURES

SUCCURSALES
13, Av. d'Italie
109, Faub. Saint-Antoine
107 bis, Av. du Gén. Leclerc
16, Place de la République
141, Bd Sébastopol
137, Fg du Temple
90, Av. Ledru-Rollin

PILLOT

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

22 MARS

CETTE lettre de Gabriel Marcel reproduite à la fin de mon dernier Bloc-Notes m'a été d'un grand secours. J'avais besoin de recevoir cette lettre précisément ce jour-là. Comment se peut-il que le livre d'Henri Alleg n'ait pas suscité chez tous les Français, chrétiens ou humanistes, la même stupeur, la même horreur ? Je me retiens de demander à mes amis, à ceux de mes confrères qui tiennent une plume, qui disposent d'une tribune : « Avez-vous lu « La Question » d'Henri Alleg ? » J'aime mieux supposer qu'ils ne l'ont pas lu, et les faire bénéficier de ce doute. Je ne vois presque personne autour de moi qui se sente responsable de ce qui s'accomplit en notre nom. Nous qui passons pour être de mauvais Français, d'où vient que nous soyons les seuls à nous sentir solidaires d'un Français comme Robert Lacoste ? Ce qu'il fait, nous le faisons dans la mesure où nous y consentons. Et se taire, c'est consentir.

JE voudrais bien me désintéresser de la France, des Français, me déclarer comme Lamartine « Concitoyen de tout homme qui pense ». Je ne puis : ce peuple est mon peuple, son Histoire est mon Histoire. L'avouerai-je ? Comme Français, je ne me supporte plus. Je ne crois certes pas que notre droite soit la plus bête du monde, comme le prétend M. Guy Mollet, ni notre police la plus féroce. Je ne crois pas qu'un Anglais moyen d'Afrique du Sud appartienne davantage à l'élite humaine que le Français moyen d'Oran ou d'Alger, mais le comportement des uns m'engage et pas celui des autres.

QUELQU'UN me dit : « Vous êtes fou, l'Histoire a toujours été criminelle, ce qui n'a jamais empêché les honnêtes gens, et les autres, de vaquer à leurs affaires, de se donner toutes les petites satisfactions auxquelles ils avaient droit, ou que leur tempérament exigeait, et à l'article de la mort, ils n'ont jamais songé à se confesser du massacre de la Saint-Barthélemy, de l'incendie du Palatinat, des guillotinades, noyades, fusillades, terreurs rouges ou blanches, et encore moins des manières un peu rudes dont toutes les polices du monde ont toujours usé dans leurs rapports avec les malappris qui ne répondent pas quand on les interroge. Vous nous assommez à la fin ! Mme de Sévigné raconte à sa fille, dans une lettre, que les soldats, en Bretagne, se sont amusés à mettre un petit enfant à la broche et à le faire rôtir. Elle n'ameute pas l'Europe pour si peu. Vous voulez changer le monde, c'est une grande folie qui passera aux marxistes comme elle a passé aux chrétiens. Elle commence déjà à leur passer. »

Que répondre à ces propos ? Ils ne manquent pas de force et pour un peu j'y céderais. Comme je demeure silencieux, on insiste : « Ce n'est pas le monde qui a changé, c'est vous qui mêlez la conscience à ce qui en relève le moins : la politique. Si la politique est mauvaise, vous avez raison de la critiquer et de la combattre, à condition que ce soit sans qu'il vous en coûte une heure de sommeil. Ce n'est pas qu'il ne faille sauver la face, user parfois de grands mots et se garder d'offenser inutilement, comme nous avons fait à Sakiet, ce qui s'appelle la morale internationale. A Tartufe, Tartufe et demi, il n'y a pas de crime en politique, il n'y a que des sottises. Pour le reste, que ne goûtez-vous en paix ce beau soir de votre vie ? »

Ces propos ont cela de bon que je sens mieux qu'il est vain d'essayer de rendre les gens sensibles à ce qui me tourmente. Ce n'est pas de sentir ce que je sens qui est fou, mais de l'exiger d'autrui et de ne pouvoir souffrir qu'il supporte ce qui m'est devenu insupportable. N'empêche que je m'en suis moi-même accommodé, pendant la plus grande partie de ma vie. Oui, vraiment, je suis pris de court et ne trouve rien à répondre.

Mais demeuré seul, je cherche dans mon courrier cette carte-lettre reçue hier matin, et je relis pour la dixième fois ces vers maladroits que m'adresse un anonyme :

O peuple sombre, assis à notre porte,
Gibier de nos prisons, suspendu à nos croix,
Ce soir, j'entends pleurer tes millions de voix.
A quoi t'aura servi l'amour que je te porte ?
Ismaël, héritier des déserts et des cieux,
Fils de l'aridité, visage de tristesse,
O pauvre dont l'unique Dieu
Demeurait l'unique richesse !
De ce suprême amour nous t'avons séparé
Et nous t'aurons volé jusques à ta prière.
Tu ne tends plus au ciel que le poing que tu
[serres.

24 MARS

DANS huit jours je prendrai la route : cette route toujours la même qui, pour moi seul, ne mène qu'à une barrière, à un hangar, à une vieille maison pareille à toutes les vieilles maisons, à une ligne de coteaux au bas d'une prairie. Quand la patrie n'est plus supportable dans les êtres, il reste de l'aimer au sens le plus physique, dans des arbres, dans un horizon ; dans des pierres surtout. Je regarde page à page, avant de lire le texte, « L'Auvergne, berceau de l'art roman », de M. André Gybal (Editions de Bussac, Clermont-Ferrand). Quels hommes étaient-ils, ceux qui ont multiplié sur un seul coin de terre ces œuvres humbles et parfaites ? L'humilité est la vertu de l'art roman. Après lui, il entrera un peu de « m'as-tu-vu » dans les plus pures merveilles. Qui étaient ces constructeurs ? Que nous reste-t-il de leur héritage ? Quels traits avons-nous gardés d'eux ?

LA presse publie un communiqué de M. Roger Duchet, qui le prend de haut (ce n'est pas facile !) avec le général de Gaulle. Ce mélange de forfanterie et de muflerie a-t-il été délibérément décidé, ou devons-nous penser qu'une jolie nature se manifeste ici, sans apprêt ni calcul ?

Nous sommes avertis en tout cas que M. Roger Duchet choisira son heure pour voir le général de Gaulle qui a les reins souples, comme on sait, et qui est tout disposé, nous pouvons le croire, à obtempérer aux ordres d'un parlementaire. Il ferait beau voir que le général ne s'inclinât pas devant l'homme à travers lequel la mule aveugle exprime sa confuse pensée ! On m'assure pourtant que cet apôtre de l'extermination aurait sollicité quatre fois une audience à Colombey-les-deux-Eglises et que la mule serait vexée : d'où la ruade.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 98-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan
Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union Française : **4.000 francs.**
Etudiants, rappelés, maintenus : **3.000 francs.**
Etranger : **4.700 francs.**
Etudiants étrangers : **3.700 francs.**

LE CONFORT
"TOUT AU GAZ"
c'est la formule
la plus pratique pour
LE CONFORT GÉNÉRALISÉ

le confort cuisine
le confort eau chaude
le confort chauffage
le confort lavage

...et cette formule "TOUT AU GAZ" c'est le moyen de profiter au mieux du TARIF BINOME

Consultez les Professionnels qualifiés : Vendeurs et Installateurs, ou les Services du Gaz de France.

Exigez des appareils portant l'estampille N.F. GAZ, garantie officielle de qualité et de sécurité.

GAZ DE FRANCE

c'est l'appétit!

Monsieur PSCHITT a sa recette pour faire manger les petits (et les grands) qui boudent sur leur assiette : couper la suite des plats de grands verres d'eau PERRIER : les bulles joyeuses raniment l'appétit défaillant. Tout est bon tellement on a faim !

perrier
minérale
gazeuse naturelle

CRÉATION SOURCE PERRIER